REVUE DE PARIS

REVUE DE PARIS

QUARANTE-TROISIÈME ANNÉE

TOME CINQUIÈME

Septembre-Octobre 1936

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 114

1936

T

JO
DA
A.
HO
JE
ST
JE
A.
P
P
L
H
C

General
Harr. Paris

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE 1936

		Pages.
JOSEPH BARTHÉLEMY	La nouvelle Constitution soviétique	5
DANIEL-ROPS	Le Corps aux Flammes	33
A. ALBERT-PETIT	L'École et l'Éducation nationale	56
HONORÉ DE BALZAC	Lettres à l'Étrangère. — II	66
JEAN D'EUDEVILLE	L'Avènement du Second Empire	96
STEPHEN HUDSON	Richard Kurt. — IV	111
JEAN CORDEY	Le Château de Champs	152
A. DEFURNE	Chez les Mois	177
P. CAMO, MAX JACOB, P. GUÉGUEN, R. LAPORTE	Anthologie 1936	201
LOUIS HOULLEVIGUE	Les Étages de la Stratosphère	210
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	219
CONSTANTIN PHOTADIÈS	L'École des Mécènes	227

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE 1936

★ ★ ★	Camouflages communistes	241
DANIEL HALÉVY	Seize mai. — I	269
PIERRE DE LESCURE	Ciel bouché	301
R. DE ROUSSY DE SALES	Le Rétablissement américain	315
HONORÉ DE BALZAC	Lettres à l'Étrangère (fin)	337
GÉNÉRAL DE CUGNAC	Napoléon et la Marne	359
PAUL VIGNON	Le Problème du Saint-Suaire	377
STEPHEN HUDSON	Richard Kurt (fin)	394
JEAN CASSOU	L'Art du Conte	439
UN TÉMOIN	Matin espagnol	450
C. JEAN-AUBRY	Centenaire de la Malibran	453
FRANÇOIS LEUWEN	Vacances politiques	462
A. ALBERT-PETIT	L'Histoire	468

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE 1936

		Pages.
★ ★ ★	Guerre en Espagne	481
CLAIRE SAINTE-SOLINE	L'Idylle en Crète. — I	497
LORD WESTER WEMYSS	Souvenirs	524
HENRY DE MONTHERLANT	Monsieur Dandillot	540
C.-J. GIGNOUX	C. G. T. 1936	556
DANIEL HALÉVY	Seize mai (fin)	569
STÉPHANE LAUZANNE	Ambassadeurs d'Amérique	603
GUSTAVE HIRSCHFELD	L'Hôtel de Matignon	612
NOËLLE ROGER	Études préhistoriques	644
MICHEL CAL ANN	Politique japonaise	669
GEORGES POUPET	Le Festival de Salzbourg	686
C. BOUGLÉ	En quête d'une Philosophie	697
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	709

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE 1936

MARÉCHAL PÉTAIN	La Préparation militaire	721
CLAIRE SAINTE-SOLINE	L'Idylle en Crète. — II	733
MAURICE MARTIN DU GARD	Une Visite au Manoir d'Anjou	769
COMTE DE FELS	Le Prolétariat et la Propriété	777
ROBERT DREYFUS	Mme Straus et Marcel Proust	803
MARCEL PROUST	Lettres à Mme Strauss	815
★ ★ ★	Les Amitiés italiennes	848
V. DE WATTEVILLE	Mes Amis les Éléphants	861
ANDRÉ PIERRE	L'U. R. S. S. et la Mongolie	875
ARMAND PIERHAL	Littérature hitlérienne	891
ED. GISCARD D'ESTAING	La Dévaluation du Franc	904
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	925
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	933
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	943

CAL ROOM
L LIBRARY
OF MICH.

SEP 10 1936

REVUE DE PARIS

1er SEPTEMBRE 1936

JOSEPH BARTHÉLEMY.	*La nouvelle Constitution soviétique.*	5
DANIEL-ROPS.	*Le Corps aux Flammes.*	33
A. ALBERT-PETIT.	*L'École et l'Éducation nationale.*	56
HONORÉ DE BALZAC.	*Lettres à l'Étrangère.* — II. . . .	66
JEAN D'EUDEVILLE.	*L'Avènement du Second Empire.*	96
STEPHEN HUDSON.	*Richard Kurt.* — IV.	111
JEAN CORDEY.	*Le Château de Champs*	152
A. DEFURNE	*Chez les Moïs*	177
P. CAMO, MAX JACOB, P. GUÉGUEN, R. LAPORTE.	*Anthologie 1936.*	201
LOUIS HOULLEVIGUE.	*Les Étages de la Stratosphère* . .	210
HENRY BIDOU.	*Le Mouvement littéraire.*	219
CONSTANTIN PHOTIADÈS.	*L'École des Mécènes.*	227

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 Frs.

43e ANNÉE NUMÉRO 17

La REVUE DE PARIS il y a cent ans

(Première REVUE DE PARIS)

La livraison de la Revue de Paris *de septembre* 1836 *contient un article M. V. Schoelcher sur le Palais des Beaux-Arts (École des Beaux-Arts), d nous détachons les passages suivants :*

La ville de Paris s'augmente et s'embellit; de tous côtés des édifi publics et particuliers s'élèvent ou s'achèvent avec ardeur; on ne peut quit six mois la capitale sans y trouver au retour de notables changements. C'é une verve de construction que nous n'avons jamais eue...

Ces réflexions ne paraîtront peut-être pas inopportunes en tête de l'a ticle que nous voulons consacrer aux travaux de l'École des Beaux-Ar L'importance de cet édifice dans lequel M. Duban est venu hardiment app quer les idées nouvelles, n'a certes pas donné peu de foi et de confiance a jeunes gens du dehors qui sympathisent avec lui. Le portique du château Gaillon, recueilli par les soins religieux de M. Lenoir et placé au milieu de cour du palais des Beaux-Arts, offusquait depuis longtemps les yeux d membres de l'Académie. A peine M. Duban eut-il pris possession des ouvrag dont il était chargé, qu'ils voulurent, au nom de leur autorité presque souv raine, lui imposer la loi d'abattre ce charmant morceau, dont le style plein d vie et de grâce, est un éternel démenti à leurs leçons... Mais M. Duban a ten bon et le délicieux ouvrage attribué à Joconde est resté debout...

M. Duban a conservé à l'entrée à gauche, la jolie façade du châtea d'Anet. Ce monument dont la conservation est due, comme tant d'autres, au lumières et au zèle de M. Al. Lenoir, est un des premiers ouvrages de Philiber Delorme, il fut bâti vers 1540 pour Diane de Poitiers et il embellira dorénavant de ses petites colonnes gracieuses et richement sculptées, l'entrée de l'ancienn chapelle des Petits-Augustins. Le fameux groupe de la Diane au Cerf pa Jean Goujon ornait, dans l'origine la partie supérieure du portail, là ou M. Du ban a fait placer l'Amour de Praxitèle. La chapelle des Petits-Augustins es destinée à recevoir les copies de Maîtres qui s'exécutent présentement en Italie Celle du Jugement dernier par M. Sigalon, que ceux qui arrivent de Rome s'ac cordent à présenter comme un admirable ouvrage, couvrira tout le fond. Le murs latéraux seront en grande partie occupés par les pendentifs dont Michel-Ange a entouré sa grande page de la chapelle Sixtine...

Vis-à-vis du portique d'Anet, M. Duban veut placer, nous a-t-on dit, une façade du XIIIe siècle; il a prié M. Mérimée, inspecteur des monuments d France, de tâcher de lui en découvrir une qui se trouverait en condition d'êtr rapportée...

Les bâtiments de l'ancien cloître qui touchent au portique d'Anet, sont préparés en salles d'études et d'amphithéâtres. C'est là qu'aura lieu tout l'enseignement de l'École des Beaux-Arts. La façade Gaillon s'étend d'un côté à l'autre de la cour, comme une espèce de jubé, et se lie à l'extrémité de ce corps de logis au moyen d'une légère balustrade...

Le rez-de-chaussée du palais était primitivement divisé en petites pièces destinées à des services différents; le nouvel architecte en a fait cinq ou six galeries où l'art sera représenté chronologiquement par les copies et les épreuves en plâtre des chefs-d'œuvre étrangers que l'on est en train de se fournir...

L'École des Petits-Augustins, une fois achevée, se trouvera au fond, malgré les changements de forme, rendue à la première destination qui lui avait été donnée par la Convention Nationale.

LA NOUVELLE CONSTITUTION SOVIÉTIQUE

OU LES MODERNES DROITS DE L'HOMME

Ce n'est encore qu'un projet. Il a été publié le 12 juin, mais ne doit devenir définitif que par une décision du Congrès des Soviets, convoqué pour le 25 novembre. On s'accorde en général à penser qu'il subira peu de modifications avant d'entrer en vigueur.

Ce long intervalle entre la rédaction et le vote a été ménagé à dessein. Il s'agit, non sans quelque ostentation, de permettre la discussion publique. Par là, M. Staline se donne, à bon marché, des allures libérales. Il invite solennellement à parler un peuple que, jusque-là, on avait cruellement habitué à se taire. Ainsi est habilement mis en lumière le nouveau tournant de la démocratie soviétique.

Dès le début, nous nous heurtons à la difficulté commune à toutes les études sur la tête de Janus de la Russie. Il est très délicat, pour celui qui a des préoccupations d'impartialité, d'objectivisme, de science, d'établir le dosage exact entre la tactique et la doctrine. Incontestablement, M. Staline veut « se donner des airs ». Mais peut-être aussi entend-il accroître l'activité politique des masses et, par là, travailler à leur éducation. Sans doute aussi, se préoccupe-t-il d'accroître la force des institutions nouvelles par l'adhésion préalable de l'opinion. Il cherche l'union du régime avec le peuple. Pour

Copyright 1936 *Revue de Paris*.

1er Septembre 1936.

reprendre le mot de Spuller, M. Staline essaie de faire croire à un esprit nouveau.

Sous le prétexte de permettre cette discussion populaire, le projet a bénéficié d'un lancement formidable et, si on nous permet ce néologisme de l'âge du cinéma, d'une superpublicité. Quinze millions d'exemplaires ont été distribués. Les ondes, ce nouveau moyen dont abusent les extrêmes-gauches pour imposer l'uniforme à tous les cerveaux, crient sans relâche jusqu'au fond des campagnes, les vertus et les mérites de la dernière œuvre du dictateur rouge. Bien entendu la presse ouvre largement ses colonnes à tous ceux qui veulent faire l'éloge du projet. Les journaux illustrés présentent le spectacle attendrissant de paysans, bien assis en rond dans un champ ou dans un pré, devant un tracteur, une faucheuse, une moissonneuse, pour consacrer leurs loisirs à une discussion constitutionnelle.

Ainsi qu'il fallait s'y attendre, ce débat public s'est rigoureusement renfermé dans l'autocritique à sens unique. Les lettres publiées par les *Izvestia* et la *Pravda* et qui sont censées émaner de l'initiative spontanée des habitants des coins les plus divers de l'immense Russie obéissent cependant à un chef d'orchestre qui, pour être invisible, n'est pas cependant difficile à deviner. Elles se ramènent toutes à quatre directions communes : 1° Dithyrambes effrénés en l'honneur du bien-aimé, du grand, du génial Staline; 2° Cantiques éperdus de reconnaissance, chantés par les représentants des anciennes classes à qui « le plus grand des bolcheviks » ouvre les portes de la cité politique; 3° Affirmation enthousiaste que, devant un pareil chef-d'œuvre de la pensée, on se sent une joie nouvelle à l'idée qu'on est prêt à mourir pour la patrie et pour la république; 4° Réserves sur le libéralisme peut-être excessif de Staline et sur la confiance trop grande dont il fait preuve à l'égard de ces « messieurs de la bourgeoisie » et des ministres de la religion. On ne sait au juste si ces réserves ont pour objet de préparer une réaction ou de mettre en pleine valeur la mansuétude sans bornes, la générosité indescriptible, la bonté incroyable et le cœur innombrable du chef génial.

On a le droit de n'être ni bolchevik ni sympathisant. Et par souci de loyauté, à l'égard de ceux qui liront cette étude,

je dois déclarer que c'est bien mon cas. Il y a tout de même des fautes à ne pas commettre. C'en serait une pour un Français de railler la Russie sur sa consommation de constitutions. Celle-ci est la troisième depuis les journées d'octobre. La première était datée du 10 juillet 1918. Elle portait la trace de la guerre civile et étrangère, dans l'ébranlement de laquelle elle avait été promulguée. C'était un texte de défi, un credo de lutte de classes, un symbole de dictature, un document d'oppression, un instrument d'unité et de centralisme. La seconde, datée du 6 février 1923, quoique n'ayant été ratifiée qu'en janvier 1924, porte le drapeau du fédéralisme : c'est la constitution de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques (U. R. S. S.). Dans une période égale de dix-huit années, la France avait connu les États généraux, la Constituante, la Législative, la Convention, la Constitution girondine, la Montagnarde, la Directoriale, le Consulat temporaire à trois, le Consulat à Vie, l'Empire... et ce n'était pas fini. Les hommes de 1789 pensaient d'ailleurs qu'ils statuaient à toujours. Au contraire, une constitution bolcheviste n'est guère que la passerelle qui permet de traverser la difficulté du moment.

Le projet est long, sans excès. Il compte 146 articles. La constitution française de 1875 n'en a pas 30. La constitution de l'an III s'étendait sur plus de 300.

Il ne se présente pas avec l'aspect logique et harmonieux des constitutions de la fin de notre XVIIIe siècle. Celles-ci s'ouvraient sur le péristyle solennel et majestueux de la déclaration des droits; ensuite, des pavillons rationnellement distribués étaient consacrés, un à un, à chacun des grands pouvoirs de l'État. Le chef-d'œuvre de Staline ne contient aucun reflet de l'esprit de Descartes ou de Voltaire.

Pour en finir avec l'aspect extérieur du monument en construction, notons qu'il a renoncé à des airs de défi, à des allures de provocation, voire même à des manifestations excessives de mystique révolutionnaire. Si on veut comprendre le sens de ce tournant, il faut regarder en arrière, sur la route. La constitution de 1923, affirmait orgueilleusement que, depuis la formation des Républiques soviétiques, le monde tout entier était divisé en deux camps. Elle présentait un tableau idyllique du camp socialiste, et au contraire une description ter-

riblement noircie du camp capitaliste. Ici c'était la haine entre les nations et l'inégalité, l'esclavage colonial et le chauvinisme, l'oppression des nationalités et les pogroms, les atrocités impérialistes et les guerres. Là, au contraire, régnaient la confiance mutuelle et la paix, la liberté des nations et l'égalité, la coexistence pacifique et la collaboration fraternelle des peuples...

Évidemment la Russie ne pouvait à la fois rechercher ostensiblement l'alliance des pays bourgeois et maintenir contre eux ces déclamations diffamatoires. On ne prend pas des mouches avec du vinaigre. Si le mariage de raison n'exige pas absolument les effusions d'amour, il interdit toutefois les cris de haine. Au moins pour la tactique et la politique extérieure, la Russie de Staline reste celle de Pierre le Grand. Les fidèles de la grandeur française peuvent, à leur gré, voir, dans ce changement d'attitude, un signe des temps ou y trouver un enseignement.

Du moment que les auteurs de la constitution regardaient au dehors, ils se devaient de soigner le lancement de l'œuvre au delà des frontières. Ils n'y ont pas manqué et ils ont parfaitement réussi. La « discussion populaire » se poursuit jusqu'en France.

Lorsqu'il s'agit de la Russie, le droit constitutionnel est une matière contentieuse.

Pour certains commentateurs de droite, le chef-d'œuvre stalinien est une bouffonnerie, une gaminerie, une « bonne grosse blague d'étudiants ».

A l'extrême-gauche, au contraire, on la présente comme « la constitution la plus démocratique du monde », comme un événement historique d'importance mondiale, comme l'expression des « nouveaux droits de l'homme ». En Russie, la majorité politique est acquise à dix-huit ans; or la démocratie russe dure également depuis dix-huit ans; elle se donne « la constitution de sa majorité ».

Au centre, certains libéraux de bonne foi la saluent comme un hommage aux principes du droit public occidental, comme un pas fait par la Russie vers les vieilles nations démocratiques et parlementaires.

Quelle est la vérité? Elle est nuancée et complexe. Dans

tous les cas, on ne peut la découvrir sans une analyse attentive de ce qui se montre dans les textes et de ce qui se cache derrière eux.

I

MIRAGE DE FÉDÉRALISME

Le fédéralisme est une liberté. L'État fédéral est seul à avoir la souveraineté extérieure, à représenter la collectivité au dehors. Mais dans l'intérieur de ses limites, chacune des unités politiques qui le composent se gouverne librement, conserve ses mœurs, sa religion, ses lois, sa langue, ses traditions... Par conséquent, du seul point de vue libéral, la constitution stalinienne serait supérieure à la République Française qui, suivant la tradition révolutionnaire, se proclame Une et Indivisible. Il y faut regarder de près.

Si mon esprit, imbu de la clarté française se dirige exactement dans cette complexité, les divers éléments composant l'union seraient répartis sur les quatre barreaux d'une échelle savamment hiérarchisée, d'après le degré de leur évolution morale et matérielle.

Dans les bas-fonds, croupiraient des régions absolument arriérées, dont les populations ne pourraient être que gouvernées sans participer à leur propre gouvernement.

Un peu au-dessus se placent les *territoires autonomes*.

Si un territoire autonome le mérite, il peut obtenir de l'avancement et, dans ce cas, passe au rang des *républiques autonomes*.

Si une république autonome a réalisé de suffisants progrès, elle peut enfin parvenir au grade supérieur qui est celui de *république fédérée* : or, lisez, je vous prie, l'article 14 qui énumère les droits souverains du pouvoir central et dites-moi ce qui peut bien rester pour les républiques fédérées. Pour moi, j'ai cherché et n'ai pas trouvé; ou plutôt, je n'ai aperçu qu'un élément laissé libre, c'est la langue. Les tsars voulaient « russifier » l'ensemble de l'Empire; les bolcheviks y renoncent. L'emblème de l'État (faucille, marteau, globe, rayons, épis) devra même porter la devise : « Prolétaires de tous les

pays, unissez-vous » dans les onze langues des républiques fédérées. Aucune langue, pas même le russe, n'a une supériorité officielle sur les autres. Cependant, en fait, aux assemblées centrales de Moscou, un député qui ne parlerait ni ne comprendrait le russe serait dépourvu de tous moyens de remplir son mandat.

Dans ces conditions, le prétendu fédéralisme n'est à peine qu'une décentralisation. Les assemblées des républiques fédérées n'ont pas plus de libertés ni d'attributions que nos conseils généraux.

Il y a cependant une déclaration, évidemment faite *ad pompam et ostentationem* qui doit retenir un instant notre attention; elle est contenue dans l'article 17 qui consacre au profit de chaque république le plein droit de sécession : « Il est laissé à chaque république de l'Union le droit de quitter librement l'U. R. S. S. » Seulement, ce droit n'est pas organisé. Comment, par quel organe, à quelle majorité une république peut-elle manifester sa volonté légitime de s'évader de la gangue moscoutaire? Ces points sont laissés dans l'ombre : il est d'ailleurs superflu de les en faire sortir. Les Ukrainiens et les Géorgiens ont payé de leur sang la connaissance de ce que peut coûter une tendance centrifuge.

Dans l'article 14, M. Staline « va un peu fort » dans la dérision. Malheureusement, les affirmations les plus absurdes rencontrent toujours des croyants et, si on était pessimiste ou misanthrope, on serait tenté d'ajouter qu'elles trouvent d'autant plus de crédulité qu'elles s'élèvent davantage dans l'absurdité. On a pu lire, dans un journal français, que c'est en vertu de cette liberté de sécession que la Finlande, les pays Baltes et la Pologne avaient pu sortir de l'Union. Est-ce qu'on a donc oublié que ces États ont dû « sortir » les bolcheviks de chez eux par « tous les moyens appropriés », y compris le fusil, la baïonnette et le canon?

Si la propagande a fait inscrire le droit de sécession, elle a, par contre, fait supprimer la faculté d'adhésion.

Or le projet stalinien réalise une véritable promotion de régions. Évidemment, et ceci n'est pas un reproche, ces avancements au choix ont été inspirés par des considérations politiques : là, il s'agit de rattacher fortement au bolche-

visme des populations asiatiques, en dépit de leur civilisation plus que primitive; ailleurs, en face de la Finlande, de la Pologne, de la Roumanie, il paraissait opportun de créer des centres d'attraction et de propagande. Ainsi, il y aura désormais onze républiques fédérées au lieu de sept. On donne aussi à la constitution nouvelle l'apparence d'une ascension généralisée vers une liberté croissante.

La réalité est toute différente. Le projet stalinien marque en effet un progrès du centralisme dans le cadre fédéral. Le fédéralisme n'est liberté que dans la mesure où des attributs de souveraineté sont abandonnés aux éléments constitutifs de la fédération. La constitution précédente prétendait à l'universalité et se proposait pour but la « République mondiale des soviets ». Qui voulait adhérer, le pouvait. Ainsi, la France aurait pu devenir une république fédérée de l'U. R. S. S., avec capitale à Moscou. Le projet stalinien supprime ces dispositions impérialistes. La Russie se contentera pour le moment de ses vingt-deux millions de kilomètres carrés (21 355 536) et de ses cent soixante-dix millions de ressortissants. Allons, merci.

II

APPARENCE DE DÉMOCRATIE POLITIQUE

Les premières constitutions portaient la marque des fumées idéologiques du marxisme, transposées par Lénine. C'était notamment la primauté affirmée de l'économisme. « Le gouvernement des individus est remplacé par la gérance des choses. » Cette formule de Engels était le premier article du credo constitutionnel. Il fallait aussi supprimer l'État, éliminer la bureaucratie, etc.

Ces édifices de nuées ont été balayés par les bourrasques de la vie. La constitution nouvelle n'est pas une construction d'intransigeance doctrinaire; elle s'adapte aux réalités suivant les méthodes des démocraties libérales de l'Occident et notamment de la Grande-Bretagne.

On disposait jusqu'ici contre les moscoutaires français d'un argument qui les laissait sans réponse : la Russie n'avait pas

le suffrage universel. Désormais, elle l'aura. La Russie était un pays de classes privilégiées; désormais, il n'y aura plus de classes. Il n'y aura plus que des *couches*. Tout ceci réclame quelques éclaircissements.

L'article 1er du projet porte cette définition remarquable : « l'Union des Républiques Soviétiques Socialistes est un État socialiste d'ouvriers et de paysans ». Comment une pareille complexion fondamentale peut-elle donc se concilier avec l'institution du suffrage universel? Qui en effet n'est pas ouvrier ou paysan n'est pas électeur. Alors? Le mot de l'énigme est fourni par l'article 2 : « Les travailleurs sont devenus grands et forts à la suite du renversement du pouvoir des propriétaires fonciers et des capitalistes. » On traduit la même pensée en disant que les classes sociales ont été « liquidées ». Par quels moyens s'est opérée cette liquidation? On en aura quelque idée par cette déclaration de M. Rakowski qui fut ambassadeur des Soviets à Paris : *Je dois constater que la guerre civile a coûté à la Russie vingt-cinq millions de vies humaines*. M. Kerensky, qui rapporte ces paroles (*Figaro*, 15 juin 1936), fait ce rapprochement que la Révolution a réclamé dix fois plus de sacrifices humains que la guerre étrangère. Il est tombé bien des bourgeois sous les balles allemandes; d'autres sont exilés; vingt-cinq millions ont été tués par leurs compatriotes. Il n'en reste plus. Voilà un moyen de résoudre la question des classes sociales que je vous laisse libre d'apprécier. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, les *Izvestia* enregistrent avec satisfaction le résultat : il y a un peuple unique de travailleurs socialistes, à l'intérieur duquel il n'y a plus de classes mais seulement des couches.

Toutefois, il subsiste encore, paraît-il (par quel miracle?), quelques survivants ou descendants des anciens nobles et des anciens bourgeois qui sont, à l'heure présente, privés de toute espèce de droit politique. M. Staline veut bien les admettre dans la cité : « Je suis fils d'un Koulak, écrivait un Russe à la *Pravda*. En apprenant que j'allais avoir le droit de vote, ma gratitude à l'égard du grand Staline a été indescriptible. »

Par ailleurs, la notion de « travailleur » est entendue d'une façon plus large que dans le système pur de la dictature du prolétariat et elle embrasse désormais jusqu'aux travailleurs

intellectuels. Une femme, Alexeieva, se récrie à ce sujet sur le libéralisme excessif de Staline et demande que les minis res du culte soient privés des droits civiques, à moins qu'ils ne se livrent à une autre occupation vraiment utile à la société. Le Congrès des soviets statuera sur ce point le 25 novembre.

Non seulement, le suffrage sera désormais universel, mais encore il sera égal. A partir de dix-huit ans, tout homme et toute femme est électeur et éligible. Chacun a une voix et une seule voix. Observons la règle constante que, plus un régime est avancé, plus bas est l'âge de l'admission à l'activité politique.

Les grands bénéficiaires de l'égalité du suffrage, ce sont les paysans. Ils composent l'immense majorité de la population (80 p. 100) et, cependant, encore aujourd'hui l'ouvrier a cinq voix là où le paysan n'en a qu'une. Le paysan russe est donc appelé à une égalité dont le paysan français a joui sans interruption depuis 1848. C'est bien quelque chose; mais il n'y a pas de quoi nous faire pousser des cris d'admiration.

Donc suffrage universel égal, libre, secret, nous avons la démocratie? — Ne nous hâtons pas trop encore de conclure : car tous les hommes votent chez M. Mussolini; tous les hommes et toutes les femmes votent chez M. Hitler.

III

FAÇADE DE RÉGIME REPRÉSENTATIF

Un observateur pressé ou superficiel trouverait de très nombreux points d'analogie entre la structure politique du projet stalinien et l'organisation constitutionnelle que la France a connue en l'an III. Plus frappants encore à raison de la nature fédérale, se dégageraient les traits de ressemblance avec la constitution helvétique aujourd'hui en vigueur.

Comme en Suisse, il y a un Parlement qu'on appelle le Conseil Suprême, dont les membres sont élus pour 4 ans. Comme en Suisse, ce Parlement se divise en deux Chambres : le Conseil de l'Union et le Conseil des nationalités. Le Conseil de l'Union représente plutôt les individus; le Conseil des nationalités représente plutôt les Républiques fédérées.

C'est la règle commune à la plupart des États composés ou une seconde chambre est appelée à incarner l'égalité et l'indépendance des États membres : c'est le rôle du Sénat aux États-Unis et dans le Commonwealth australien; c'est le rôle du Conseil des États en Suisse. Conseil des États, Conseil des Nationalités, c'est tout un.

Au total, et pour prononcer le mot redoutable, Staline installe en Russie un *Sénat*, comme en Angleterre, comme en France. Il est moins hardi que l'Espagne qui s'est jetée dans le principe de la chambre unique (et qui n'a pas eu à s'en louer). Il est même moins avancé que le premier constituant polonais, qui en instituant un Sénat, l'a tout de même mis en état d'infériorité : les deux Chambres russes seront égales avec des droits rigoureusement identiques.

Sans doute, nous sommes loin de la Chambre des Lords et le Conseil des nationalités risque peu de dégénérer en « repaire d'aristocratie ». Mais les théoriciens du constitutionnalisme bourgeois (*quorum ego*) enseignent qu'il suffit de diviser de n'importe quelle façon le Parlement en deux Chambres pour obtenir au moins le bénéfice minimum du bicaméralisme : le double examen, la réflexion, la maturité des délibérations, la résistance aux entraînements irréfléchis, etc. Toutes les libertés sont des résistances, des freins, des contrepoids, des séparations.

Or, Staline ne se borne pas à cette simple et primitive division. Il a différencié ses deux assemblées. Le Conseil de l'Union (Chambre des députés) est élu au suffrage universel direct; au contraire le Conseil des nationalités (Sénat) est recruté dans le même esprit que la Chambre haute française : ses membres sont élus par les autorités suprêmes des Républiques autonomes et des régions. — C'est en outre une règle très générale que les secondes chambres sont moins nombreuses que les chambres basses afin d'être plus calmes. Staline s'est montré fidèle observateur de ce principe du constitutionnalisme bourgeois. Tandis que le Conseil de l'Union doit compter 570 membres (1 par 300 000 habitants) le Conseil des nationalités n'en comprendra que 238.

En Angleterre, le Parlement est souverain : « Il peut tout, dit Bagehot, sauf changer un homme en femme et récipro-

quement. » Dans d'autres vieux pays représentatifs, où le Parlement se voit refuser la souveraineté proprement dite, on s'accorde cependant à lui reconnaître la primauté parmi les organes de l'État. C'est la signification de l'article 30 : « L'organe suprême de l'État de l'U. R. S. S. est le Conseil suprême de l'U. R. S. S. » Tout cela est d'une correction parfaite.

***

Le pouvoir exécutif est collégial, comme en Suisse. Ce collège gouvernemental est nombreux; il comprend 37 membres alors que notre vieille constitution montagnarde se contentait de 24. Mais, somme toute, il foisonne à peine davantage que notre ministère français en cet été de 1936. Il est soumis à la règle de la collégialité pure; il rend ses décisions comme corps. Il n'a pas de chef. Il peut seulement désigner un de ses membres pour assurer l'ordre de ses délibérations.

Il est étroitement lié au Parlement. Il en est une émanation : il est nommé par les deux Chambres dans une séance commune; il comprend le bureau commun plus 31 membres spécialement élus. Il se voit conférer, sous 14 numéros, de *a* jusqu'à *n*, les attributions ordinaires de l'exécutif auxquelles cependant s'ajoute le pouvoir redoutable d'interpréter les lois. Remarquez qu'il est armé du droit de dissolution, refusé au Président des États-Unis et au Bundesrat helvétique : en cas de désaccord entre les deux Chambres, il les dissout et convoque les électeurs pour en désigner de nouvelles : la constitution nous dit qu' « il répond » de toute son activité devant le Parlement. Cette responsabilité affirmée n'est guère définie. Les membres des assemblées ont le droit d'interpeller le presidium. A un premier examen d'un lecteur non prévenu, cet édifice étatique rappellerait celui que s'est donné la Prusse au moment de Weimar. Mais dans tout cela, que devient Staline? Où est sa place? Il n'en a pas. Il disparaît. Et c'est précisément un des motifs qui nous font soupçonner qu'il y a quelque chose derrière la lettre des textes.

IV

DÉCOR DE LIBÉRALISME

Une caricature que j'ai sous les yeux, publiée par le *Brennessel* représente Staline faisant dresser des décors de toile peinte tendue sur des montants de bois. Sur l'un de ces décors, portant, comme des rappels du Palais-Bourbon, un escalier monumental et des colonnes on lit : « Parlement » et au-dessous cette devise : « Vox populi, vox dei. » Un autre, surmonté de coupoles bulbeuses étale l'inscription : « Tolérance religieuse. Bienvenue. » A l'intérieur du quadrilatère ainsi formé, on aperçoit, lourdement chargés de chaînes et surveillés par des soldats farouches, des bourgeois et des prêtres. Le dessin porte cette légende : « La dernière édition du village de Potemkine ... pour l'édification des voyageurs européens en Russie. »

Le commentaire officiel que les *Izvestia* ont donné du « monument stalinien » l'offre à notre admiration comme la réalisation de la « démocratie la plus complète », comme la plus grandiose des manifestations de la démocratie libérale contre l'oppression fasciste. Ce pays qui a donné l'exemple de la dictature la plus meurtrière à travers tous les siècles de l'histoire, ce pays qui a noyé dans des torrents de sang tout ce que nous aimons comme éléments de la dignité humaine, qui a torturé la pensée dans un carcan uniforme, qui a tué, emprisonné, exilé, se jette en tête de tous les peuples pour brandir le drapeau de la liberté. Devant l'immensité de cette impudente prétention, on ne peut se défendre d'admirer. Voyons ce qui la justifie, ce qui la motive, ce qui l'excuse.

Le projet stalinien consacre un chapitre entier, le dixième, en seize articles, aux « Droits et devoirs fondamentaux du citoyen ». Pour la force de la pensée, pour l'ampleur du style, pour l'éclat de la formule, il ne prétend pas rivaliser (elle aurait tort) avec notre grande Déclaration de 1789. Mais qu'on y veille bien : c'est lui, c'est la pensée qui l'anime, qui a imposé à la France de 1936 les congés payés et le Ministère des loisirs. Nous avons un doigt dans l'engrenage.

Propriété.

La propriété privée est une liberté. Les constituants de 1789 l'avaient solennellement proclamé et ils avaient insisté en la déclarant : « inviolable et sacrée ». C'est un des droits auxquels le peuple français, surtout dans les campagnes, est le plus fortement attaché. L'organe de Moscou en France le sentait bien lorsqu'il écrivait tout récemment : « Les radicaux ont raison quand ils déclarent n'accepter aucune menace contre la propriété privée; et nous n'hésitons pas, nous, communistes, à proclamer que c'est là, également, notre souci. »

Ce souci existe-t-il? Est-il sincère? Est-il celui du « grand document stalinien »? Pour les précédentes questions nous avons réservé nos réponses. Pour celle-ci, c'est, tout de suite : non.

Dans les 16 articles du chapitre X, il n'est pas parlé, une seule fois, de la propriété privée; il n'y est pas fait une seule allusion; elle n'est pas un droit fondamental du citoyen. Elle n'est qu'une exception précaire, strictement limitée, au droit éminent de l'État, organisé dans un autre chapitre.

Il n'y a, en Russie, qu'un propriétaire, c'est l'État. Il concède sur sa propriété des droits de jouissance, mais en principe à des collectivités. Dans la pureté de la doctrine primitive, la jouissance même accordée à une collectivité était essentiellement précaire et à tout moment, révocable *ad nutum*. Ainsi une corporation paysanne (Kolkhoz) avait labouré, hersé, émotté, fumé, semé, sarclé, roulé : à la veille de la moisson, la terre était concédée par l'autorité politique à une autre communauté. On peut se laisser prendre une fois à pareille duperie, pas deux. Aussi, les paysans sur la tête desquels pendait ce *sic vos non vobis* travaillaient-ils avec une ardeur décroissante. Il fallait penser cependant à nourrir les ouvriers des villes, enfants aimés, préférés, chéris du régime. C'est dans leur intérêt que le document stalinien assure aux collectivités paysannes la jouissance perpétuelle de la terre qui leur est attribuée. Mais le droit individuel du paysan sur la terre du Kolkhoz, c'est de l'arroser de ses sueurs. Champs et prairies,

bétail de travail, machines, moissons, récoltes diverses, tout appartient à la communauté.

C'est un régime contre nature. Il a bien fallu se laisser arracher quelques concessions. L'article 7 du projet les énumère au compte-gouttes : « Chaque membre du Kolkhoz a la *jouissance* individuelle d'un *petit* lot de terre attenant à sa maison d'habitation et la propriété de l'économie auxiliaire de ce lot : bétail de production, volaille, menu matériel agricole... » Si je comprends bien, chaque paysan peut recueillir les fruits et légumes pour sa consommation personnelle. Il peut posséder, non une charrue, mais une pelle, une houe, un râteau. Il a le droit d'élever quelques volailles, un porc. Peut-être même lui accordera-t-on une chèvre, voire même une vache. Il ne pourrait sans doute pas avoir un taureau qui supposerait une exploitation du prochain, ni un bœuf qui n'est pas « bétail de production ». S'il a une génisse, il pourra peut-être la garder. Si c'est un veau, le problème devient beaucoup plus délicat. Jusqu'à quel âge pourra-t-il le conserver? A-t-il le droit de l'abattre pour sa consommation personnelle? Il n'est pas évidemment possible à la constitution de descendre dans tous ces détails : elle s'en remet, pour les arrêter, à chaque Artel ou coopérative agricole. Bien entendu, la jouissance de la maison et de l'enclos est attachée à la qualité de membre du Kolkhoz. Or chacun peut, à tout moment et arbitrairement, être privé de cette qualité. La constitution, cependant, en distinguant la *jouissance* de l'immeuble et la *propriété* de la petite économie auxiliaire, semble permettre au paysan exclu d'emporter sa pelle et son râteau, d'emmener sa vache, son cochon et ses poules : mais où donc les installera-t-il? Où, d'ailleurs, abritera-t-il sa personne, sa femme, ses enfants?

Il y a, en France, des députés communistes qui ont été élus par une majorité de petits propriétaires ruraux. Ont-ils fait connaître ce programme? Ils s'en sont bien gardés. L'excuse d'ailleurs quand on crie : « Les soviets partout! » c'est qu'on prétend qu'en France on les accommoderait à la française.

Il y a une raison, et bien sérieuse, de se méfier. Dans la morale, ou dans l'absence de morale qui caractérise le système bolcheviste, c'est le but, le triomphe de la doctrine qui importe; tous les moyens sont bons, y compris le dol, la dissimulation,

l'altération de la vérité. Ce sont là simples procédés de tactique. L'essentiel est donc d'empêcher les paysans de s'opposer à l'installation du régime; après l'installation, il faudra bien qu'ils se soumettent ou qu'ils subissent. Les communistes français promettent le respect de la propriété paysanne. Ce qui m'empêche de leur donner créance, c'est qu'ils se bornent à reproduire le langage même de Lénine en 1903 : « La bourgeoisie prétend que les socialistes-démocrates veulent supprimer la propriété du petit et du moyen paysan. C'est un mensonge! Les socialistes-démocrates ne veulent exproprier que les grands propriétaires, ceux-là seuls qui vivent du travail d'autrui. Le socialisme-démocrate ne privera jamais de leur propriété les petits ou les moyens propriétaires qui n'emploient pas de salariés. »

Le document stalinien est là pour montrer que ces promesses, en dépit de leur ton catégorique, n'ont pas été tenues.

Sans doute, la loi admet la petite propriété et l'artisanat à domicile, à la condition qu'on n'emploie aucun salarié. Mais ce n'est là qu'une tolérance précaire et temporaire. Le paysan exploitant lui-même n'est pas libre d'*opter* entre deux régimes d'économie. On lui abandonne la jouissance momentanée de sa terre en attendant qu'on la lui enlève pour l'attribuer à un sovkhoze (propriété directe de l'État concédée en jouissance à une collectivité).

On fait grand tapage autour de la reconnaissance, par la constitution, de la propriété de l'habitation (petite maison ou appartement). La propriété est strictement conditionnée et subordonnée au fait de l'habitation personnelle. Personne, en dehors de l'État, n'a le droit de donner à bail. Les témoins s'accordent à reconnaître que ces dispositions ne sont pas précisément très favorables à la solution du problème du logement des classes laborieuses. L'entassement de plusieurs ménages, non seulement dans le même appartement mais dans la même pièce, est un fait assez fréquent. Et cependant le régime profite encore des immeubles construits par les capitalistes.

Le projet, dans son article 10, reconnaît la propriété des citoyens sur le fruit de leur travail, sur les ustensiles de ménage, sur les objets d'usage quotidien, sur les vêtements, etc.

Jusqu'à quel point faut-il donc être descendu pour que de pareilles choses aient besoin d'être écrites? Notre texte va même jusqu'à dire que la propriété de ces humbles témoins matériels de la vie domestique est « protégée » par la loi. Mais voici un détail qui projette sur l'importance de cette protection un faisceau de lumière : qui vole un élément quelconque de la propriété publique est puni de mort. Qui commet un larcin même important contre cette propriété privée minima ne s'expose qu'à trois mois de prison au plus.

Et pourtant, enregistrons que la constitution stalinienne s'arrête au socialisme et ne va pas jusqu'au communisme. La pure doctrine communiste ne tient pas compte de la qualité, de la nature, de la fécondité du travail; chacun doit fournir son effort maximum, mais ce n'est pas cet effort qui est rémunéré; chacun en effet reçoit suivant ses besoins. Au contraire, après avoir posé de nouveau le principe « qui ne travaille pas ne mange pas » l'article 12 ajoute la maxime : « A chacun suivant ses capacités; à chacun selon son travail. » Le peuple socialiste est un, mais il est hiérarchisé.

Pour ceux qui font miroiter aux yeux des malheureux électeurs, les beautés du paradis moscoutaire, ce serait un devoir de probité de fournir tout au moins ce minimum de précisions que donnent des textes indiscutables.

Tolérance religieuse.

Jésus-Christ, disait-on en 1848, est le premier des sans-culottes. Il y a des chrétiens, il y a même des catholiques qui reprennent la formule et la mettent à la mode du jour : Jésus serait le premier des bolcheviks. Cette position aurait fait des adeptes jusque dans les rangs du clergé tant séculier que régulier. Ils auraient même fondé une revue... Le Saint-Siège vient de les rappeler sévèrement à la raison.

La tactique nouvelle ordonnancée par Moscou en vue de la propagande est de ne pas effaroucher les âmes religieuses. Dans son fameux discours radiodiffusé à la veille des élections, M. le député Thorez prononçait ces mots qui ont fait sensation : « Nous te tendons la main, à toi, ouvrier catholique... » Comme il faut, en dépit de tout, rester juste, ne faisons aucune

difficulté pour reconnaître que, en France, et jusqu'à ce jour, dans les semaines tourmentées que nous venons de vivre et où nous avons assisté à de si profonds bouleversements, la renaissance de l'anticléricalisme nous a été épargnée.

C'est dans cette forme nouvelle de la propagande communiste que s'insère l'article 124 : « La liberté de pratiquer des cultes religieux et la liberté de propagande antireligieuse est reconnue à tous les citoyens. » Il n'est pas défendu de se demander si la rédaction de cet article ne serait pas savante et destinée à dissimuler des arrière-pensées : pour les religieux, la pratique du culte *sans propagande*; aux seuls antireligieux, la propagande. La partie ne serait pas égale. Passons.

Il y a dans ce texte nouveau une amorce d'apaisement. Saluons-la. Ne nous faisons pas trop d'illusion.

Ce n'est pas la *liberté* qui est reconnue pour la religion, mais simplement la *tolérance*. Il y a plus qu'une nuance entre les deux conceptions. La liberté apparaît comme un droit inhérent à la dignité humaine; la tolérance est une concession consentie par le pouvoir à une activité qu'elle juge et qu'elle considère comme mauvaise. Staline regarde la religion comme un mal : « Le parti, dit-il, ne peut rester neutre vis-à-vis de la religion, parce que la religion est l'opposé de la science. » Cependant, il a « toléré » que sa seconde femme, conformément à ses vœux, ne soit pas scientifiquement incinérée; il a même toléré qu'elle soit enterrée dans un ancien couvent de religieuses.

M. Radek, dans la *Pravda*, donne, de ce régime de simple tolérance, un commentaire qui en indique bien les limites et l'esprit. La tolérance s'explique par ce fait, qu'on ne peut pas réaliser tout d'un coup une œuvre aussi grandiose que celle que se proposent les soviets : « Nous avons encore des tâches énormes à accomplir. Une lutte opiniâtre nous attend encore...; il y a encore des gens arriérés qui n'ont pas renoncé à leurs croyances religieuses quoique la religion ait toujours été un instrument de duperie et d'exploitation. L'État considère ces gens dans un esprit de tolérance... L'État soviétique ne permet pas à l'Église d'exercer une influence sur l'esprit de la jeune génération dans les écoles. Mais il n'admet que les moyens moraux (intellectuels, spirituels, non les attentats,

les emprisonnements, la mort) de lutte contre l'Église en reconnaissant la liberté de propagande antireligieuse. » La propagande antireligieuse ainsi consacrée solennellement dans la constitution, c'est elle que le conseiller fédéral Motta dénonçait à Genève en 1934, « comme ne connaissant pas sa pareille dans les annales du genre humain et comme plongeant dans le deuil et dans les larmes la chrétienté, avec tous les hommes qui croient en Dieu et invoquent sa justice ».

Ceux qui ont vécu ces dix-huit dernières années ou même qui ont connu un passé tout récent ne trouvent pas dans la lettre de notre texte un apaisement complet. Dans un pays où tous les moyens de ne pas mourir de faim sont entre les mains de l'État, c'est-à-dire d'un parti politique, ce n'est pas un crime de redouter que la pratique, cependant tolérée, d'un culte, soit un suffisant motif pour être écarté de toutes les activités économiques et, par là, privé de toutes les possibilités de soutenir son existence. Mais la cause la plus grave d'inquiétude, c'est l'existence, à l'heure actuelle, d'une formidable police politique au service d'un parti et à laquelle des lois spéciales ont expressément conféré le droit d'exil d'abord, le droit de mort ensuite. M. Pellenc, dans *Moscou-Mensonges* affirme avoir vu, sous ce régime actuel de tolérance, une jeune fille qui priait et chantait avec une ferveur particulière, accostée par deux personnages au sortir du pauvre local où les fidèles s'étaient réunis et disparue à jamais sans que sa mère ait pu savoir ce qu'elle était devenue...

Les Français de 1936 prient dans les édifices où se réunissaient leurs ancêtres du temps de Saint Louis, d'Henri IV, de Louis XIV. La séparation a laissé aux fidèles au moins les moyens essentiels de pratiquer la liberté qui leur était reconnue. Mais si la constitution stalinienne précise que l'État fournira du papier aux journaux et laissera la rue aux cortèges, elle est muette sur la question des édifices subsistants du culte traditionnel. Le problème s'éclaire de quelques faits : la cathédrale Saint-Sauveur rasée au pied du mausolée de Lénine et les églises transformées en maisons du peuple. C'est encore sous le signe du pavillon officiel tel qu'il est décrit dans le nouvel article 144 (laize d'étoffe rouge portant dans l'angle supérieur près de la hampe, la faucille et le marteau en or)

que les églises sont incendiées, hier dans les Asturies, aujourd'hui en Catalogne. Ne parlons pas du sort réservé aux ministres du culte, plus cruel que celui des immeubles.

La liberté individuelle.

La première et la plus naturelle des libertés de l'homme est celle de sa personne physique : c'est la liberté locomotrice. Il va, il vient suivant sa propre volonté, il s'installe là où il lui plaît, il sort à son gré des frontières et y rentre à sa date. La constitution est absolument muette sur ces points essentiels. Ce silence est très remarquable. Il s'éclaire par le souvenir de ces malheureux qui essayaient de gagner à la nage la rive roumaine et qui servaient de cible, au milieu du fleuve, aux gardes-frontières de leur propre pays. C'est un fait que le citoyen russe ne voyage pas à l'étranger. Ne sortent des frontières que les missionnaires officiels. Si les autres réussissent à s'évader, ils ne peuvent plus rentrer. Le Russe ne doit pas avoir le moyen de comparer son sort avec celui des autres peuples. Il doit pouvoir croire, si on le lui affirme, qu'il n'y a pas de métropolitain à Paris et que seule, la ville de Moscou peut s'enorgueillir de cette institution démocratique.

La menace la plus redoutable pour la liberté en général c'est l'existence de « l'Administration politique de l'État », très généralement connue sous le nom de Guépéou. Cet organe, mentionné aux articles 61, 62 et 63 de la constitution du 6 février 1923 (celle qui est aujourd'hui en vigueur et que doit remplacer la constitution stalinienne) avait été créé par un décret du 6 février 1922. Un décret du 16 octobre de la même année lui donnait le droit de mort; il recevait d'un autre décret du 3 janvier 1923 le pouvoir d'exiler. Il avait, il a, bien entendu, le droit de pénétrer dans les maisons et de lire les lettres.

La constitution (articles 127, 128) stalinienne manifeste une volonté de renouvellement. Elle promet l'inviolabilité du domicile et le secret des correspondances, avantages ignorés en Russie, même du temps des tsars. En outre, elle pose le principe essentiel de ce que nos ancêtres de 1789 appelaient la « sûreté » ou garantie contre les arrestations arbitraires. Nul

ne pourra être arrêté que par décision judiciaire. La règle est excellente; tout dépend de son application.

Ici apparaît en pleine lumière l'importance primordiale de l'organisation judiciaire. C'est un problème qui n'a pas trouvé en France une solution satisfaisante de tous points. Mais mieux vaut encore ce que nous avons que ce que l'on voudrait mettre à sa place.

La Constitution stalinienne consacre tout son chapitre IX, à l'organisation judiciaire. Les principes en sont les suivants : 1° *Élection des juges.* Les juridictions suprêmes sont élues par les assemblées politiques, tant dans l'Union que dans les Républiques fédérées. Les tribunaux populaires sont élus au suffrage universel et direct. 2° *Caractère temporaire du mandat.* Les juges ne sont élus que pour cinq ans. Le procureur général de l'Union reste en fonctions pendant sept ans. 3° *Principe du jury populaire* auprès de toutes les juridictions pour l'examen de toutes les affaires.

Si l'on excepte l'intervention des assemblées politiques dans le recrutement de la magistrature, il n'y a dans tout cela rien d'original : c'est la copie de l'organisation établie en France par la Constituante et qui a donné les plus lamentables résultats. Si on ne donne aux juges élus qu'un mandat simplement temporaire, on le condamne par là même à rendre une parodie de justice pour s'assurer, aux élections prochaines, la conservation du pauvre gagne-pain. Avec une pareille organisation, la proclamation platonique de principes en eux-mêmes excellents, — indépendance de la justice (111), publicité des débats, *droit pour l'inculpé de se défendre* — apparaît comme une sorte de dérision. Nos amis américains s'offusqueraient sans doute si nous comparions leur civilisation avec celle de Moscou. Et pourtant, *quelques-uns* des États qui composent les États-Unis sont encore là pour nous montrer l'affreux spectacle de la justice au service de l'électoralisme. Dans un pays comme la Russie, il y a lieu de redouter que la substitution de la justice au Guépéou équivaille en définitive à faire passer aux juges la fonction du bourreau.

La liberté des penseurs rouges.

Un homme infiniment estimable, pasteur de sa profession, par surcroît ancien député modéré, a salué avec émotion, dans un grand régional, la constitution stalinienne comme un hommage aux droits de l'homme, comme un retour vers la civilisation occidentale. Il y met certainement une âme trop évangélique.

Il faut lire le texte en entier et le méditer : « Conformément aux intérêts des travailleurs et afin de renforcer le régime socialiste, sont garanties aux citoyens *a*) la liberté de la parole, *b*) la liberté de la presse; *c*) la liberté de réunion et de meeting; *d*) la liberté de défiler et de manifester dans les rues. Ces droits sont assurés aux citoyens par l'État, mettant à la disposition des travailleurs et de leurs organisations les imprimeries, les stocks de papier, les édifices publics, les rues, les bureaux de postes, télégraphes et téléphones et les autres conditions matérielles nécessaires à l'exercice de ces droits. »

On a déjà commencé de se pâmer devant le libéralisme de ces dispositions, qui installeraient, suivant les commentaires officiels, la démocratie la plus complète. Il y a des Français qui demanderont la liberté comme en Russie. Regardons-y de plus près.

1° Ces droits ne sont garantis que « dans l'intérêt des travailleurs ». Il en résulte trop évidemment qu'une doctrine qui apparaîtrait comme en contradiction avec les intérêts des travailleurs ne pourrait prétendre à la liberté de s'exprimer. Or qui jugera cette conformité avec l'intérêt des travailleurs? Évidemment le pouvoir politique. Et on va voir de quels formidables moyens il dispose. 2° L'objet des libertés est nettement défini et délimité : « afin de renforcer le régime socialiste ». Par conséquent, aucune critique ne saurait être tolérée contre le socialisme. 3° Ainsi que le rappelle très opportunément la fin de l'article, tous les moyens, sans exception, d'extérioriser la pensée sont monopolisés par l'État. C'est l'État qui détient le papier. Passons encore. Mais c'est l'État seul qui imprime. Voilà qui est singulièrement plus grave. Admettons à la rigueur qu'il consente à imprimer des choses qui ne lui plaisent pas complètement; nous ne pourrons pas croire

qu'il imprimera ce qui lui déplaît absolument. Et, dans ces conditions, il n'y a pas de liberté. La liberté suppose qu'il y a un journal, dans sa maison, avec un directeur, des rédacteurs, voire même avec des garçons de bureau et des cyclistes (ce qui constitue l'exploitation du travail d'autrui), qui se procure son papier où il lui plaît, quand et dans telle quantité qu'il lui plaît, et qui se fait imprimer soit dans sa propre imprimerie avec des protes, des linotypistes et des machinistes, etc. (encore l'exploitation du travail d'autrui) soit dans une imprimerie libre de son choix. La propriété n'est pas seulement une liberté comme les autres. Elle est la première et la condition de toutes les libertés.

La pensée n'est libre qu'à la condition d'être rouge, et encore du seul ton officiellement toléré. Écoutez ce qu'écrit un communiste, Victor Serge, dans la revue *Esprit* : « La pensée est réduite dans tout ce qui s'imprime, sans exception, à la répétition mot à mot ou au plus bas commentaire des propos d'un seul. L'histoire remaniée à fond chaque année, les encyclopédies refondues, les bibliothèques épurées pour... mettre la science au service de l'agitation du moment, lui faire dénoncer la Société des Nations comme un bas instrument de l'impérialisme anglo-français, lui faire révérer aujourd'hui en la Société des Nations un instrument de paix et de progrès humain... Nous avons vu Gorki remanier ses souvenirs sur Lénine pour faire dire à Lénine, dans la dernière édition, exactement le contraire de ce qu'il disait dans certaine page de la première. Une littérature dirigée dans ses moindres manifestations... » Il y a un abîme entre ce système aujourd'hui en vigueur et l'indépendance de la pensée. La constitution stalinienne ne le franchit pas.

Ces fantômes de droits des citoyens ont pour corollaire des devoirs très réels. « Tout citoyen, dit l'article 130, est tenu de respecter les lois, d'observer la discipline du travail, de remplir honnêtement son devoir social. » La grève n'est pas tolérée. Quant à la grève « sur le tas », elle serait une atteinte à la propriété commune socialiste. Celui qui la tenterait serait considéré comme un ennemi du peuple et puni de mort. Il y a en Russie soviétique une apparence d'*ordre* qui a séduit des hommes comme Duhamel (momentanément), comme André

Gide — et plus récemment certains représentants du patronat et de la grande industrie. Mais ce n'est pas cet ordre, sanctionné par les pénalités les plus terribles que nos communistes français font miroiter aux yeux de leurs concitoyens.

Après les devoirs sociaux, la constitution stalinienne proclame hautement les devoirs envers la patrie : « le préjudice causé à la puissance militaire de l'État, l'espionnage pour un État étranger sont punis avec toute la rigueur de la loi, comme étant le plus grave des crimes. » (a. 133).

La conséquence immédiate et nécessaire du dévouement à la patrie, c'est le service militaire, général et obligatoire « devoir d'honneur pour les citoyens ». Voilà d'excellents principes et que les fervents de Moscou devraient s'appliquer à diffuser en France. Ils pourraient ajouter que dans l'immense consultation organisée auprès des cent soixante-dix millions de Russes, il n'y a pas eu *une seule* protestation contre l'obligation militaire. L'objection de conscience est réservée pour la surface du vaste monde qui demeure en dehors des frontières de l'Empire russe. A peine un groupe d'ouvriers de l'usine de Voronège ose-t-il faire observer timidement à la *Pravda* que le mot de *service* rappelle le passé, et qu'il devrait être remplacé par l'expression : devoir obligatoire!

Ajoutons que, en fait, le service militaire dure deux ans; qu'il y a constamment un million et demi d'hommes sous les drapeaux, avec dix millions de réserves instruites, et trente millions de mobilisables. La force de cette masse? Elle dépend du moral, de l'instruction, de l'armement, des communications. Ce qui, pour le moment, est à signaler, c'est l'encasernement de ce peuple[1].

On fait cependant remarquer que si le peuple russe est militariste, il n'est cependant pas guerrier. En effet, la constitution supprime purement et simplement le droit de déclarer la guerre. Cette prérogative n'appartient ni au Conseil, ni au Presidium, ni à absolument personne dans le pays. Le Conseil peut seulement constater que le pays est attaqué et qu'il doit repousser l'invasion. « Ainsi, disent les commenta-

1. L'abaissement à dix-neuf ans de l'âge de l'appel, au début du mois d'août 1936, doit accroître le contingent sous les drapeaux.

teurs officiels inspirés en France par Moscou, la constitution devient un instrument unique de paix mondiale. »

Mais alors, si le Pacte est violé, si la Société des Nations ordonne des sanctions contre l'agresseur, les Soviets sont constitutionnellement mis hors d'état de remplir leurs devoirs envers le Covenant. Mais qui a cru qu'ils les observeraient?

Si les troupes allemandes franchissent le Rhin, envahissent la France, nous devrions, en vertu du pacte franco-soviétique, faire appel à Moscou. Mais de là on nous répondrait : « Impossible. Mille regrets. Nos pensées sont avec vous. Mais notre constitution retient nos soldats. » Ce pacte serait donc la plus dangereuse des duperies. Nous l'avons toujours pensé.

V

L'ENVERS DU DÉCOR

On connaît maintenant le dessin général des façades de l'édifice stalinien. Le décor ne manque pas d'intérêt. L'essentiel serait de savoir ce qu'il dissimule.

Un premier motif d'appréhension, c'est que le projet renouvelle un grand nombre de promesses déjà faites en 1923, comme on peut s'en convaincre en lisant le livre que M. Mirkine Guetzewitch a consacré à la constitution de cette date. Or ces promesses n'ont pas été tenues. Malgré leur caractère formel, la dictature socialiste persiste encore aujourd'hui, et elle dispose de toutes les armes les plus efficaces pour étouffer dans son germe la moindre esquisse d'indépendance de pensée : éloignement dans les contrées infertiles, camps de concentration, prisons dites isolantes où sont enfermés les hommes, surtout jeunes, qualifiés de réfractaires, etc. Pourquoi les promesses renouvelées seraient-elles de meilleure qualité que celles qu'elles remplacent et qui ne valaient pas grand'chose?

D'ailleurs le texte lui-même que M. Staline propose à l'admiration du monde dit bien ce qu'il entend dire : mais il faut savoir le lire et ne pas s'arrêter à quelques habiletés verbales cousues de câble blanc.

Ceux qui ont découvert dans ce monument historique la charpente essentielle des démocraties libérales de l'Occident se sont lourdement trompés, ou ont coupablement trompé.

Le suffrage est universel, égal, secret, etc., etc. Mais il n'est pas libre dans ses choix. Et il ne s'agit pas d'une candidature officielle de style Second Empire. Napoléon III présentait ses candidats qui profitaient de l'affiche blanche, mais si le suffrage universel en choisissait d'autres, ceux-ci entraient tout de même au Corps Législatif; ils s'appelaient : à droite, Montalembert; au centre gauche, Thiers; à gauche, Jules Favre, Gambetta... Dans le système de la constitution stalinienne, on ne verra pas les « Cinq ». Il n'y aura pas de minorité, agissante ou non agissante. Le suffrage dit universel ne pourra en effet se prononcer que sur les candidats qui lui seront officiellement présentés dans chaque circonscription électorale. Cette présentation officielle sera sans doute réglementée par une loi organique. La disposition de la constitution (art. 141) est déjà suffisamment significative : « le droit de présenter des candidats est assuré aux organisations sociales et aux sociétés de travailleurs : organisations du Parti communiste, syndicats professionnels, coopératives... ». Mais il nous semble que nous avons déjà rencontré cette disposition quelque part. Où? dans la constitution fasciste de Rome. On aura à Moscou, comme à Rome et à Berlin, un parlement dont les membres appartiendront tous au même parti, s'abstiendront de discuter, et voteront par ordre, à une cadence accélérée, à l'unanimité. Et cette seule disposition suffit à faire écrouler le château de cartes du libéralisme démocratique stalinien.

Les moscoutaires obstinés insistent et soulignent que le droit de présentation appartient à des organisations de travailleurs autres que le parti communiste. Peut-être! mais ils oublient ce point cependant capital que la constitution elle-même (art. 126), soumet ces organisations au parti communiste, « les citoyens les plus actifs et les plus conscients... s'unissent dans le parti communiste qui est l'avant-garde des travailleurs et qui constitue le moyen dirigeant de toutes les organisations de travailleurs, tant sociales que de l'État ».

Et voilà qui souligne la ressemblance essentielle des régimes antilibéraux de Rome, de Berlin, de Moscou. L'État appar-

tient à un parti. Ce parti est omnipotent. Il est l'armature puissante de l'État. Il n'admet aucune liberté en dehors de lui. Il est totalitaire. Il condamne tous ceux qui veulent se distinguer de la masse sur un point quelconque soit par une indépendance de l'esprit, soit par une originalité de costume : ici la chemise est brune; là, elle est noire; là, encore, l'uniformité est assurée par la blouse et surtout la casquette. Partout, la personne humaine que respecte l'Occident est fondue dans la masse ainsi que le réclame l'Orient.

La « grande réponse de Staline au fascisme », c'est donc la fascistisation du régime. Il ne valait vraiment pas la peine de faire tant de bruit.

Et nous ne voulons pas dire que toutes les « démocraties autoritaires » se valent, en dépit de leur architecture uniforme. Tout dépend en effet de la doctrine qu'il s'agit d'imposer par voie d'autorité, de l'âme que l'on entend donner à un pays.

***

Dans la politique stalinienne, il est infiniment délicat de ventiler la part de la doctrine et celle de la tactique.

Le projet de constitution est un enregistrement de faits, une soumission aux réalités, une légalisation de certaines transactions que la force des choses avait imposées à l'intransigeance des principes.

Elle est aussi l'aboutissement de certaines tendances de normalisation : on a toléré le commerce, il a bien fallu admettre la propriété du salaire, on a reconnu la nécessité de la famille, on est entré à cette Société des Nations pour laquelle on n'avait pas, hier, assez de sarcasmes. La force des choses a condamné les maîtres de la Russie à faire des concessions aux aspirations traditionnelles de leur peuple et aux exigences de la nature humaine.

Peut-être aussi, Staline se différencie-t-il par quelques côtés de Lénine et surtout de Trotsky. On dit qu'il a des tendances classiques; qu'il lit Gœthe et Shakespeare. Dans tous les cas, il a prononcé le 4 mai 1935 un discours sur « le souci dont il faut entourer l'homme... Nous devons avant tout

apprendre à estimer les gens, à estimer tout travailleur capable de contribuer à notre commune cause. Il est temps de comprendre que, de toutes les valeurs que contient le monde, la plus importante et la plus décisive est l'homme ». Et pour illustrer sa pensée, il racontait que, quand il était en Sibérie, il avait fait des observations à un homme qui avait laissé noyer un camarade pour aller faire boire sa jument : « Pourquoi prendre soin des hommes? lui répondit le bûcheron. Nous pourrons toujours faire des hommes... Essayez donc de faire une jument. » Staline — qui d'ailleurs n'a pas commencé par là — entendrait maintenant faire des concessions à l'humain. Mais l'anecdote même par laquelle il éclaire son argumentation suffit à indiquer que des institutions tolérables dans un peuple où il est croyable qu'on puisse comparer l'homme à la jument pour sacrifier l'homme ne sont pas imaginables dans un peuple de vieille civilisation.

Dans la pensée de Staline (il est chef sans titre, ni Führer, ni Duce) la tactique l'a emporté sur la doctrine.

A l'intérieur d'abord, la dictature est condamnée à faire perpétuellement quelque chose, à accomplir quelque action d'éclat, pour entretenir les enthousiasmes. Après le plan quinquennal, voici le plan constitutionnel. Son objet est de produire le choc psychologique.

D'ailleurs, il faut se préoccuper des paysans. On ne peut pas, perpétuellement, les humilier dans une situation de citoyens de seconde zone. On les rattachera au régime en mettant le champ sur le même plan politique que l'usine.

Cet enthousiasme rural pourrait être d'ailleurs utilisé pour l'usage externe. Les paysans forment l'immense majorité de la population; mais ils sont la totalité des combattants. L'ouvrier fabrique, dans les usines, les armes et les munitions; son rôle est essentiel. Mais le paysan se fait tuer. Il ne se ferait pas tuer volontiers pour une patrie qui le mépriserait.

Ainsi apparaît la préoccupation extérieure. L'U. R. S. S. considère qu'une de ses missions essentielles est, par tous les moyens, de répandre dans le monde la doctrine communiste. La propagande suppose des habiletés, des manœuvres, des défilés abrités, des camouflages. Le plan grandiose du moment, c'est d'établir en France une filiale de Moscou qui tiendrait

compte des conditions locales indispensables : religion, patrie, classes moyennes, propriétés. Et c'est pourquoi la Russie consent quelques concessions de vocabulaire.

Il s'agit aussi de se faire admettre dans les cercles diplomatiques, et notamment dans le cercle franco-anglais. En vue du ballottage, on cherche à se procurer des papiers; une constitution privée du préambule provocant dans lequel le peuple exploité lance son défi au capitalisme, où le mot de prolétaire fait place à celui de « travailleur », semble un bon certificat à glisser dans son dossier.

Au cœur de la camarade Matavkina qui en fait la confession dans la *Pravda*, « la nouvelle constitution stalinienne a retenti comme la Neuvième Symphonie de l'immortel Beethoven ». Après tout, libre à elle! Libre au peuple russe de se gouverner ou plutôt de se laisser gouverner, comme il lui plaît. A condition qu'il n'intervienne pas dans nos affaires, nous n'avons pas à nous ingérer dans les siennes. S'il trouve que « le grand document du génial Staline » le paie de vingt-cinq millions de vies humaines sacrifiées, je trouve, moi, que c'est cher; après tout, c'est son droit. Mais s'il prétend offrir ou même imposer cette constitution balbutiante comme un modèle au pays des Droits de l'Homme et du Citoyen, je dis : non. Autant vaudrait nous présenter les effigies monumentales, grossières, primitives et primaires qui, aux jours de parade, autour du reliquaire de Lénine, ornent les murs de la place rouge comme des chefs-d'œuvre bien supérieurs à nos Nattier, à nos David, à nos Delacroix.

JOSEPH-BARTHÉLEMY,
de l'Institut.

LE CORPS AUX FLAMMES

Et quand je distribuerais tous mes biens aux pauvres, quand je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, cela ne sert de rien.

I. Cor. XII. 3.

Devant la maison et jusqu'à la pelouse s'étendait un espace nu, où justement, la veille, on venait d'étaler tout un tombereau de sable brun. Au milieu de cette place, sans souci du soleil, une fillette de cinq ans était assise, et, avec une gravité minutieuse, remplissait de ce sable un petit seau de bois qu'elle vidait ensuite dans le creux de sa jupe blanche. Tout en accomplissant ce rite, elle se tenait à mi-voix un discours abondant, où il était question de l'eau qui coule, de bonne terre gâteau et de beaucoup d'autres choses mystérieuses.

— Javotte, que faites-vous? Vous ne savez pas que c'est défendu?

La fillette sursauta, rejeta précipitamment autour d'elle le beau sable délicieux, et n'osant lever le nez vers la voix qui grondait, demeura tête baissée, à contempler les traces noirâtres dont était maculée la flanelle.

Dominique Donestat s'approcha, de son long pas raide (elle donnait toujours un peu l'impression de défiler, de participer à une parade), et, d'une main ferme, releva l'enfant.

— Vous êtes la plus désobéissante des petites filles, Javotte, — reprit la voix qui ne plaisantait pas. — On ne vous a donc pas appris que désobéir mène à tous les défauts?

La petite, en signe d'approbation, secoua plusieurs fois

sa grosse tête de chien hirsute. Dominique rectifia, tant bien que mal, l'ordre des mèches folles. — Oui, Javotte, on vous l'avait dit bien souvent que votre caractère vous mènerait sur le chemin des vices les plus horribles!

— Mais maman dit déjà que j'ai tous les défauts...

Elle avouait cela du ton résigné dont on reconnaît quelque chose qui entre si bien dans la loi de la fatalité que toute responsabilité personnelle se trouve du même coup abolie.

— Pourtant vous voulez vous en corriger, n'est-ce pas?

La petite réfléchit un instant et, de sa voix rauque (elle semblait tout le temps enrouée) :

— Maman aussi dit qu'elle les a tous, les défauts...

Dominique Donestat haussa les épaules avec un peu de nervosité. Quelle façon avait Jeanne d'élever ses enfants! Mais elle pensa que pour le dernier jour, ce n'était peut-être plus guère la peine de sévir.

— Je me demande ce qu'ils deviendront... — murmura-t-elle à part soi. Puis s'adressant à la fillette :

— Ce n'est pas une raison pour faire ce qui est défendu. Allons, jouez sans vous salir.

Elle s'éloigna, laissa la fillette un instant interdite. Si elle s'était retournée quelques minutes plus tard, elle aurait pu voir Javotte, assise de nouveau au milieu du sable tentateur; retenue par un dernier scrupule, elle n'osait pas encore le tripoter à pleines mains, mais se bornait à le caresser du bout des doigts et à déposer de petites pincées sur sa jupe.

Mais Dominique montait le long du chemin des trembles. « Ce n'est même pas la peine de faire observer à Jeanne, une fois de plus... » Elle hocha la tête avec pitié. « Pauvre Richard! » Avait-elle entièrement raison de partir? N'y avait-il pas pour elle un devoir, un autre devoir à s'occuper de ces petits, à empêcher leur mère de déformer à jamais leur éducation par ses fantaisies et ses incohérences? La vie apparaissait toujours à Dominique comme une partie d'échecs compliquée où des devoirs contradictoires manœuvrent les hommes comme des fous et des cavaliers, et où le but suprême est d'arriver à mettre mat un adversaire invisible. Non, elle ne se trompait pas, elle avait raison. La veille au soir, sur

le cahier où elle notait, chaque jour, ses remarques sur le monde et sur son âme, elle avait écrit cette phrase, dont elle était assez satisfaite : « C'est quand un lien est tendu qu'il faut le trancher d'un seul coup. »

Maintenant que sa décision était prise de quitter le Guadet sans retard, elle pouvait se formuler à soi-même avec plus de précision le mobile de ce départ. Jeanne pourtant n'eût demandé qu'à la garder : elle ne soupçonnait rien de ce qui se passait si près d'elle. Quant à Richard... C'était en pensant à Richard que Dominique mesurait le prix de son triomphe. Cette tentation, à peine explicite, elle l'avait repoussée. Elle avait su voir clair, en elle-même et en lui, et se contraindre avant même qu'un vrai péril existât. Elle n'éprouvait jamais de plus grand plaisir qu'en ces moments où elle avait le sentiment de sa force, la satisfaction d'une victoire remportée sur soi.

En arrivant au tournant du banc, elle s'arrêta, ne s'assit pas. Toute la combe était devant elle; les barres du Revard illuminées encore éclataient de jaunes et de roux, tandis que la chaîne de Lépine, en face, leur opposait le contraste froid de ses bleus purs. Entre les branches épaisses des châtaigniers, on apercevait le lac, exactement serti par la montagne à pic. « Ce paysage aussi, pensa Dominique, il est bon que je le quitte. J'y prenais trop de plaisir. J'aimais trop ce sentier, cette lumière : j'oubliais d'en rendre hommage à Celui qui a créé toutes choses. Aimer un triste coin de zone, avec ses jardins lépreux et ses pavillons de torchis... » Elle inscrivit mentalement cette décision à son memento des obligations. Sur la route, au pied de la colline, des automobiles passaient qui allaient vers le Bourget. C'était par là que, chaque soir, revenait Richard; et du Guadet, on entendait de très loin le bruit ronflant du moteur qui commençait à gravir la côte. « Je serai partie avant qu'il revienne, ce soir. Je lui ai demandé... » (Mais pourquoi alors n'avait-elle pas pris ses dispositions pour partir tout de suite après le déjeuner, sans attendre le soir, sans courir le risque que Richard revînt? A cause du train, qui ne passait que vers sept heures? Elle ne cherchait pas trop à réfléchir sur la valeur de ce prétexte.)

Au moment où il allait partir, vers deux heures, elle lui avait remis une lettre, en le regardant dans les yeux, sans rien dire. Elle pensait que la scène n'avait pas manqué de grandeur. Avait-il compris aussitôt? Il avait tourné vers elle un visage qui interrogeait, puis une ombre l'avait traversé — elle l'avait vue. — Il s'était dominé et avait glissé la lettre, en silence, dans sa poche.

« Richard, vous savez que nous devons nous séparer. Si nous avons pu, l'un par l'autre, gravir quelques degrés, il y aurait du danger, maintenant, à demeurer si proches. Dieu nous a réunis, et je sens, aujourd'hui, qu'Il exige notre éloignement. C'est, en moi, une de ces certitudes ineffables qui témoignent de Sa présence. Chacun de nous n'est qu'un instrument entre Ses mains : Il fait de nous ce qu'Il veut, comme une ménagère fait ce qu'elle veut de son balai. Maintenant Il nous écarte l'un de l'autre, afin que Son œuvre s'accomplisse en nous.

« Est-il besoin, Richard, de donner une plus grande précision à nos sentiments en les exprimant sur ce papier? Les mots d'ailleurs les trahiraient. Car ils ne sont pas de ceux que les hommes connaissent : ils sont la mystérieuse trace de cet amour divin dont ma présence — vous avez eu la bonté de me le dire — a enrichi votre vie et dont, par une sorte d'écho, vous avez réfléchi en moi la vertu. Je sais que vous m'approuvez. Il n'y a rien de plus haut, de plus pur, que ce renoncement à soi-même, ce sacrifice aux yeux lucides. Ami, nous demeurerons plus inoubliables l'un pour l'autre, éloignés, que nous ne le fussions restés, proches. Car nous aurions peut-être fini par nous habituer à notre présence, pour ne plus y trouver un ferment de vie meilleure.

« Ne cherchez pas à me revoir. Je quitterai le Guadet dans l'après-midi, à la fin de l'après-midi. Je compte même sur vous pour retarder un peu votre retour, afin de nous éviter toute explication. Quel mot pourrait valoir ce silence qui demeurera suspendu entre nous? On dit que certains êtres, au moment de se séparer à jamais, se promettent l'un à l'autre, de regarder, à une heure convenue, la même étoile. Nous, nous n'aurons même pas besoin de ce moyen, si misérable encore. Nous n'aurons qu'à regarder en nous, qu'à écouter le silence de notre

âme, toute préparée pour l'approche du Tout-Puissant ».

Cette lettre, Dominique l'avait relue deux fois avant de la cacheter. Elle s'était appliquée à n'y laisser paraître aucune complaisance. Il fallait trancher net, pensait-elle, mais en même temps, permettre à Richard de s'appuyer sur ce sacrifice qu'elle lui imposait pour « gravir encore quelques degrés ». Elle regarda sa montre. Cinq heures et demie. Dans une heure la voiture qu'elle avait commandée par téléphone viendrait la prendre. Il lui restait encore bien du temps pour expliquer à Jeanne.

Elle se remit à marcher à grands pas lents. Jeanne ne la préoccupait pas. Il y avait en elle si peu de choses! Les efforts que Richard et elle-même avaient tentés, Jeanne en comprendrait-elle le sens? Elle plaignait Richard d'être obligé de continuer cette existence à côté de cette femme si inégale à lui, si absorbée par le souci mesquin de ses enfants, si incapable d'ailleurs de les élever suivant les moindres principes. « Son mérite en sera accru... » se dit-elle. Il ne lui déplaisait pas de penser que son image demeurerait présente, au cœur de Richard, et établirait un repère intérieur, une mystérieuse échelle de comparaison avec celle qui resterait auprès de lui. « Je pourrais mourir, se dit-elle, il ne m'oublierait pas. »

Mais cette pensée, cependant, la rendit soucieuse. Tout était-il pur dans le sentiment qu'elle éprouvait pour Richard? Ces mots qu'elle n'avait pas voulu écrire, ne la brûlaient-ils pas, au plus profond de son cœur verrouillé? Elle avait fait allusion à un danger. Elle savait lequel. Au moment de partir, n'éprouvait-elle pas un déchirement dont le sens lui apparaissait trop clair? Elle demeura un instant immobile, à regarder la plaine où l'ombre de la montagne avançait à pas lents. « Et quand cela serait? Puisque j'ai coupé court à temps! » Elle n'était pas tout à fait apaisée par cette réponse. L'orgueil même de se sentir au-dessus de soi-même, au-dessus des hommes, au-dessus de la pauvre Jeanne, ne la satisfaisait pas. Elle redescendit vers la pelouse, en se répétant pour soi : « J'ai bien fait. Dieu m'a indiqué la voie. Dieu m'a touchée du doigt une fois encore... »

***

Jeanne releva la tête, regarda Dominique et eut ce geste qui lui était familier, de rejeter en arrière les mèches de ses cheveux bruns, en les rabattant de la main, les doigts écartés, ce qui achevait de la dépeigner. Le petit Pierre se traînait dans l'herbe comme une grenouille, et le piqué blanc dont il était vêtu portait de nombreuses traces de ces heures de reptation sur le ventre.

Dominique le redressa, le tint debout. Elle allait formuler une remarque, mais elle fut surprise par le regard que posait sur elle la jeune femme. C'était un regard pénétrant, dramatique : un regard extraordinairement nouveau et qui contraignait à soupçonner tout un monde de réflexions et de pensées que jamais Dominique n'eût consenti à attribuer à son amie. Elle se sentit gênée :

— Je ne t'ai pas avertie plus tôt pour ne pas te déranger. J'ai tout organisé moi-même. La voiture viendra du Tremblay, à six heures et demie...

Jeanne la regardait toujours avec cette fixité bizarre. Dominique ne détourna pas la tête : pourquoi eût-elle baissé les yeux? Elle n'avait rien à se reprocher. Le visage de la jeune femme était déjà tassé, épaissi, bien qu'elle n'eût guère dépassé la trentaine. La peau était encore jeune, mais la chair avouait on ne savait quelle secrète lassitude. Dominique, imperceptiblement raidie, se sentait intacte; son beau regard pâle croisait sans faiblir celui de Jeanne, comme pour l'interroger : « Qu'as-tu donc à me dire de nouveau, d'imprévu? Aurais-tu pénétré en nous plus que je soupçonnais? Oseras-tu parler? »

— Tu m'as beaucoup aidée, Minie; les petits vont te regretter. C'est donc indispensable que tu ailles diriger cette colonie de vacances?

Jeanne avait gardé l'habitude de l'appeler Minie, comme au lycée, jadis. Ce diminutif déplaisait à Dominique qui aimait son beau prénom masculin. Elle répondit assez sèche :

— J'ai promis; je croyais te l'avoir dit.

— Je pensais, au contraire, que tu resterais au Guadet tout l'été.

— Tu es bien gentille, mais ce n'est pas possible. Il me semble que je vous ai encombrés déjà si longtemps!

Jeanne se tut, continua à faire jouer les aiguilles d'acier d'un tricot.

— Est-ce que Richard est au courant de ton départ?

Elle hésita un instant.

— Je l'ai prévenu à deux heures.

— Il te regrettera.

— Pourquoi me dis-tu cela?

— Mais parce que c'est vrai, tu sais bien.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire. Javotte, que jettes-tu dans le bassin?

Elle traversa rapidement la pelouse, heureuse de cette diversion. La petite, appuyée à la margelle, lançait divers objets aux poissons rouges : on voyait déjà briller sous l'eau, un dé, une boîte d'aiguilles de phonographe et divers autres choses moins identifiables. Quand elle revint vers l'arbre sous lequel se tenait Jeanne, Dominique fut frappée de l'air las de son amie. On eût dit un automate dont le ressort est brisé. Mais quand elle fut tout proche, Jeanne s'était ressaisie et s'appliquait à sourire.

— Je regretterai le Guadet, oui, en entier. Toi, les petits, Richard, et cette bonne vieille maison...

— Ce n'est pas ce que je veux dire, Minie, tu le sais. Je ne suis pas capable, comme toi et lui, d'exprimer ce que je ressens. Mais je devine que ton absence va creuser un vide, dans la maison. J'étais contente de voir mon mari prendre du plaisir à parler avec toi. Il te trouve si intelligente. Il admire ton âme. Il m'a dit un jour que tu avais l'étoffe d'une sainte.

— Tu es complètement ridicule, — s'écria Dominique, en détournant la tête, mécontente de sentir un flot de sang monter à son front. Si tu m'avais répété cela plus tôt, je serais partie sans attendre.

— Sans attendre quoi?

Dominique ne répondit pas.

Pendant un instant encore, on n'entendit que le cliquetis des aiguilles et le bruit mouillé que faisait le petit Pierre en suçant attentivement le manche d'une pelle en bois. Mais ni l'une ni l'autre ne prenaient garde aux enfants, en ce moment.

— Je ne vois pas pourquoi je ne te dirais pas ce que je pense, — reprit Jeanne. — J'ai l'impression que Richard a été heureux de ton séjour. Je préfère cela : c'était moi qui t'avais invitée. Il me semble que depuis que tu es là, il n'est plus tout à fait le même. Il y a plus de joie en lui, quelque chose qui s'exalte et qui le soutient. Alors il est tout naturel que je t'en attribue le mérite.

— Mais il n'y a pas de mérite, — répliqua vivement Dominique. — Je ne peux pas juger de la différence. Ton mari et moi avons certaines préoccupations communes. Cela n'est pas difficile à comprendre. Peut-être toi, de ton côté, n'as-tu jamais fait d'efforts pour le comprendre?

— Je ne sais pas. Je ne suis peut-être pas capable. Je n'ai pas ton intelligence, Minie. Au lycée, déjà, tu me battais à plate couture, tu te souviens? J'aime Richard. Il pourrait me demander ce qu'il voudrait, j'obéirais aussitôt...

— N'importe quoi? — interrompit Dominique, la voix tendue.

— Mais oui.

— Même quelque chose qui serait... contre ton âme, contre la religion, par exemple?

— Il ne me le demanderait pas. J'ai confiance. Et puis... même ce que tu dis... Je ne sais pas.

— C'est peut-être pour cela que vous n'êtes pas sur le même plan.

Jeanne la regarda de nouveau. Le visage de Dominique était dur, un pli droit coupait son front, rapprochait les sourcils minces.

— Autrefois, tu n'avais pas de religion, Minie.

— Si tu appelles religion de petites habitudes, des chapelets qu'on récite et des cierges qu'on fait brûler pour trente sous... Mais on peut offrir sa vie tout entière à Dieu sans accepter cette « religion-là ».

— Je ne sais pas. Je ne suis pas assez intelligente pour cela. Moi j'ai besoin de chapelet, et des cierges aussi, si tu veux.

Dominique gratta du bout du pied l'herbe de la pelouse.

— Pourquoi répètes-tu donc toujours que tu n'es pas assez intelligente? Quand on a un mari comme Richard...

— Je te le dis à toi, parce que tu es mon amie. Et puis,

est-ce que ce n'est pas vrai? Un soir, je vous ai entendus, toi et lui; je vous cherchais dans le jardin. Vos voix venaient de derrière les dahlias, vous étiez sur le banc, sans doute. Je voulais vous rejoindre. Je vous ai écoutés un instant. Cela m'a paru si extraordinaire, si haut, que je ne pouvais y atteindre. Je me suis sentie étrangement seule ce soir-là, Minie. Il me semblait que j'étais morte, que je vous entendais par delà une barrière invisible et que, si je m'approchais de vous, vous ne pourriez même pas me reconnaître, parce que, moi aussi, j'étais devenue presque invisible, une fumée. Au fond je me demande si Richard ne serait pas plus heureux avec toi? Il y a bien les petits... Mais je les élève mal? Tu penses que je les élève très mal, n'est-ce pas?

Elle parlait avec un calme si parfait qu'il était impossible d'y deviner le moindre artifice. Dominique fit effort sur soi, pour vaincre le trouble angoissé qu'elle sentait monter en elle.

— Tu te trompes Jeanne... (Elle posa sa longue main maigre sur le bras trop gras de la jeune femme)... Il n'y a pas entre Richard et moi, ce que tu imagines.

— Mais je n'imagine rien. Pourquoi me dis-tu cela?

Elle crispa les doigts dans la chair molle.

— Laisse-moi donc parler! Je ne veux pas dire que je suis amoureuse de Richard!

— Je sais bien.

— Est-ce que tu m'accuses alors de t'avoir enlevé son intelligence, son âme, je ne sais quoi?

— Mais je ne t'accuse pas. Je t'ai dit que j'étais heureuse de l'influence que tu avais sur lui. Et puis...

Elle sembla réfléchir un instant et, d'une voix basse :

— J'ai entièrement confiance en lui, — reprit-elle. — L'idée même qu'il puisse me trahir ne saurait me venir à l'esprit. Je pourrais le trouver avec une autre femme, ma confiance ne serait pas détruite pour autant. Je ne sais pas si tu peux comprendre tout à fait cela : qu'on s'en remette absolument à un autre être, qu'on lui fasse don de sa confiance, sans jamais ensuite la discuter. Je suis avec lui comme Bourrette; quand il la siffle, elle ne se demande pas s'il mérite ou non la confiance qu'elle a en lui. Elle obéit.

— C'est probablement cela, l'amour? — jeta Dominique avec un petit rire.

— Oui, je crois.

— Eh bien, il est probable que je ne serai jamais amoureuse.

Elle rit de nouveau; mais c'était pour masquer une gêne trop certaine. Elle n'aurait pas su dire pourquoi, il lui semblait qu'entre elle et Jeanne la situation s'était mystérieusement renversée. Elle ne pouvait pas formuler les termes de cette équation, mais elle avait une très nette conscience que, dans la partie d'échecs, ses pièces majeures étaient menacées. Cela provoquait en elle une exaspération très secrète, profonde, qu'elle n'arrivait pas à dominer tout à fait. Elle aurait voulu faire comprendre à Jeanne dont la tranquille certitude lui était comme une offense, ce qui, entre Richard et elle, s'était lié, et qui demeurait inaccessible à cette pauvre femme tassée, à cette humble chienne. Toute une bouffée de mauvais sentiments lui monta au cœur.

— Richard ne t'a jamais parlé de nos conversations?

— Non. Lui aussi pense sans doute que je ne serais pas capable.

— Et cela ne t'ennuie pas? Tu n'es pas jalouse?

— Ce soir où vous parliez sur le banc de dahlias, je suis rentrée, sans vous déranger.

— Tu n'as jamais pensé que toi, tu pourrais faire l'effort de pénétrer les préoccupations de ton mari?

— Je ne sais pas si je pourrais. S'il le veut...

Dominique se mordit brusquement la lèvre : ses dents pointues entrèrent dans la peau qui blanchit.

— Est-ce que tu te rends compte, — demanda-t-elle, rapide, — que tu joues un jeu dangereux?

Jeanne la regarda en face. Elle continua, plus hésitante.

— Suppose qu'une femme vienne à rencontrer Richard, qu'elle soit capable de satisfaire cette aspiration qu'il y a en lui, et qu'il se laisse aller à aimer cette femme. Tu ne crois pas que ce soit possible? Et alors que ferais-tu?

— Je ne sais pas. Je souffrirais.

Dominique eut de nouveau un petit rire.

— Cela n'est pas une solution.

— Pourquoi pas une solution?

— Mais parce qu'il y a des femmes sans conscience, qui pourraient te le prendre. Et ta souffrance à quoi te servirait-elle?

— J'attendrais.

— Quoi?

— Qu'il me revienne.

— Au fond, ton humilité, c'est un immense orgueil.

— Pourquoi?

— Tu ne peux pas imaginer un instant qu'il te préfère une autre.

— Dominique, est-ce que tu veux me faire du mal?

Elle avait soudain brisé la conversation par cette question toute simple, où perçait une inquiétude.

Dominique se releva d'un mouvement brusque.

— Je voulais seulement te mettre en garde. Tu es trop insouciante.

Elle fut sur le point de continuer ainsi : elle s'aperçut qu'elle allait mettre en cause Richard, trahir peut-être ce secret informulé, informulable, qui les liait et à cause duquel elle avait décidé de partir. Comme elle avait raison de s'en aller! et comme elle plaignait Richard de demeurer ici, lié, pour toute sa vie, à cette femme, à cet amour sans but, qui se contentait d'être et ne voulait pas savoir pourquoi il était! Elle songea à la lettre qu'elle lui avait écrite. Quand il aurait repris le cours de cette morne existence, ne penserait-il pas aux phrases qu'elle lui avait dites comme on pense au soleil d'août par les jours sombres de janvier? Elle n'avait jamais encore senti si profond l'abîme au delà duquel elle l'abandonnait.

— Je vais achever mes bagages, — dit-elle.

Elle s'éloigna d'un pas, s'arrêta. Le bruit familier du moteur ronflant sur la côte raide se rapprochait de la maison. Jeanne aussi avait levé la tête.

— Richard rentre plus tôt, — dit-elle avec beaucoup de calme. — Sans doute veut-il te dire au revoir.

***

— Pourquoi êtes-vous revenu, Richard?

Les valises achevées étaient soigneusement empilées devant la fenêtre : les draps étaient pliés sur le pied du lit. Cette

chambre donnait une impression d'hostilité comme les lieux auxquels on a déjà renoncé et qui semblent eux aussi, se débarrasser du souvenir de l'hôte fugitif.

— Vous m'aviez demandé de rester plus tard, oui... Mais je n'ai pas pu, Dominique. Mon travail au bureau me paraissait si morne! Mâcher du papier, des chiffres, des commandes, pouah!

Elle le regarda fixement de ses yeux durs.

— Je sais bien, — reprit-il avec un peu de confusion : — trouver le bonheur et la paix de Dieu jusque dans ce métier...

Il secoua la tête.

— Après avoir lu votre lettre, cela m'a paru si faux! Quand vous serez partie, en serai-je capable?

Elle examinait ce visage, de traits énergiques, bien que la bouche aux coins tombants avouât une très secrète faiblesse. Au premier regard, quand elle l'avait revu devant elle, elle avait deviné son trouble incoercible, et elle avait savouré, sans presque se la formuler à soi-même, la joie d'une revanche.

Elle sourit avec une commisération triste.

— Est-ce dont tout cela le résultat de notre effort?

Il ne répondit pas tout de suite.

— Je pense que vous avez raison de partir, amie, puisque vous l'avez décidé. Mais ne comprenez-vous pas que cette nouvelle si soudaine me... J'ai l'impression d'avoir reçu un coup sur la tête.

— Cela vous a donc tellement surpris?

— Je n'ai pas votre calme, ni votre force. Croyez-vous que je n'aie pas encore besoin de vous?

— Pas de moi, mais de Celui à qui je vous ai appris à vous confier.

Le visage de Richard se crispa.

— Oui, — dit-il à voix basse.

Elle ne le perdait pas de vue, mesurant toute la puissance qu'elle exerçait sur lui.

— Vous souvenez-vous de ce soir où vous êtes rentré du bureau et où vous m'avez dit : « C'est fait. » Vous aviez réuni vos employés, vos chefs de service, vous leur aviez dit que désormais la loi de Dieu serait la loi de toutes vos affaires. Vous l'auriez comme seul maître et vous n'obéiriez qu'à lui.

Vous étiez encore tout émerveillé. Ce témoignage qui vous avait semblé si difficile à rendre — vous avez hésité plus de huit jours —, comme il vous paraissait tout simple! On vous avait compris, chacun de vos compagnons avait entendu cet appel en lui, au plus profond de lui. Vous naissiez à une vie nouvelle.

— Je n'ai pas renoncé à cette vie, Dominique. Mais elle est encore si neuve en moi!

— Il faut maintenant que vous accomplissiez l'épreuve de votre force. C'est pourquoi je m'en vais. Je ne vous oublierai pas.

— Vous m'écrirez?

Elle hésita un instant.

— Non.

Il crispa le visage.

— Vous êtes terrible, Dominique. Il me semble que devant vous, je suis comme Adam devant l'archange au glaive de feu, qui gardait la porte du Paradis.

— Ce n'est pas une vision très agréable que vous conserverez de moi, — dit-elle en souriant.

— C'est peut-être de cela que j'avais besoin : d'une brusque rupture... Ma vie était si plate, si uniformément grise et facile! Ces deux mois que vous avez passés ici ont été pour moi une autre naissance; il me semble que j'ai existé deux fois au lieu d'une.

— Vous ne m'en attribuez pas le mérite, j'espère?

— Pourquoi pas?

Elle détourna la tête, regarda dans la direction de la fenêtre ouverte : on entendait, sur la pelouse, Jeanne gronder le petit Pierre qui criait à voix suraiguë.

— C'est justement cela que je ne veux pas.

— Oui, — répondit-il après un silence ; — je vous comprends.

Un long temps coula entre eux et dans ces minutes suspendues, quelque chose d'inexprimable passa, de l'un à l'autre, comme une aile invisible, quelque chose de menaçant et d'infiniment secret.

— Que puis-je vous apporter, Richard, désormais? J'ai été choisie comme un instrument pour venir à la rencontre de votre âme, et maintenant qu'elle a été heurtée, qu'elle a retenti sous le choc, quel serait mon rôle? Peut-être vous laisseriez-

vous aller à croire que je suis pour quelque chose dans cette magnifique aventure qui a été la vôtre? Et à partir de ce moment-là, vous seriez dans l'erreur.

— Je sais bien. Mais cela va me manquer terriblement.

— A moi aussi, ami.

— Oh vous!

Elle se retourna brusquement vers lui.

— Que voulez-vous dire?

Ses regards ne purent pas rencontrer ceux de Richard.

— Que vous n'êtes pas semblable à nous. L'archange... vous voyez.

Il feignait de plaisanter.

— Taisez-vous. Croyez-vous que je sois un monstre?

— Non, Dominique, non. Mais votre force est au-dessus de la nôtre.

— Pas la mienne : celle qui est en moi.

Ils se turent encore puis, brusque :

— Allons, vous avez raison de partir, — dit Richard.

Puis, la voix basse :

— Mais pourquoi m'avez-vous écrit?

La question la déconcerta un instant.

— Je serais rentré ce soir; je ne vous aurais plus trouvée ici; Jeanne m'aurait expliqué, je ne sais quoi, ce que vous auriez donné comme prétexte : cette colonie de vacances, par exemple. Il me semble que j'aurais mieux compris.

Une roseur rapide monta aux joues de la jeune fille.

— Vous pensez sérieusement ce que vous dites?

Il secoua la tête :

— Peut-être, je ne sais pas.

— Ce n'aurait pas été loyal.

— Ce n'est pas à cause de Jeanne que vous partez?

Elle sourit avec pitié.

— Pourquoi me posez-vous de telles questions?

— Parce que je n'arrive pas tout à fait à vous comprendre.

— J'ai parlé à Jeanne cette après-midi même. Elle a peut-être deviné plus que vous ne pensez.

— Deviné?

— De ce que nous avons accompli l'un par l'autre.

— Vous croyez?

— Et j'ai même réfléchi, Richard... Ce sera mon dernier conseil, et c'est peut-être pour vous le donner encore, que j'ai reçu l'ordre de vous écrire, et peut-être vous-même n'êtes-vous revenu plus tôt que pour le recevoir. Maintenant il faudra, à votre tour, être avec Jeanne ce que j'ai été pour vous.

Il eut un sourire de tristesse et d'apitoiement.

— Elle vous aime.

— Oui.

— Plus que vous ne pensez encore.

— Je sais.

— Il vous appartiendra, maintenant, d'éveiller cette âme, de la porter jusqu'à cette haute terrasse...

— Ce sera possible?

— Pas à vous seul. Mais à Celui que vous appellerez à votre aide.

— Mais ma pauvre amie, vous rendez-vous compte de la réalité des choses? Il y a eu, autrefois, au début de notre mariage, entre Jeanne et moi, une autre union que celle d'aujourd'hui. Nous étions plus proches l'un de l'autre. Puis peu à peu, la vie, les affaires pour moi, pour elle les enfants... Je me demande si certaines pentes peuvent jamais être remontées.

— C'est seulement ainsi que vous vous trouverez entièrement vous-même, et que vous posséderez la paix.

Il reconnaissait bien cette voix grave et impérieuse, celle qu'elle avait eue, dès les premières conversations qu'ils avaient échangées dans le jardin, quand elle était arrivée au Guadet. Il y avait dans cette voix, une flamme étrange, une conviction indomptable qui ne voulait rien laisser devant soi, qui imposait à chacun sa manière de voir et de sentir. Et Dominique, en cet instant, était pleinement elle-même. Oui, c'était ainsi qu'il fallait triompher de Jeanne, exiger de Richard cet effort, comme la mystérieuse projection de leur exaltation dans sa vie quotidienne...

— Vous êtes admirable, Dominique.

— Taisez-vous, — jeta-t-elle d'une voix basse et violente. Puis, reprenant :

— Dieu nous appelle toujours par ce qui, en nous, est le

plus difficile. Entre nous, Richard, cela devenait trop aisé. Encore un peu, nous allions glisser sur la pente.

— Laquelle?

— Vous savez bien.

Il la regarda un instant : elle ne détourna pas les yeux.

— Pourquoi est-ce que je vous mentirais, maintenant? Dans une heure, nous nous serons séparés à jamais. Ce n'est pas en baissant les paupières devant un danger qu'on l'évite. Quand vous continuerez votre effort, je vous défends de croire que c'est à cause de moi. Je vous demande de m'oublier. Je ne dois plus être pour vous... Je ne sais pas. Tenez, je pense à un rapide qui s'élance sur des rails, vers un but très lointain extraordinaire : est-ce qu'il se souvient encore de l'employé qui lui a donné le signal du départ?

Ils se tenaient l'un l'autre sous le lien de leur regard.

— Promettez-moi de m'oublier.

— Cela n'a pas de sens.

— Je vous demande de faire un effort.

— Je n'ai pas votre courage. Vous vous surpassez vous-même à chaque instant.

— Voilà encore une idée que vous devez chasser.

— Faudra-t-il donc que j'oublie tout, de votre séjour, de ce que vous m'avez dit, le soir, dans le jardin?

— C'est moi qui vous le demande.

— Dans votre lettre vous me disiez encore...

— Il ne faudra plus relire cette lettre.

Il ne répondit pas; et au bout d'un instant, elle dit, d'un ton très simple :

— Richard, je veux vous demander une preuve dernière... de votre amitié. Cette lettre, rendez-la-moi.

Il tressaillit.

— Ce n'est pas possible.

— Il faut couper à vif, ami.

Il hésitait encore.

— Je vous le demande au nom de Celui que vous avez appris à faire Maître de votre vie.

— Pourquoi me l'avez-vous écrite?

Il revenait à cette question. Mais cette fois, elle ne fut pas surprise.

— Mettons que j'ai eu tort. Ici encore, il faut voir clair. Richard, rendez-la-moi.

Il glissa la main dans la poche intérieure de son veston. Dominique reconnut le papier de l'enveloppe. Peut-être à aucun moment de son existence n'avait-elle éprouvé une si extraordinaire impression : de force, de plénitude, d'exaltation. Elle sentait bien que quelque chose en elle se rompait et, à l'instant même où elle se refusait à cette si secrète tentation, elle osait en avoir une conscience plus nette. Ce visage qu'elle observait et sur lequel elle lisait si bien l'inquiétude, la souffrance, elle savait quel reflet il pouvait éveiller en elle. Mais cette image était vaincue. Et elle éprouvait un vertige devant ce déchirement qu'elle s'imposait. Combien eussent cédé? Combien eussent été désarmées devant cette menace qui n'avait pas de nom mais qui n'en était que plus terrible! Une prière intérieure s'ébaucha en elle : elle remerciait Celui qui lui avait donné la force de pousser jusqu'au bout le sacrifice, de n'être pas faible et abandonnée à sa pente. Richard regardait fixement l'enveloppe, puis relevant la tête, la lui offrait.

Elle la déchira en quatre, hésita un instant. Non elle ne laisserait pas les morceaux dans la corbeille à papiers. Elle les glissa dans son sac, puis tendant au jeune homme sa main maigre :

— Adieu, Richard.

Puis elle alla rapidement à la porte.

***

La voiture tourna au bois de châtaigniers. Un instant plus tard on put l'apercevoir, encore une fois, sur la route, derrière la file des peupliers de la Leysse. Puis elle disparut tout à fait, dans la direction de la ville.

Depuis qu'ils avaient raccompagné Dominique jusqu'à ce terre-plein qui précédait la porte du Guadet, ils n'avaient rien dit. Elle était la plus calme, la plus maîtresse d'elle-même. Jusqu'au moment de monter dans l'antique taxi qui était venu la prendre, elle avait tenu Jeanne par le bras ou par le cou, la remerciant avec un naturel si parfait qu'il écartait toute idée d'artifice. Un peu à l'écart, Richard, l'esprit vide, se taisait.

Quand l'automobile ne fut plus visible, Jeanne fit demi-tour et remonta la pente qui menait au portail. Elle marcha quelques pas, se retourna. Richard, immobile, demeurait les regards fixés sur la vallée : les peupliers tremblaient doucement dans le vent du soir et, entre leurs branches, luisait sur les cailloux l'eau maigre de la petite rivière. Jeanne ne parla pas, attendit. Elle considérait son mari : droit et mince, les épaules bien découplées et ces fines attaches de la tête, des bras, elle le retrouvait tel qu'elle l'avait connu et aimé, sept ans plus tôt, sur les champs de neige du Revard. Elle le voyait de trois quarts, le front un peu bombé, rejetant en arrière les cheveux taillés en brosse. Il lui semblait donner une impression de force et de calme, qui la touchait toujours au cœur, elle si faible, si peu sûre de soi. Elle ne pouvait se défendre d'un sentiment de reconnaissance à l'égard de cet homme qui lui paraissait si au-dessus d'elle et qui la laissait l'aimer.

Il sursauta sans que rien eût interrompu sa rêverie, se passa les mains sur les tempes, et se retournant, leva la tête vers sa femme. Jeanne qui ne le quittait pas des yeux, observa les moindres expressions de son visage : d'abord l'attention qui examine, qui scrute et confronte mystérieusement une image à l'on ne sait quel canon intérieur; puis une hésitation rapide, un raidissement des traits que la volonté recompose; enfin, dans un sourire, un apaisement où, elle ne s'y trompait pas, il y avait encore de la tristesse. Elle répondit à ce sourire et redescendit de quelques pas à la rencontre de son mari. Elle lui prit le bras, sans appuyer (il n'aimait pas se sentir retenu ainsi) et s'appliqua à marcher à son pas.

Vers le bas du jardin, peu après le portail, un sentier se détachait du chemin carrossable et montait à travers les vignes. Il serpentait lentement, traversait un grand pré et s'en allait rejoindre le coin des trembles, d'où il redescendait vers la maison. Richard, sans mot dire s'y engagea. Jeanne pensa aux deux petits qu'elle avait laissés sur la pelouse, sous la seule surveillance d'Agnès, la bonne de quatorze ans. Mais elle sentit qu'il ne fallait pas, en cet instant, laisser Richard tout seul. Le sentier était si étroit qu'ils étaient serrés l'un contre l'autre. Après quelques pas, Richard se dégagea, la fit passer devant.

— Je suis contente que Dominique t'ait plu, — dit-elle en se retournant à demi.

Elle devinait bien qu'il fallait permettre à Richard d'aborder ce sujet devant elle. Et puis, elle n'était en rien jalouse. Cette admiration que Richard nourrissait pour son amie était si naturelle à ses yeux.

— Oui, — dit-il, — c'est un être extraordinaire.

Il sembla réfléchir un instant.

— Mais vous étiez amies, au lycée?

— Oh amies, si tu veux... Elle aimait que je lui obéisse, voilà! — répondit Jeanne avec un rire tranquille. — Et puis, il me semble qu'elle n'était pas alors ce qu'elle est aujourd'hui. Tu ne peux pas juger, toi qui...

— Si, — interrompit Richard, — je comprends.

Le chemin s'élargissait un peu; il se mit à marcher à hauteur de sa femme.

— Elle ne t'a pas parlé de la magnifique expérience qu'elle vit?

— Non, elle ne m'en a pas parlé. Mais j'ai un peu deviné. Je n'ai pas très bien compris. J'ai pensé que cela devait me dépasser, sans doute et que je ne pouvais pas chercher à la suivre.

Il pensa aux conseils, à l'ordre suprême de Dominique. « Éveiller cette âme... » Il regarda Jeanne à la dérobée. Sur le visage très empâté on pouvait deviner encore les traits de la petite fille qu'elle avait été; le sourire n'avait pas dû changer ni cette façon de relever les paupières, quand elle était surprise, quand elle interrogeait. Et son souvenir donnait à son expression quelque chose d'émouvant et d'un peu fade. Richard se sentit plein d'un attendrissement où se mêlait de la pitié.

— Pourquoi dis-tu cela, ma chérie? Pourquoi est-ce que tu ne serais pas comme tous les êtres humains, capable de cet effort? Je t'expliquerai...

— Oui, tu m'expliqueras, mais est-ce que tu ne seras pas fâché si je ne peux pas te suivre? C'est comme le ski, je ne peux pas aller à ton allure, maintenant.

Il sourit, se tut un instant, puis redevenant grave :

— Je devrais te remercier de m'avoir fait connaître Domi-

nique. Elle m'a obligé à comprendre que je n'étais pas ce que je devais être. Elle m'a révélé à moi-même. Est-ce que tu sais ce que cela veut dire?

— Tu m'expliqueras cela aussi...

A vrai dire, il était absolument égal à Jeanne que Richard lui expliquât le sens de ses mots. Ce qu'elle entendait, c'était le son de sa voix, ce son d'exaltation qui lui faisait plaisir à entendre. Si elle avait pu tirer tout au clair avec soi-même, elle se serait rendu compte aussi que le départ de Dominique lui laissait plutôt une impression de délivrance. Mais elle vivait instant par instant, sans se poser de problème.

— Je voudrais que, dans notre ménage aussi, cette révélation fût apportée. Tu comprends? Nous nous aimons, ma chérie : nous sommes heureux, mais il faudrait quelque chose de plus. C'est très difficile à exprimer. Quelque chose qui nous porterait au-dessus de nous-mêmes et participerait à une éternité.

— Je ferai ce que tu voudras, Richard, tu sais bien.

— Mais non, — répliqua-t-il avec vivacité, — ce n'est pas à cause de moi... Moi je ne suis rien là-dedans. Il faudra nous aimer... en Dieu, si tu veux.

Elle marcha un instant en silence, et, oubliant d'y faire attention, pesa sur le bras de son mari.

— Je ne te comprends pas entièrement, mais je crois que je n'ai pas besoin de comprendre. Je ne pourrai jamais t'aimer plus que je t'aime, Richard. Et... Dieu... Tu sais bien qu'il y a longtemps que je prie pour toi, je voulais tant que tu reviennes...

Il fit un mouvement brusque.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, — dit-il avec une irritation mal dissimulée. — Ne parlons plus de ce sujet, je t'en prie. Elle le regarda, déconcertée.

— Il n'est pas question d'aller faire des prières ensemble devant une statue de plâtre... Est-ce que tu ne comprends pas que ce que je veux est bien différent?

— C'est Dominique qui t'a appris ces... choses nouvelles?

— Oui.

Et, avec une vague anxiété :

— Je voudrais tant arriver à te faire bien sentir ce qu'il y a

eu d'extraordinaire pour moi, dans cette aventure. Oui j'étais un honnête et un bon mari, avant : mais maintenant, c'est autre chose. Il me semble que je suis né véritablement et que je suis capable d'accomplir des prodiges.

Ils arrivaient près du banc, derrière les dahlias, où si souvent, le soir, Dominique lui avait parlé. Ce souvenir contribua à exalter, en lui, une générosité, un enthousiasme qui ressemblaient à une bouffée de fièvre.

— Tu verras, ma chérie, il y aura quelque chose de changé dans notre ménage.

— Pourquoi? rien ne peut être changé en moi... Et toi, est-ce que tu ne m'aimais pas? Tu sais bien que tu as toujours été pour moi tout, absolument tout. Alors...

La marche sur le chemin montueux l'avait un peu lassée. Depuis les phlébites qui avaient suivi la naissance du petit Pierre elle se fatiguait vite. Elle s'assit sur le banc. Richard demeura debout devant elle, à demi tourné vers la vallée, maintenant envahie par l'ombre des montagnes. Comme il ne répondait rien, elle reprit, la voix basse :

— Richard, est-ce que tu crois qu'il fallait qu'une étrangère vînt chez nous pour que notre ménage fût... ce que tu dis?

Il ne détourna pas la tête. Il pensait : « Cette tâche que vous m'avez laissée, saviez-vous à quelle terrible difficulté elle me mènerait, Dominique? Je suis seul. Je suis si atrocement seul... » Il entendit la question de sa femme avec un retard.

— Dominique n'est pas une étrangère.

— C'est elle qui t'a dit de me parler ainsi?

— Ainsi? Comment?

— Mais comme tu viens de faire. Je ne sais pas t'expliquer. Je ne comprends même pas ce que tu veux. Mais je vous ai entendus, quelquefois, le soir, et je reconnais maintenant... Oui, tu avais le même ton quand tu lui parlais.

— Est-ce que tu serais jalouse? — demanda-t-il d'un ton désagréable, presque agressif.

— Richard...

Il ne la regarda pas.

— Pourquoi me dis-tu cela? Tu sais bien que cela n'est pas vrai.

— J'espère bien...

— Je comprends tellement que tu aies du plaisir à parler avec Dominique : c'est vrai qu'elle est extraordinaire. Et puis, je pense que vous, les hommes, vous voyez les femmes un peu comme vous voulez les voir.

Il sursauta, la regarda. Elle fut frappée par le masque inquiet des traits tendus, de la bouche crispée.

— Que veux-tu dire?

— Je t'ai dit que je n'étais pas jalouse. Mais si Dominique n'avait pas été... ce qu'elle est... — tu te souviens, tu me disais : « Elle a l'air d'un ange immobile »? — crois-tu que tu l'aurais écoutée avec autant de plaisir?

Cette remarque lui était venue tout naturellement, et de sa part, elle ne contenait aucun soupçon. Mais Richard en sentit la pointe en un coin si profond de son cœur partagé qu'il eût préféré ne pas le voir mettre à vif.

— Ce que tu dis là est indigne, Jeanne!

Elle tressaillit. Le ton de la voix était si dur! Jamais il ne lui avait parlé ainsi. Elle resta un instant si surprise qu'aucun mot ne lui vint aux lèvres. Elle avait soudain l'impression qu'entre elle et Richard se dressait un obstacle invisible, dont elle ne pouvait même pas définir la nature, dont, encore bien moins, elle ne pouvait comprendre comment elle pourrait l'abattre ou le contourner. Et cela lui rappela, exactement, ce qu'elle avait ressenti le soir où elle avait écouté Richard et Dominique parler sur le banc derrière les dahlias. Jalouse, non, ce n'était pas vrai, elle n'était pas jalouse. Elle ne doutait pas de Richard. Mais il lui semblait qu'une partie de son être avait cessé de lui appartenir, qu'il montait vers une solitude glacée, vers un monde où l'amour, l'humble amour, n'avait plus de sens.

Elle essaya de répondre, ne prononça que quelques bégaiements confus. Puis, brusquement, des larmes jaillirent de ses yeux, qu'elle voulut renfoncer de ses poings. Elle se leva, se mit à descendre sur le sentier raide. En bas, dans la prairie, on entendait des cris perçants. La petite bonne et les deux enfants hurlaient à qui mieux mieux. Jeanne s'arrêta un instant, regarda, s'essuyant les yeux du revers de la main puis, machinalement, de son geste habituel, se passa les doigts dans les cheveux. Richard en quelques pas l'avait rejointe.

Ils étaient près d'un massif de grandes marguerites jaunes, qui les abritait. Il la saisit par les deux bras.

— Qu'as-tu, Jeanne? Pourquoi pleures-tu?

Sa voix était sincèrement inquiète, mais elle ne faisait pas oublier tout à fait la cruauté de l'autre voix, de celle qui l'avait atteinte. Elle se dégagea, s'échappa. A la descente, elle se tordait les pieds, titubait.

Elle arriva à la pelouse, la traversa en courant. Javotte se débattait comme une chatte en colère contre la domestique. Et le petit Pierre accroupi dans la flaque de lait dont le pot venait d'être renversé, criait sans motifs visibles, mais avec force. Jeanne saisit ses deux petits, chacun d'une main, et Richard, qui, immobile, inquiet, regardait la scène à mi-hauteur de la pente, la vit entrer dans la maison, dépeignée, une mèche de cheveux en travers du visage, tirant par derrière les enfants à bout de bras.

DANIEL-ROPS

L'ÉCOLE PUBLIQUE ET L'ÉDUCATION NATIONALE

On voudrait tant ne pas se répéter. Nous mourons des phrases toutes faites. Même quand elles expriment une réalité, nous ne voyons plus cette réalité. Aristophane avait raison : nous vivons dans *les Nuées*. « Je ne fais pas de politique », disent parfois des gens qui se piquent d'être positifs ou prudents. Hélas! Ne pas faire de politique, c'est en faire de la mauvaise, c'est livrer le champ aux mauvaises herbes au lieu de se joindre aux bons jardiniers qui s'efforcent de le sarcler.

Il y a une question de l'éducation nationale. L'école nationale peut-elle être contre l'éducation nationale? Elle ne l'est pas, dit-on. Avouons qu'elle en a de plus en plus l'air, surtout dans l'enseignement primaire. Ne tenons pas compte des déclarations des syndicats communistes, qui ont pour organe l'*École émancipée*. Ils ne représentent qu'une minorité, mais cette minorité, tapageuse et de plus en plus agressive, dicte le plus souvent sa loi depuis sa réconciliation avec le Syndicat national, qui a pour organe l'*École libératrice*. C'est dans cette dernière que nous lisons de prétentieuses grandes pensées comme celle-ci : « Extirpons de nous cette fibre tenace, ancienne, qui s'émeut et vibre d'un frisson de joie orgueilleuse seulement alors que résonne l'idiome, que brille le génie, l'art, qu'est acclamé le nom de la tribu. » Admettons qu'il y a ici plus de pathos que de malice : « la tribu » fait bien dans le paysage, elle a un petit air sociologique

dont les mots vulgaires de nation ou de peuple ne sauraient se flatter.

Voici qui est moins littéraire et plus précis. « L'occupation syndicale de tous les rouages administratifs, des usines, des moyens de transports, de tous les services publics est seule capable d'empêcher la mobilisation, donc la guerre. » Cette note de service est tirée du *Bulletin* de la Section de Loire-Inférieure. Veut-on quelque chose de plus officiel? Voici une motion du Congrès de 1933 qui « rend hommage aux convictions pacifistes et au courage des objecteurs de conscience et de tous les résistants décidés à refuser individuellement leur concours à la tuerie collective ». On a vu mieux depuis et le congrès de Lille en a entendu et voté bien d'autres. Mais comme effet de style « la tuerie collective » a dû charmer les connaisseurs, encore qu'une tuerie individuelle ait quelque chose de plus rare.

Écartons du débat toute question de personne ou de sentiment. Tout le monde veut la paix et c'est en effet la sagesse. Reste à savoir le meilleur moyen de l'assurer. Est-ce de ne pas croire au danger ou de croire qu'on le conjurera par un désarmement unilatéral? L'idée de rendre la guerre impossible en empêchant la mobilisation chez nous, telle que la conçoit le penseur de la Loire-Inférieure que nous citions à l'instant, est bien naïve ou bien criminelle, dans les deux cas bien dangereuse pour la paix. En admettant que l'humanité dans son ensemble s'achemine vers le règne de la loi internationale, réglant les conflits entre États comme la loi civile les règle entre particuliers, n'est-il pas visible que tous les peuples ne marchent pas dans cette voie d'un pas égal et que le risque est terrible pour ceux qui sont en avant, en enfants perdus? Comment peut-on ne pas voir que tout affaiblissement des peuples pacifiques est un encouragement, une « tentation », disait Painlevé, pour ceux qui ne le sont pas, qui ne le sont pas encore, si vous préférez?

Nous ne voulons pas douter de la bonne foi de ceux qui pensent dangereusement. Mais, qu'il y ait illusion ou désertion, la nécessité de réagir reste la même, car les intentions comptent moins que les résultats. Des ligues se sont fondées pour éclairer l'opinion, ont groupé des parents et des maîtres.

La principale, « l'Union nationale des membres de l'enseignement public » a pour programme « une résistance commune aux doctrines destructives de la morale, de la famille, de la patrie ». Elle a trouvé de l'écho, mais elle se cantonne sur le terrain purement éducatif, sur le terrain de l'École, sans voir ou en considérant qu'elle n'a pas à voir que c'est la politique qui a gâté l'école et que le remède, par conséquent, ne peut être uniquement scolaire.

Certes on nous dit et nous croyons volontiers que nos instituteurs et professeurs les plus internationalistes, en cas d'agression, feraient leur devoir comme leurs aînés de 1914, qui parlaient comme des antipatriotes et qui se sont battus comme des patriotes. Soit. Admettons qu'au dernier moment l'instinct de la conservation, l'appel de la patrie en danger, la conscience du salut public fassent un nouveau miracle chez les maîtres. Seront-ils compris, seront-ils suivis par leurs élèves? Et surtout le seront-ils tout de suite? Ce qui est essentiel, car les prochaines guerres, guerres aériennes par excellence, ne laisseront pas aux défensives le temps de jaillir du néant, de faire leur apprentissage. On se rappelle les sombres pronostics formulés à cet égard par le colonel Lindberg, autorité en la matière. Sans jouer au prophète, on peut affirmer qu'une nouvelle guerre sera, plus que toute autre dans le passé, le triomphe de la préparation en matériel perfectionné et en personnel qualifié. La défense résidera dans la riposte, immédiate, adéquate, massive, qu'une improvisation ne saurait assurer.

Il faut donc que les esprits comme les corps soient d'avance exercés, entraînés, prêts à l'action sans phrases ni délai. Une jeunesse élevée dans l'idée que la défense nationale est une vaine préoccupation ou un prétexte inventé par les marchands de canons pour écouler leurs stocks n'est pas au point à l'heure du danger, elle n'est ni consciente des sacrifices qui peuvent devenir subitement nécessaires ni préparée à les accepter. Subordonner toute l'éducation d'un peuple à la préparation militaire, comme nous le voyons au delà des Alpes, du Rhin ou du Dniester, est assurément lamentable, mais ne pas voir que ce phénomène existe, ratiociner comme s'il n'existait pas ou n'avait aucune importance, est encore plus lamentable.

***

Ce n'est pas sans raison que le Cercle Fustel de Coulanges, groupement de professeurs pénétrés et anxieux de leur responsabilité d'éducateurs, vient d'ouvrir la collection d'ouvrages d'actualité nationale qu'il se propose d'éditer par un petit volume sur l'*Éducation et l'idée de patrie* (librairie de l'Arc). On y trouve réunies des études et des conférences faites en ces dernières années par deux professeurs de Facultés, M. Carteron et M. Rivaud, deux professeurs de lycée, MM. Pozzo di Borgo et Boegner, et un instituteur, M. Jeanneret. Le fait que les auteurs sont tous des universitaires explique le caractère doctrinal du volume. Ils n'ont pas écrit sous le coup des événements récents, toutes ces pages datent de 1929 à 1933. Rien n'atteste mieux la justesse de leurs prévisions que les faits qui se sont succédé depuis un an : guerre d'Éthiopie en dépit de Genève, remilitarisation du Rhin allemand en dépit de Locarno, guerre civile en Espagne en dépit du succès soi-disant écrasant des partis révolutionnaires. « Nous doutons, écrit avec une fierté justifiée l'avant-propos, que les écrivains qui nous critiquent puissent, comme nous, reproduire ce qu'ils écrivaient il y a six ou sept ans sur la patrie, la guerre et la paix. »

Ce petit volume n'a pas été écrit pour lancer la « Ligue de l'Éducation française » qui vient de naître et dont le premier *Bulletin* a paru en juillet; il pourrait pourtant en être le manifeste. « Encore une Ligue, dira-t-on. Ce n'est pas ce qui nous manque, ce qui nous manque plutôt, c'est la cohésion dans l'effort de conservation nationale, sociale et morale. » C'est précisément ce que se proposent, ce que nous proposent les fondateurs de la Ligue d'Éducation française. Le besoin a créé l'organe. La Ligue est née du manifeste de 1935, dit des 600 parce qu'il se présentait dès le premier jour avec 600 signatures éminentes et respectées dans l'Université. On y conjurait les maîtres de notre jeunesse à tous les degrés de ne pas la laisser dans l'ignorance ou l'aveuglement « au moment où un peuple voisin, fort de plus de 60 millions d'habitants, proclame sa fin mystique en une supériorité de

race qui le placerait au-dessus et en dehors de la communauté humaine ».

Les 600 ont fait boule de neige. C'est la Ligue d'aujourd'hui qui ne prétend pas se substituer aux autres, mais plutôt s'y superposer. Le comité de patronage est d'un bel éclectisme : il remplirait toute une page. Il s'ouvre avec M. Gaston Doumergue et le maréchal Pétain; les Académies, les Universités, le Collège de France y sont représentés par les noms les plus illustres et les plus populaires dans le monde des écoles. Concurremment, le programme est d'une belle simplicité. Le style amphigourique n'y est pas cultivé. On nous saura gré de reproduire ce document dans sa robuste simplicité.

La *Ligue de l'éducation française*, convaincue de l'importance essentielle de l'enseignement pour l'avenir de notre pays, se propose de grouper, sur un programme simple et pratique, tous les Français, sans distinction de confession ou de parti.

Laissant aux organisations corporatives existantes le soin de veiller aux intérêts professionnels des éducateurs; résolus à demeurer étrangers aux querelles politiques, à ne chercher pour eux-mêmes aucun avantage, les fondateurs ont décidé de concentrer principalement leurs efforts sur les points suivants :

1° Enseignement historique et géographique propre à fortifier l'attachement des jeunes Français à leur pays, en faisant connaître et aimer la France dans son passé et dans sa grandeur présente.

2° Enseignement moral débarrassé des discussions abstraites et destiné à renforcer le goût du travail consciencieux, le désintéressement, le respect de la famille, l'esprit de sacrifice, le dévouement à la collectivité.

3° Organisation plus sérieuse et plus efficace de l'éducation physique.

4° Simplification ultérieure des programmes d'études et réforme pratique de la pédagogie.

La Ligue demande le concours de tous les maîtres de l'enseignement public et privé, des parents et de la presse. Elle voudrait créer ainsi un large mouvement d'opinion seul capable d'imposer le redressement de négligences et d'erreurs qui ne peuvent pas se perpétuer sans un péril mortel[1].

Les gens raisonnables et libéraux ne s'engagent pas facilement parce qu'ils ont l'habitude de faire honneur à leur signature. Sur l'enseignement moral, ils sont tous d'accord,

1. Président : M. Albert Rivaud, professeur à la Faculté des Lettres de Paris. Vice-présidents : Mademoiselle Blanche Maurel, professeur au Lycée Victor-

comme l'a été le Sénat sur la proposition de Labrousse. On en voit hésiter devant un enseignement historique et géographique propre à « fortifier l'attachement des jeunes Français à leur pays ». Pas de dressage, pensent-ils, pas de bourrage de crâne. Ce scrupule est généreux. Mais Lavisse, qui tout de même était un historien de marque, et qui se piquait de n'être pas rétrograde, avait représenté, sur la reliure de son excellent petit manuel à l'usage des hautes classes de l'école primaire et des classes inférieures des lycées et collèges, des fleurs et des fruits de France, avec ce commentaire : « Enfant, tu vois sur la couverture de ce livre les fleurs et les fruits de la France. Dans ce livre tu apprendras l'histoire de la France. Tu dois aimer la France, parce que la nature l'a faite belle et parce que son histoire l'a faite grande. » Il n'en a pas fallu davantage pour le faire exclure de la plupart des écoles primaires, comme belliciste. N'est-ce pas humiliant?

Certes l'enseignement historique doit se garder de l'étroitesse d'esprit et du parti pris bien intentionné. Rien n'est plus dangereux, plus contraire au patriotisme intelligent que le chauvinisme, l'orgueil de race : c'est faire jouer les enfants avec des allumettes dans un milieu explosif. Un peuple n'a pas que des souvenirs glorieux; nos ancêtres n'étaient pas plus infaillibles que nous, ils ont commis des fautes, des injustices dont nous portons le poids. Reconnaissons-le, ne fût-ce que pour ne pas recommencer. Mais soyons justes. Si nos pères n'ont pas toujours bien joué leur rôle, ils n'avaient pas l'idée d'y manquer. Ils ont pu pécher dans l'application, non contre le principe. Ne leur prêtons pas toutes les vertus, comme on le

Duruy; M. Lefebvre-Dibon, membre du Comité permanent de la Natalité; M. le docteur Monsaingeon; M. Baude, professeur au Collège Chaptal.

Secrétaire général : M. Debailleul, professeur au Lycée Louis-le-Grand.

Secrétaire adjoint : M. Equy, instituteur.

Trésorier : M. H. Julitte, ancien instituteur, professeur honoraire au Lycée Buffon.

Adresser la correspondance à M. Debailleul, 20, rue Cler, Paris, VIIe, et les adhésions et cotisations à M. Julitte, 16, rue Pierre-Cherest, Neuilly-sur-Seine (*c.-c.* 1938.52, *Paris*).

Le montant des cotisations annuelles est de :

Membres actifs	5 francs.
Membres d'honneur	20 francs.
Membres bienfaiteurs	100 francs.

faisait à Rome, ne leur donnons pas toujours tort par crainte de leur donner trop facilement raison.

La peur d'être nationalistes ou d'être accusés de l'être, met certains de nos manuels dans un singulier embarras. Le mot de victoire les gêne quand c'est nous qui les remportons, une paix avantageuse pour la France leur fait l'effet d'un crime à dissimuler ou à excuser. M. Seignobos, dans son *Histoire sincère de la patrie française*, estime que les grands historiens des deux premiers tiers du siècle dernier, à commencer par Michelet et à finir par Henri Martin, ont versé dans un « panégyrique inconscient des autorités officielles ». Il remet à leur place les fausses gloires; il mentionne à peine les guerres d'Italie, note que Jeanne d'Arc était du parti des Armagnacs qui n'était pas spécifiquement plus français que l'autre, trouve moyen de raconter la Révolution sans nommer Mirabeau et Danton, attribue le traité inespéré d'Utrecht au changement de ministère en Angleterre sans avoir l'idée que la bataille de Denain a pu y contribuer. Ses paradoxes, d'ailleurs piquants, et sur beaucoup de points très intéressants, ont été pris au mot. Des normaliennes ont sifflé Jeanne d'Arc pour montrer leur liberté d'esprit : elle n'a pourtant pas agi par ambition, elle ne s'est pas retirée après fortune faite. On a vu des normaliens de la rue d'Ulm protester contre la préparation militaire qui leur est imposée, non pas parce qu'elle gêne leur préparation professionnelle, mais parce qu'elle choque leurs sentiments internationalistes. Ils désavouent l'héroïsme de leurs « archicubes » il y a vingt ans. Le congrès primaire de 1933 que nous avons déjà cité se félicite de même « de voir un nombre toujours plus grand d'élèves-maîtres refuser de participer à la préparation militaire supérieure ». Il y a dans tout cela une part d'enfantillage, mais cet enfantillage n'est pas inoffensif.

Et un géographe, est-il coupable d'impérialisme parce qu'il montre les avantages naturels de la situation de la France, ce que Strabon, qu'on n'accusera pas de parti pris, avait fait dix-neuf siècles avant Vidal de la Blache? Les questions de frontières sont des causes de conflit, découvrent les pacifistes cent pour cent. Dépend-il de nous de n'avoir pas de frontières? Si nous renoncions à défendre les nôtres, n'y en aurait-il plus

dans le monde? Il y en aurait d'autres, et plus hargneuses dans leur nouveauté, plus dangereuses pour la sécurité collective parce qu'on s'appuie d'autant plus sur la force qu'on est moins sûr de son droit.

***

Sur quoi fonder le sentiment national? Le mot même de « sentiment » peut aiguiller sur une fausse voie. Pas d'images d'Épinal, en tout cas choisissez-les. « Ne jouez pas aux soldats de plomb », décrètent les antimilitaristes. Ils n'ont pas tort militairement. La guerre ne se prépare plus avec des soldats de plomb, des sabres de bois et des bataillons scolaires. Mais quelle que soit sa technique, elle exige des qualités de discipline, d'ordre, d'obéissance qu'on n'apprend pas comme un catéchisme, dont on doit s'imprégner pendant des années, par tous les pores. M. Abel Bonnard, dans la préface qu'il a écrite pour l'*Éducation et l'idée de patrie*, traduit par une image frappante le vide moral de notre éducation populaire. « Il est arrivé à la France moderne une disgrâce si affreuse que je n'en sais pas d'autre exemple : possédant la plus belle histoire de l'Europe, elle s'en est privée elle-même; riche d'un trésor incomparable d'expérience et d'humanité, elle l'a remplacé par un monceau de fausse monnaie; tandis qu'il lui suffisait, pour fertiliser le présent, d'y laisser couler le fleuve de vie qui renaît de son passé, un barrage énorme a arrêté les eaux nourricières. La Nation française a eu des écoles pour ne pas se connaître. Tous les jeunes Français, fils de laboureurs, d'artisans, de bourgeois ou de gentilshommes, étaient également nobles, d'une noblesse éclatante ou d'une noblesse obscure; on leur a dérobé leur héritage; on a transformé ces petits seigneurs en enfants trouvés. »

Nous avons donc un enseignement d'État étranger sinon contraire à l'intérêt de l'État. C'est un fait nouveau. On a vu, on a vu souvent, nous avons sous les yeux des régimes qui mettent la main sur l'enfant, qui en dépossèdent sa famille pour lui imposer leur estampille et l'enrôler au service du pays, incarné par un gouvernement « totalitaire », comme on dit maintenant. Dès l'époque de la Révolution, Danton procla-

mait ce droit et même ce devoir de l'État (22 frimaire an II). « Les enfants appartiennent à la République avant d'appartenir à leurs parents. Qui me répondra que ces enfants, travaillés par l'égoïsme des pères, ne deviendront pas dangereux pour la république? Et que doit nous importer la raison d'un individu devant la raison nationale? » Trois mois plus tard (18 floréal) dans un rapport qui ne passe pas inaperçu puisqu'il est de Robespierre, nous lisons : « La patrie a le droit d'élever ses enfants; elle ne peut confier ce dépôt à l'orgueil des familles, ni aux préjugés des particuliers, aliments éternels de l'aristocratie et d'un fédéralisme domestique qui rétrécit les âmes en les isolant. Nous voulons que l'éducation soit commune et égale pour tous les Français, et nous lui imprimons un grand caractère, analogue à la nature de notre gouvernement et à la sublimité de notre République. Il ne s'agit plus de former des *messieurs*, mais des *citoyens*. »

Sur quoi Le Pelletier Saint-Fargeau et Saint-Just proposent logiquement que tous les enfants soient internes dès l'âge de cinq ans, à la spartiate, avec célébration des grands anniversaires (massacres de septembre, chute des Girondins, mort du roi), fréquentation des Sociétés populaires et initiation à la « morale républicaine ». Condorcet avait protesté d'avance contre cet étatisme délirant, qu'il voyait déjà poindre, dans un rapport célèbre présenté à l'Assemblée Législative (21 avril 1792). Il avait dénoncé comme une injustice « le pouvoir d'obliger les pères à renoncer au droit d'élever eux-mêmes leurs familles. Par une telle institution qui, brisant les liens de la nature, détruirait le bonheur domestique, affaiblirait ou même anéantirait ces sentiments de reconnaissance filiale, premier germe de toutes les vertus, on condamnerait la Société qui l'aurait adoptée à n'avoir qu'un bonheur de convention et des vertus factices ». La Législative avait applaudi, mais elle n'était plus là, ni Condorcet non plus. Il venait de mourir proscrit, emprisonné, à la veille de monter à l'échafaud (29 mars 1794), quelques jours avant le dépôt du rapport de Robespierre. Si rien des beaux projets de Lepelletier et Saint-Just ne fut réalisé, c'est que la Convention, en cette matière comme en beaucoup d'autres, n'a pu faire que des décrets sur le papier. Nous y revenons, ou mieux nous y

venons, avec cette circonstance aggravante et paradoxale, qui aurait fait bondir Robespierre et Danton tout comme Condorcet, que l'État favorise un enseignement d'État qui tend à le détruire.

De quoi a besoin une démocratie? D'un esprit public dévoué à l'intérêt public? Qu'y a-t-il au premier plan de l'intérêt public? L'indépendance du pays au dehors, l'indépendance du citoyen au dedans. Courte vue, objecteront les théoriciens de l'Internationale. C'est de l'égoïsme. Pourquoi? Le charbonnier n'est pas égoïste parce qu'il veut être maître chez lui. Il est au contraire le plus secourable des hommes, beaucoup plus humain dans sa hutte que l'humanitaire qui prétend faire le bonheur du monde du haut de sa chaire ou de son fauteuil de bureau. Paul-Louis Courier n'est pas un buveur de sang, ni un amateur de conquêtes; il s'est moqué cruellement de l'art de la guerre, où chaque bataille fait un grand homme puisqu'elle est toujours gagnée par quelqu'un; il ne témoigne aucune admiration pour les généraux qui « aspirent à descendre » en se proclamant empereur. Il aimait pourtant à se dire « vigneron et canonnier ». Il entendait par là que pour boire son vin il faut être capable de défendre sa vigne.

A. ALBERT-PETIT,
Membre de l'Institut.

LETTRES A L'ÉTRANGÈRE

(ANNÉE 1847)

Jeudi [8 juillet].

Hier, l'avis de l'arrivée du cadre de Schaub est venu; je suis allé à la douane, et rien n'était arrivé. J'y retournerai ce matin. Nous saurons qui a raison de vous ou de moi sur l'affectation de cette chose-là. Dans tous les cas, ce ne sera jamais perdu, et, s'il ne va pas comme glace de cheminée, il ira comme pendant de cadre. Je soupçonne celui que raccommode Vital d'être trop long pour faire pendant au Brustolone.

Il y a une erreur de deux mille francs entre les comptes du *Constitutionnel* et les miens. Nous verrons comment cela va se terminer entre S. M. Véron Ier et moi. Ces deux mille francs feraient ce qui manque pour le versement.

L'infâme créature[2], qui *veut toujours de l'argent*, médite un coup de tête; elle l'a positivement annoncé dans une lettre que je porte au juge d'instruction, avec qui je vais concerter les moyens d'en finir.

Il est quatre heures du matin; je me suis levé à trois heures. Je crois avoir le placement de trois *nouvelles*, à deux ou trois mille francs chaque; et je vais essayer d'en brocher une en deux jours. Trois fois cet effort me sauverait. C'est Laurent-Jan qui m'a donné cette idée, avec *le Cricri du foyer*, de Dickens. Ce petit livre est un chef-d'œuvre, sans

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 août.
2. La Brugnol.

aucun défaut. On paie cela quarante mille francs à Dickens. On paie mieux en Angleterre qu'ici!

Allons, adieu. Il faut travailler, courir et faire ses affaires, le cœur bourrelé, avec deux épées de Damoclès : l'échéance du mois et la Gouvernante. Que Dieu bénisse vos travaux et les miens!

Je devrais recevoir des volumes de Wierzchownia et je ne reçois rien. Je voudrais bien savoir cependant ce qui est advenu de la succession du Président, et si nos chers petits Gringalets vont en être mieux. D'abord, Nanette aura plus de revenu, ce qui lui permettra d'aider les deux frères. Ah! nous avons bien besoin de la protection de Dieu! Allons, mille tendresses.

La baisse actuelle du Nord provient de la déconfiture des gros spéculateurs. Un banquier espagnol a lâché pied avec huit mille actions, qu'il a été forcé de vendre, ne pouvant plus soutenir sa spéculation. Mais si huit mille actions gênent la place, et si on ne les achète qu'à cinq cent soixante francs, l'affaire n'est donc pas encore belle. Or, s'il faut que nous versions le reste, c'est soixante mille francs à trouver, d'ici à dix-huit mois. J'ai manqué de courage; il fallait tout vendre, à sept cent quarante, perdre cent francs en dessus et les regagner en dessous. Je suis vraiment désolé, car il faudrait acheter en ce moment; tout serait réparé. Les cent mille francs enterrés dans la petite maison de la rue Fortunée me saignent le cœur. Mais, que font les lamentations! Il vaut mieux faire de la copie. Cher petit animal de minou! Pense-t-il à son amour, le bengali? Il y a des heures entières données à ce cher petit. Ah! que de copie il a déjà dévorée! Non, je sens qu'on peut mourir de nostalgie!

Adieu, soignez-le bien; ayez bonne santé. Anna m'écrit qu'elle vous avait trouvé très bien, très belle. Soignez-vous donc bien. A demain.

Vendredi [9 juillet].

Je suis vraiment dérangé par trop d'affaires pour pouvoir travailler. A peine je sors d'un embarras qu'un autre se présente. Il faut maintenant s'occuper du versement et

voir M. Fessart pour lui demander deux mille francs pour compléter, car il faut verser le 15, et nous sommes au 9. Il m'a fallu voir le juge d'instruction pour l'affaire de la gouvernante : cela prend des journées. Il a fallu aller deux fois à la douane, pour le cadre de Schwab, qui fera l'affaire de mon cabinet avec des modifications consistant en un large encadrement doré, avec des dessins, que je voudrais agrémenter de vert. J'ai aussi beaucoup diminué le café, pour faire cesser les douleurs que vous savez et qui ont cessé.

La chambre au deuxième étage n'est pas reconnaissable. Elle a changé du tout au tout. Elle est gaie, elle est habitable, aérée, bien éclairée, et même mieux que celle du premier étage. J'aime à penser que ce mieux est tout pour les chers anges qui vivront là, pour la chère *fumeuse*, et tout y sera bien en harmonie avec les meubles de garçon, sa pendule, et tous ses débris de belles choses, qui firent sa joie en 1827 : armoires à glaces, cartonnier, commode, lit, etc.

J'attends aujourd'hui la table d'Anna et le candélabre de mon cabinet. Sur la table d'Anna sera le bol de la Chine monté. C'est une magnifique chose. La table en marqueterie est installée; elle est d'une beauté merveilleuse. Tous les riches de Paris la voulaient, chez Grohé. C'est aussi beau que le meuble de Bâle, et, si je finis l'affaire de la commode, cela ne coûtera rien.

Mille tendresses pour aujourd'hui. Demain, cette lettre partira, bien pleine et bien chargée de vœux et de bien des sentiments de mélancolie.

Samedi 10 [juillet].

J'ai vingt et une lettres!... Mais l'épée de Damoclès subsiste, car l'immonde et infâme Chouette, bien digne de son homonyme, a fait de cette espèce de soumission un calcul. Tout était prêt; on allait faire la perquisition chez elle. Elle m'a fait demander, se disant malade à mourir, et voulant me faire une restitution. J'y suis allé, elle m'a remis les lettres, en disant qu'elle m'aimait plus que la vie et que la pensée d'être dans ma disgrâce et mon mépris la tuait. J'ai toujours accepté, en disant que cela coûterait plus cher, car

elle fera la pauvre et voudra *un simple prêt* de quelques mille francs.

Mais je me disais intérieurement : « Elle ne rend pas tout; elle garde encore! » Et, de fait, elle a conservé trois lettres. Trois ou vingt-quatre, c'est toujours la même chose. Mais je les aurai. Je ne me suis engagé à rien.

Elle donne sa parole d'honneur que c'est madame Fessart qui a tout conduit, et m'a dit que c'étaient les gens les plus doubles et les plus dangereux du monde. Aujourd'hui même je vais chez M. Fessart, compter, retirer mes pièces, et prendre de l'argent. Voici neuf mois qu'il fait valoir mes fonds et qu'il ne termine aucune affaire. Je vais en finir, sous prétexte de voyage de dix-huit mois, tout en lui laissant les quelques affaires qui restent.

Dans l'autre paquet que vous recevrez après celui-ci, j'espère que les lettres seront réintégrées, et tout sera brûlé! Ma chère petite-fille pourra dormir en toute sûreté, car je brûlerai les lettres, trois jours après les avoir reçues.

Mon Italienne est une bavarde de la première force, fausse comme un jeton, et je cherche à la remplacer. Elle a promis à la portière de Gudin, de faire entrer et tout voir à Gudin, le jour où je laisserai les clefs. Je les emporte toujours. Une femme qui a fait cela peut faire beaucoup de mal. Elle s'est conduite avec une certaine duplicité, lors du renvoi de Millet. Vous voyez que je prends une triste et affreuse expérience. Je ne crois plus qu'en Dieu et en ma chère petite-fille.

La Chouette aura gardé des lettres qui parlent de Victor-Honoré[1]. J'allais retirer ma plainte lorsque cette pensée m'est venue, et elle s'est trahie, l'infâme, en me donnant des enveloppes datées, dont les lettres manquent. Voyez la Providence, et ce que c'est que de tout garder d'une personne aimée!

Tout cela m'ôte le sens littéraire. Je ne fais rien. Je devrais travailler dix ou douze heures par jour, gagner les soixante mille francs qu'il me faut. On dit que l'*Union monarchique* va m'acheter des réimpressions; mais c'est un on dit. Si la librairie m'achetait *le Député d'Arcis* et *les Paysans*, si Furne

1. L'enfant mort, venu avant terme en novembre 1846. Cf. *Lettres à l'Étrangère*, III, 252, 279, 328.

réglait, et si l'on m'achetait des réimpressions, ces trois recettes et *les Paysans* me sauveraient. Que Dieu me protège; il le doit, car je n'ai qu'un amour au cœur; et vingt ans de travaux, qui ne sont qu'une longue et active prière. Une fois les payements de juillet, d'août et de février finis, je serai dans une position admirable, et je commencerai l'édifice de notre petite fortune.

Allons, il faut se dire adieu pour jusqu'à demain, et pour s'entendre et causer, lire cette longue causerie, il faut dix jours!

Il y a une idée qui me fait accepter mes immenses chagrins, qui calme les révoltes de toute nature qui me poignent, qui rafraîchit les fièvres d'âme, de cœur, c'est l'idée que vous êtes heureuse entre vos deux enfants, au milieu du fleuri Wierzchownia, que là tout vous aime et vous bénit, que la voix qui seule manque à ce concert viendra, que les deux yeux qui brilleraient du plus pur feu s'y verront dans quelques mois, et qu'alors rien ne séparera plus ceux que Dieu a si puissamment unis, malgré les hommes et les entraves de tout genre.

J'attends votre lettre avec bien de l'impatience. Je voudrais savoir comment vous êtes et comment vont les choses chez vous, et si vous êtes heureuse de cette grandeur qui vous environne, si vous aimez toujours votre bonbonnière de la rue Fortunée!

Allons, il faut se quitter. Moi, demain, je n'aurai à vous dire que ce que je vous dis aujourd'hui, que je voudrais être en route. Je me trouve mieux de santé; mais le café me donne toujours la fièvre. Fabre a toujours pour seize cents francs de meubles à envoyer; M. Paillard, neuf ou dix objets; Lefébure à finir; le maçon à nettoyer. C'est en juillet comme en février. Le peintre a encore des raccords, et Senlis le dressoir, et Servais des dorures. C'est effrayant. Je m'en arrange, car si tout était fini, il faudrait payer, et avec quoi?... Toutes les dépenses se trouvent doublées. Quand monsieur mon cerveau va se réveiller, je ne m'arrêterai de travailler que tout payé.

Mille bénédictions pleines de tendresses, de souhaits de bonheur, pour vous et tous les vôtres, et bien des gentillesses du bengali au minou. Pauvre petit chéri! Adieu.

Avez-vous mangé beaucoup de bartch[1], etc.? La *cara patria* vous fait-elle du bien? Dites-moi tout.

A madame Hanska, à Wierzchownia, par Berditcheff.

[Paris, 11-17 juillet 1847.]
[Dimanche] 11 juillet.

Je n'ai pu mettre mon paquet à la poste que ce matin, car, hier, j'ai été cloué toute la journée chez moi par l'ouvrier qui travaillait dans la bibliothèque. La bibliothèque vient d'être finie; ainsi ce n'est que le 11 juillet que le meuble de cette pièce est achevé!... Il faut encore un grand mois pour que tout l'ameublement soit terminé. Servais a toujours la table à dorer; il ne m'envoie pas l'étagère, ni les cadres où sont les vues de Dresde et de Breslau, le portrait du comte Guillaume, le Dominiquin et le Boucher, pour l'escalier, et votre sœur vient demain! Elle part après-demain pour les eaux de Granville, en Normandie, au bord de l'Océan. Le salon vert ne sera pas fini!... C'est incroyable. Il aura fallu un an pour s'arranger. Et si je n'avais pas eu les deux tiers des choses, qu'aurait-ce été, bon Dieu! Vous ne vous figurez pas quelles sont mes irritations, car j'ai la conviction que cela retardera mon départ, plus que mes obligations littéraires, et que j'aurai fini *les Paysans*, sans avoir fini ma maison. Ces ennuis prolongent l'incapacité de mon cerveau. *J'attends*; j'attends tous les jours des gens, des ouvriers, des meubles!

J'ai gardé la boîte d'allumettes de la rue Neuve-de-Berry pour mon cabinet, et je l'ai fait remplir d'allumettes pareilles. Je m'accroche aux plus petits détails; je reviens par le chemin que faisaient les deux loups; je tâche de me faire des illusions. Il vaudrait mieux faire de la copie, mais une fois que j'y serai, je ne quitterai point que tout ce que je dois ne soit payé.

Adieu pour aujourd'hui. Nous voilà au 11; aurais-je une lettre? Me voici dans une profonde inquiétude à votre sujet.

J'ai le meuble aux cassettes. C'est l'ornement de mon

1. Ou plus exactement *barszcz*; le *barszcz potrawa* est un potage aigre, à la betterave, très apprécié des Polonais.

cabinet. La cassette en fer, de Mayence, qu'il faut remplir d'or, est vissée dessus. Elle fait un magnifique effet, et on ne peut pas la forcer, ni l'ouvrir. Je ne m'arrêterai de travailler que quand elle sera pleine d'écus, et mes dettes payées.

Allons, mille tendresses.

[Lundi] 12 juillet.

Enfin, M. Paillard m'a envoyé la table d'Anna... C'est le plus beau meuble du petit ou du grand salon vert, si vous voulez. C'est d'une si grande magnificence qu'elle y écrase tout.

J'ai reçu une lettre d'une impertinence *girardine* d'Émile de Girardin à propos des *Paysans*, et j'y viens de répondre de bonne encre.

Enfin le tapissier est venu et m'a promis de ne pas quitter que tout ne soit fini. Il est après l'escalier. S'il avait voulu venir, comme il l'avait promis, tout eût été fini pour la visite que votre sœur me fait demain, et à laquelle je me prépare par un nettoyage général. Mais la galerie n'est pas finie et le lit de la coupole bleue est là, non monté. La pièce ne dit donc rien. C'est fort ennuyeux. Je m'attends à ce que vous receviez une curieuse lettre de votre sœur, car la maison de la rue Fortunée a pris des proportions gigantesques orientales et babyloniennes, depuis trois mois, en fait de mobilier et de décor. M. Paillard a encore trois paires de candélabres, un lustre, des consoles et un guéridon, qui manquent et font tout clocher. Il manque l'étagère aux bijoux, pour la chambre, et la table du salon, et des cadres que Servais garde, et, ce que vous ne croiriez jamais, l'étagère de Senlis, qui va sous la pendule, ce que Vital doit faire au-dessus du buffet. Vous voyez quelle dose de patience il faut pour toutes ces choses, à Paris. Ne croyez pas que ce soit réservé à votre loup. Rostchild a attendu deux ans, avec son tapissier. Argent, presse, tout, rien n'y a fait! On est extrêmement étonné des résultats que j'ai obtenus, *en si peu de temps...*

Mon cerveau est toujours dans le même état d'incapacité; mais je vais me mettre à l'œuvre après-demain. Il n'y a rien d'étrange à cela; je suis dérangé à tout moment par des

ouvriers de tout genre. Je me couche excédé. Il y a mille détails pour la maison. C'est l'œuvre de Pénélope. Trois mois ne sont rien pour les moindres bagatelles.

[Mardi] 13 [juillet].

Les Paysans ne paraîtront point dans *la Presse*. Tout est fini entre les Girardins et moi, pour toujours, et j'en éprouve une bien vive satisfaction, car je ne voulais plus les voir. J'ai reçu deux lettres d'une telle impertinence, que rien n'était tolérable. Dans la dernière, ce drôle me déclare qu'il ne publie *les Paysans* que parce que je dois à la *Presse* un reliquat, et que, si je veux le solder, il renonce à les publier. C'est une insulte *à ma plume*, et j'ai immédiatement répondu qu'une telle lettre ne me laissait pas d'alternative, et que j'allais faire mon compte à la *Presse* et le solder.

Si Rostchild me laisse faire mon emprunt, je pourrai dès lors partir dès que mes affaires le permettront. Je vais faire des *nouvelles* de peu d'étendue, afin de solder mes dettes.

J'attends aujourd'hui la visite de votre sœur.

J'ai fait faire les appartements; il est deux heures. Elle n'est pas venue. Il est arrivé un accident cette nuit. On avait laissé le robinet de la baignoire ouvert; les eaux sont venues, et la salle de bain a éprouvé le sort que vous avez fait subir à un cabinet, à Florence, et a été inondée. J'ai peur de quelque dommage.

Je vais, vous comprenez cela, faire un chef-d'œuvre aux *Débats* et faire crever ce drôle de Girardin de rage. Quant aux *Paysans*, cette œuvre paraîtra ailleurs, soyez-en certaine. Quelle existence que la mienne et qu'il serait temps que 1848 arrivât! Contre tant d'ennuis, je suis seul, sans compensations. Allons, voilà un second coup de fouet. Marche, cerveau brûlé de café!

[Mercredi] 14 [juillet].

J'ai reçu de Girardin une note où il aggrave encore l'insulte faite, non pas à l'homme, mais au talent, et tout est

bien fini. Je vous envoie la copie de ma dernière lettre[1]. Que Théophile Gautier supporte un soufflet public comme celui que Girardin lui a donné, en démentant, le lendemain,

1. La note de M. de Girardin et la réponse de Balzac ont été publiées par le vicomte de Lovenjoul dans *la Genèse d'un roman de Balzac*, Paris, Ollendorff, 1901, in-8°, p. 270-273.

Avenue de Beaujon, Champs-Elysées, à Paris.
Paris, 13 juillet 1847.

« Je ne publie les *Paysans* que parce que nous avons un compte à éteindre. Autrement, je ne les publierais certainement pas, et ce n'est pas, certes, le succès de *la Dernière incarnation de* Vautrin qui m'y entraînerait.

» Donc, si vous pouvez, sans vous gêner, rembourser à la *Presse* ce qu'elle vous a avancé, je renoncerai volontiers aux *Paysans*. Autrement, je les publierai, et je les commencerai lundi prochain 19. Mais je tiens expressément à ce qu'il n'y ait aucune interruption. J'y compte.

» E. DE GIRARDIN »

Réponse de H. de Balzac :

A M. Émile de Girardin, gérant de « la Presse ».

Paris, mercredi, 14 juillet 1847.

« Il n'y a point la moindre équivoque.

» Vous m'avez écrit que vous ne vouliez point des *Paysans*, que vous ne les donniez que parce que j'étais débiteur de la *Presse* et qu'il y avait pour ainsi dire force majeure.

» Je vous ai répondu que je ne pouvais pas accepter une pareille proposition; je la regarde comme une injure, et je n'en souffre de personne. Comme celle-ci ne concerne que mon talent d'écrivain, je n'ai qu'une manière de vous la laisser, *c'est de verser la somme dont je suis reliquataire, une fois mon compte établi. C'est ce qui sera fait dans un espace de temps qui ne dépassera pas vingt jours.* Demain, 15 juillet, j'irai demander mon compte à M. Rouy, l'examiner avec lui, et je ferai mes versements en écus dans l'espace de temps que j'indique.

» J'ai pris la liberté fort naturelle de vous dire que la copie composée du temps de Dujarrier et lors de la publication [du début] des *Paysans*, réduit de beaucoup l'avance, ce qu'il est facile de vérifier. Cela veut dire que c'est vous qui ne voulez pas de l'ouvrage. Je pose les faits comme ils sont. Je n'ai pas de ma vie équivoqué. Je regarde, contre votre opinion, mon manuscrit et mon œuvre comme excellents, et *je ne ferai pas compter ce que vous n'en publiez point*, quoiqu'il soit écrit et composé pour la *Presse* et à la *Presse*.

» Je crois tout ceci assez clair pour que nous n'échangions plus de notes à ce sujet.

» Vous pouvez avoir personnellement une opinion sur la *Dernière incarnation de Vautrin*. Mais ce n'est pas à *la Presse*, c'est à *l'Époque* à trouver l'ouvrage mauvais. Il n'était pas destiné à votre journal; il était *composé*; vous l'avez eu à examiner; vous pouviez le refuser. Quant à l'œuvre en elle-même, le temps donnera tort à ceux qui la trouvent mauvaise. C'est mon droit de démentir ces jugements, non pas par des défenses élogieuses, mais par mes écrits subséquents. Cette dernière observation était nécessaire, car vous avez l'air de ne pas vouloir publier *les Paysans* à cause de la *Dernière incarnation de Vautrin*.

» H. DE BALZAC »

l'un des feuilletons de Gautier de la façon la plus rude, moi je ne supporterai rien. Je serai dans le plus cruel embarras financier, mais l'honneur littéraire sera sauf, comme l'honneur de toutes sortes, qui fait *l'honneur*. *Les Paysans* seront un chef-d'œuvre. Ce sera ma vengeance. Mais si vous saviez dans quel embarras ce remboursement de dix mille francs me met! Non, c'est à faire frissonner!

Votre sœur, Pauline et Ernestine sont venues. Je ne vous parlerai pas de l'ébahissement de votre sœur. Elle vous écrira sans doute. Mais elle a dit un mot digne de *la cousine Bette*. Elle était abasourdie et furieuse de l'idée que ce *palais*, selon son expression, où, dit-on, tout, jusqu'au clou le plus vulgaire, exprime que tout est arrangé pour une femme adorée, serait à celle dont le nez était assommé à coups de poings jadis. — « Qu'est-ce que Wierzchownia, a-t-elle dit, auprès de cette délicieuse demeure? Je n'ai rien vu de pareil nulle part. Wierzchownia, M. de Balzac, est le comble du mauvais goût, car c'est par là que pêchait mon défunt cher beau-frère. »

Non, chère, je n'ai pas pu retenir un immense éclat de rire de cette vengeance posthume, car j'ai compris tout, à la rage de cette observation. Cet homme, qui avait préféré Ève à Aline, pouvait-il avoir du goût en quelque chose?

Arrivée à la bibliothèque, elle a dit : « Mais cela seul doit coûter cent mille francs. La bibliothèque de Neuilly et celle de Saint-Cloud ne sont rien. » — « On aime les livres », ai-je dit. Elle est restée trois heures, sans le savoir. Elle est partie hébétée d'admiration et comprenant bien que, par le fait seul de cette maison, j'étais millionnaire. Aussi a-t-elle dit *que rien que pour la maison, une femme serait folle de me refuser*! Et remarquez qu'aucune pièce n'est achevée et que l'ensemble est loin d'être satisfaisant, pour moi. D'ailleurs, le mot de ceux qui voient cette maison, est que l'amour a fait et disposé tout, les moindres choses, pour une *Psyché*. Vous savez que *Psyché* veut dire *âme*. Mais Psyché est loin!

Ce matin, j'ai failli perdre la vue. J'avais dormi, la nuit, une fenêtre ouverte, me fiant sur la chaleur. Je me suis réveillé voyant les objets doublés, et j'avais un fluide sur

l'œil. J'ai frisé de près la goutte sereine, qui est la cécité sans remède. Je n'y ai échappé que par mon habitude de me lever de bonne heure. A trois heures j'étais levé. Si j'avais dormi deux heures de plus, j'étais aveugle.

[Jeudi] 15 [juillet].

Bonjour chère; je vais aujourd'hui verser dix mille francs chez Rostchild, pour le versement, et lui parler pour l'emprunt de la fin du mois. Toutes mes inquiétudes financières seront finies pour le 31 juillet. Restera le mois d'août. Puis, il faudra rendre, par mon travail, cinquante mille francs et en trouver dix mille, c'est soixante mille francs avant de pouvoir partir.

M. Fessart m'a remis hier deux mille francs qu'il faudra lui réintégrer. D'après ses explications, j'ai bien compris qu'il avait été complice de la Brugnol. Je suis dégoûté de la nature humaine. Toutes ces choses-là sont odieuses. Une fois mon 31 juillet assuré, je vais me mettre à l'ouvrage et en découdre! Il arrivera ce qu'il en pourra de ma santé, mais j'en finirai avec le mot *dette*.

Adieu pour aujourd'hui; la chaleur est devenue intolérable. J'espère que tout va bien chez vous, mais je n'ai pas de lettres. Cela m'inquiète au plus haut degré.

Onze heures du matin.

Je reçois et viens de lire à l'instant votre lettre du 28 juin. C'est vous dire que j'ai atteint au plus haut degré de la douleur morale. Combien tout ce que je vous ai écrit devra vous paraître futile, et combien tout est petit quand on a cette immensité dans le cœur! L'embarras dans lequel je me vois est immense; c'est la ruine. Mais ce n'est rien pour moi. Affreuse douleur, que personne ne peut comprendre! Il faut que j'oublie tout pour nous sauver tous deux!

Vous me connaissez assez pour savoir que je ne ferai que ce que vous voudrez, pour le voyage. Me voici d'ailleurs en présence d'une immense dette, avec ma plume et mes facultés pour toute ressource. Maintenant, j'ai à travailler nuit et jour, sans arrêter.

Les malheurs des vôtres m'effraient au plus haut point.

Que la volonté de Dieu soit faite! Je resterai vôtre et tout vous, sans broncher, sans nulle distraction, ferme comme une Alpe. Et si Dieu veut que nous ne nous revoyions que dans un an, eh bien, j'attends en travaillant et en achevant de payer mes dettes. Laissez-moi le soin de vous débarrasser de l'atroce Brugnol, ou de vous venger. Elle a encore des armes; j'ai su réduire ses lettres à trois ou quatre. J'aurai ces trois ou quatre. Votre tranquillité est ma première affaire; elle domine toutes les autres.

Oubliez dans quelle fournaise je suis plongé. Laissez-moi m'y débattre, et, si j'y succombais, dites-vous que jamais un homme n'a tant aimé. Je serai tombé par une trop vive croyance au bonheur. Et, enfin, sachez que tous nos souvenirs me soutiennent, et que, sans les images de nos voyages et de nos moments tranquilles, je ne vivrais peut-être plus, tant ces douleurs dernières m'ont épuisé. Je vais opposer à tant de traverses, d'ennuis et de douleurs de tout genre, la douceur de l'agneau et le courage du lion. Un si grand bonheur vaut tout cela, Dieu nous le fait comprendre. Seulement, soyez moi toujours ce que vous me promettez d'être, et ni la force, ni le talent, ni le succès ne me manqueront. Les théâtres vont retentir de mon nom et aussi les feuilletons. Tous les jours je serai levé à une heure du matin, à compter de demain, et je vais tous les jours faire une solide tâche. Patience et courage, et surtout pardonnez moi d'être la cause involontaire de ces affreux tourments. Que Dieu bénisse nos communs efforts! Soyez sûre que les infamies et les tentatives criminelles sont toujours bien punies, et que rien n'échappe au châtiment.

[Vendredi] 16 [juillet].

Je ne vous parlerai pas des douleurs qui m'hébètent depuis hier : le voyage contremandé, vos chagrins, etc. Quand on ne vit que par une seule personne au monde, et que cette personne souffre, la vie est comme arrêtée. Je ne vous dirai que ce que j'ai fait, mes pas et démarches.

Je suis allé chez Rostchild, pour porter mes actions engagées afin qu'on les échange contre des *définitives*, et faire

le versement. J'ai remis dix mille francs : huit mille prêtés, ce qui porte la créance à vingt mille francs, à 6 p. 100. J'ai vu Rostchild. Il est si émerveillé de mon exactitude, qu'il a dit à ceux qui étaient là : « que le talent était la moindre chose chez moi; que j'étais d'une exactitude de banquier dans les affaires, et que c'était pour lui un plaisir que de m'obliger ». Là-dessus, il m'a promis vingt deux mille francs pour aujourd'hui ce qui fera trente mille francs de prêts. Trente mille francs chez lui, vingt mille francs par Gossart, cela fait cinquante mille francs empruntés sur les actions. C'est presque la valeur d'aujourd'hui à vingt mille francs près. C'est donc cinquante mille francs que j'ai à rembourser par mes travaux. Puis, l'affaire de *la Presse*, me cause un dérangement de douze mille francs. Sans cette affaire odieuse, j'étais à peu près à flot, avec les vingt-deux mille francs de Rostchild, car j'aurai bien gagné huit mille francs au 15 août, en travaillant nuit et jour, et les trente mille francs de billets et dégagements étaient payés.

Je vais aller ce matin établir mon compte à *la Presse*, car je n'avais pas emporté hier les feuilletons comptés par mon cher loup, que je veux garder comme un trésor.

Ne vous occupez point, financièrement, de votre loup chagriné. J'ai vu Bertin. Je lui ai conté le procédé d'Émile de Girardin, et je lui ai dit que je voulais faire, aux *Débats*, une œuvre, immédiatement, et colossale de perfection. Il m'attend. C'est là ma vengeance.

Je vais préparer des travaux pour trois journaux, et faire *Orgon*, et un drame, car il faut que j'aie tout remboursé dans ces six mois. Cette avalanche de travaux comprimera mon cœur et refoulera tout. Devant la grandeur de mon péril, j'ai tout retrouvé : énergie, mais pas encore le talent. Je ne veux pas une dette, excepté les trente-deux mille francs Pelletereau, à la fin de cette année, et j'espère que vous me permettrez d'aller chercher le repos et la santé près de vous, en janvier. Cette espérance me donne de la force. L'effet des grands chagrins est de rendre indifférent à toutes les petites choses. Je ne m'irrite plus de ne pas avoir les meubles, ni contre Fabre, ni contre Senlis, Lefébure, Paillard, etc. Tout cela m'est devenu de la dernière indifférence. Je souffre de trop vives

douleurs à l'âme. Le travail et la souffrance de cœur, voilà les deux lèvres des tenailles qui m'enserrent.

On m'a apporté, encadrée, la vue du lac de Neuchâtel qu'Anna m'a donnée, et sur laquelle il y a : 23 septembre 1833. Je ne vous dirai pas la joie que cela m'a fait, car malgré l'angélique perfection de votre cœur et toute la grandeur de votre âme, qui est tout ce que j'ai rêvé de beau, de bon, de sublime, vous ne me comprendriez pas, et je ne sais si je pourrais l'exprimer. Il y a toute la fraîcheur du souvenir, cerclée par la douleur du présent; la certitude de la noblesse, de la ferveur des deux cœurs qui se sont unis, au matin, à la pointe de cette île, dont l'image m'est offerte par une adorable enfant. J'ai eu des millions d'idées et de sensations. C'est accroché, à côté de ma toilette, sous le salon de Saint-Pétersbourg. Ainsi, tous les jours, ces deux images me parlent, me rendent le courage si je le perdais, et me disent d'espérer. J'y mettrai le petit profil, qui a fait pendant si longtemps ma consolation.

Allons, adieu chère, pour aujourd'hui. Maintenant le travail le plus ardu me réclame. Je vous ferai envoyer *les Débats*.

Vous me pardonnerez, n'est-ce pas, toutes les puérilités de mes précédentes lettres. Que voulez-vous? Je croyais aller vous retrouver (mon parti de quitter la France, est d'ailleurs bien arrêté, si vous n'y venez point), et alors j'étais, malgré des souffrances physiques, gai de l'âme; je jouais avec les choses, comme un enfant. Ah! si vous saviez ce qu'il y a d'amour écrit sur toutes les pièces, dans la disposition des moindres choses! Ce n'est plus un palais, comme disent les railleurs, mais un sanctuaire.

Allons, adieu pour aujourd'hui.

[Samedi] 17 [juillet].

Je fais partir cette lettre aujourd'hui, par les raisons suivantes. Non seulement la Chouette a gardé trois lettres, mais elle a pris des copies de celles rendues. Dans cette situation, je vais faire faire la perquisition et tout prendre. Elle peut donc se livrer à quelque sauvage lettre adressée à Wierzchownia et vous devez être prévenue. Je vous dis ceci pour tout prévoir, car elle va être domptée par quelque chose de bien pressant :

la misère. Mes précautions ont été bien prises, et si l'animal est féroce, le dompteur a été plus adroit, avec son *lasso*, que vous ne pouvez l'imaginez. D'ici à trois ou quatre jours, j'aurai sans doute une bonne nouvelle à vous donner. D'ailleurs, tout ce que vous m'écrivez, relativement à des confidences, est sans fondement. Personne au monde, la Chouette exceptée, n'a rien vu, ni lu. Aucune trace ne restera sans doute. Glandaz, le procureur du roi, le juge d'instruction, le commissaire de police, n'ont ces choses-là qu'à l'état de chiffres. On me rendra la lettre jointe à ma plainte. Mais vous comprenez bien qu'on ne peut pas empêcher la Chouette d'écrire, de dénoncer, de faire le mal qu'elle voudra faire sans preuves ni lettres. Seulement, je vous dis qu'avant un mois elle sera dans une si horrible position qu'elle ne bougera jamais. Elle est folle. Elle m'écrit des lettres où elle menace et où elle demande douze cents francs de rentes, et dit que si je ne les fais pas, je suis un homme *sans honneur*!

Cette affaire de chantage m'occupe et m'absorbe, et il faut qu'elle finisse, car je vous assure qu'il s'agit là de ma vie, et que je ne supporterai pas une diminution quelconque des sentiments et des espérances qui font ma vie. Aussi, suis-je bien décidé à aller jusqu'à votre *Dab*[1], et à demander humblement la licence nécessaire. Je ne serai pas refusé, tout se fera au grand jour, et je n'ai pas la moindre objection à devenir ce qu'il pourrait exiger que je sois, en cas d'octroi de licence dans des conditions dures. Je ne peux pas vivre sans Atala et les deux chers Saltimbanques.

Adieu; mille tendresses. Ayez du courage et comptez que cette dernière tourmente passera.

Je vous supplie de me répondre, courrier par courrier, sur l'article *Dab*, car je partirais, pour la *capitale* aussitôt votre réponse. J'ai confiance, une confiance aveugle, dans la bonté de cette résolution et de ma cause. Il n'y a rien de tel, dans tous les pays du monde, comme d'aller avec la légalité, même dans les pays où la légalité est dans la volonté du *Dab*. Je vous en supplie, deux mots là-dessus, car, en deux mois de temps, notre sort serait fixé, et nulle chance mauvaise ne serait à

1. C'est-à-dire en argot, votre père. Allusion à l'Empereur de Russie, et à la possibilité de devenir sujet Russe par son mariage.

l'encontre. Si j'écoutais mon pressentiment, je partirais sans attendre de lettre. Mais mon système d'obéissance est tel que je veux rien faire de mon chef, dans ce qui nous concerne.

Mille tendresses.

J'ai décacheté ma lettre chez M. Froment-Meurice, parce qu'il m'a rendu le petit cure-oreilles du petit nécessaire de la comtesse Georges Mniszech, et que j'ai voulu vous l'envoyer par cette lettre. Et alors j'ai recacheté avec des cachets bizarres.

A Madame Hanska, à Wierzchownia, par Berditcheff.

[Paris, 18-20 juillet 1847.]
[Dimanche] 18 [juillet].

Soyez maintenant calme, chère Comtesse; tout sera fini le jour où cette lettre partira, le 20. Nous n'aurons plus d'épines dans ma vie. Il m'en coûte cinq mille francs. Mais, que voulez-vous? Gavault, le magistrat, Glandaz, tout le monde m'a conseillé le sacrifice, en me faisant observer que l'affaire criminelle coûterait cela pour moi, sans compter la publicité. J'aime mieux donner cinq mille francs que de savoir mon loup exposé à recevoir seulement une lettre. Soyez donc calme, tranquille. Oubliez, dans votre retraite, les ennuis, et dites-vous que le bonheur s'achète.

Moi, voici mon lot. Il est affreux. Le cœur brisé, surtout par l'interdiction de venir, il faut que je fasse : *primo*, aux *Débats*, un nouvel ouvrage, intitulé : *le Théâtre comme il est*; *secundo*, au *Siècle* ou au *Constitutionnel*, *l'Armée roulante*; *tertio*, deux *nouvelles* : *les Deux amies de pension*, et *le Retour au Village*, et *quarto*, que je finisse *le Député d'Arcis*[1]. Tout cela, avec la librairie, donnera trente-cinq mille francs. C'est les cinq mille francs de la *Presse*, les cinq mille francs de la scélérate, quinze mille francs à Rostchild, et dix mille francs pour vivre et payer les dettes. Il faut encore gagner quinze mille francs pour solder Rostchild, et vingt mille francs pour solder le prêteur de Gossart. Je ferai face à tout cela. Ne vous inquiétez pas. Si vous saviez ce que je puise de force, tous

1. Aucun des travaux énumérés dans cette liste n'a été exécuté, sauf, fâcheusement, la fin du *Député d'Arcis* par Charles Rabou.

les matins, en voyant la vulgaire gravure enluminée qui représente le lac de Bienne, avec cette date écrite par ce petit ange d'Anucio, et le salon de Saint-Pétersbourg par Coleman! Non, c'est un phénomène qui vous dirait que l'amour, la volonté de plaire sont des forces divines, inépuisables, infinies!

Le payement de toutes mes dettes sera bien certainement accompli pour le moment où vous aurez levé la défense de partir, car je me sens animé d'une espèce de rage en pensant, qu'à mon âge, je dois!

Maintenant, au nom de tout ce que vous aimez, soignez-vous, calmez-vous, ne prenez pas trop de peines, arrangez bien vos affaires, et faites tout pour nos deux chers Gringalets. Dites-vous bien que je serai riche par moi-même. Ainsi, retranchez toutes les dépenses superflues, et donnez, donnez aux Gringalets aimés. D'ici à trois mois, l'hôtel de la rue Fortunée sera payé, si les pièces de théâtre réussissent.

Cette effroyable inquiétude que j'avais de faire du chagrin à mon loup comprimait toutes mes facultés. Je dois aller me reposer huit jours à Saché; puis, je reviendrai reprendre mes travaux. J'attends que le tapissier ait fini, qu'il n'y ait plus d'ouvriers à la maison.

Adieu pour aujourd'hui. A demain.

Lundi 19 [juillet].

Je dîne aujourd'hui à Suresnes, chez les Rostchild. J'y verrai sans doute Adolphe[1], votre confident, car il est arrivé ici. Je profiterai de ce que j'ai une voiture, pour aller voir madame Gérard, à Auteuil, et porter *la Comédie Humaine* à mademoiselle Godefroid, si j'en puis faire un exemplaire complet. Je ne prendrai mes grands travaux que demain, 20.

Mardi 20 [juillet].

Hier, j'ai dîné à Suresnes chez Rostchild; mais il avait son petit dernier malade, et il avait tout décommandé, excepté moi. Ma journée a été perdue; j'ai dépensé quarante-deux francs de voitures, inutilement. Je me suis couché très tard, car on dîne à huit heures moins un quart, et votre cher

1. Adolphe de Rothschild, de la banque de Francfort (*Lettres à l'Étrangère*, III, 10).

Adolphe a passé par Paris sans rien dire à ses illustres parents. On le dit malade.

J'ai l'explication des brutalités de Girardin par ce qu'il publie ce matin. Il commence un roman de Daniel Stern[1]. Cette chaussette bleue l'aura animé sans doute, et aura voulu me voir hors de la *Presse*, où elle fleurit.

Il est midi, et je n'ai rien fait. Hier, je vous ai quittée brusquement à cause du tapissier qui apportait le beau lit doré de la coupole, abîmé, massacré, par Senlis. Car il a fallu couper le lit pour qu'il entrât dans l'alcôve. C'est ici des déboires continuels. Ce lit est une des plus belles choses qui existent, et vous ne reconnaîtriez plus les coupoles ni le salon; mais j'ai pour trois ou quatre mois d'ennuis, avant de voir tout terminé.

J'ai à peu près trouvé ce que je vais faire aux *Débats*, et j'espère un succès. Je m'y mets demain, si je n'ai point de dérangement.

Je crois que ce que j'ai pris pour la goutte est une inflammation déterminée par un grandissime cor. Il faut que je prenne un pédicure.

Allons adieu, chère et bien-aimée comtesse. Vous avez, je l'espère, un grand poids ôté de dessus le corps, et j'ai la presque certitude que cette fille, une fois mariée et casée, se tiendra parfaitement tranquille. Je suis bien heureux; j'ai aussi mes anxiétés de moins, et, maintenant, je vais réparer le temps perdu, par mes travaux. Je vous envoie ce bout de lettre à cause de l'importance qu'elle a pour votre repos, et je reprendrai demain mon *journal*. Je vous expliquerai les moyens de payements que j'ai pris pour ces cinq mille francs et la chose en elle-même, quand la plainte sera retirée, car j'ai encore des démarches à faire.

Mille tendresses, et mes amitiés au jeune ménage.

Je suis dans une telle atmosphère brûlante, qu'il m'est impossible d'écrire, et je vous envoie cette lettre en sortant de mes appartements; il m'est impossible d'y rester. La sueur m'empêche d'écrire.

1. Pseudonyme de la fameuse comtesse d'Agoult, l'amie de Liszt; le roman dont il s'agit est : *Valentia*. Balzac a dépeint la comtesse d'Agoult sous les traits de madame de Rochefide et Liszt sous les traits de Conti dans *Béatrix*.

Mille tendresses et à demain. Je mettrai une lettre à la poste le 30. Je n'ai pas voulu manquer le 20.

A Madame Hanska, à Wierzchownia, par Berditcheff.

[Paris, 21-30 juillet 1847.]
Mercredi 21 [juillet].

J'ai toujours oublié de vous faire rire d'un détail de la visite de votre auguste sœur. Vous savez que, pour avoir la tête haute, j'ai toujours deux oreillers, ce qui n'étonne plus mes compagnons de voyage. Mais, comme votre sœur ignore cette circonstance de mes mœurs, vous ne sauriez imaginer le bond qu'elle a fait quand elle a vu les deux scandaleux oreillers sur mon lit. Elle ne s'est pas contentée de ce haut-le-corps, qui, certes, était plus immoral que la chose qu'elle soupçonnait, car elle a sans doute cru que je lui cachais une femme quelconque, mais elle m'a dit : « Et pourquoi deux oreillers? » — « Ah! voilà », lui ai-je répondu, « c'est de la prévision ». Dès lors, elle a énormément insisté pour voir les cuisines, l'office, etc., afin de voir le personnel, et comme cela m'a fort amusé, j'ai montré tant de choses qu'il était trop tard pour voir ce reste. Comme je n'ai plus revu S. M. Morphinesque, je ne sais pas si elle a des idées nettes sur le nombre des oreillers.

Cette maison est bien grande pour un homme seul et je m'y ennuie royalement. J'ai de cruelles aspirations vers un avenir que je trouve encore bien éloigné, après bientôt cinq ans. Je n'ai plus de distractions : voilà les acquisitions terminées, sauf quelques bribes insignifiantes. Je sors d'émotions écrasantes, aussi, pensai-je sérieusement à aller passer cinq à six jours à Saché pour respirer l'air natal. Je ne peux pas me le dissimuler à moi-même : je suis amoureux comme *le Jeune Malade* de Chénier, à en mourir. Je ne puis pas me mettre au travail. Les souvenirs m'assassinent. Voici un kilogramme de café à huit francs, pris chez Corcelet[1], que j'avale, et rien n'y

1. Ainsi mentionné au *Bottin* : « *Corcellet*, N. C. [Notable commerçant] comestibles, Palais-Royal, 104, Galerie de Valois. » Il était établi à l'enseigne : « *Au Gourmand* » et tenait : productions de tous pays, vins, liqueurs, denrées coloniales, excellent café moulu, mélange bien proportionné des meilleurs cafés, assortiment des marchandises anglaises, expéditions pour la France et l'étranger.

fait. Et cela pour une femme de quarante-deux ans bientôt[1], et avec quelques circonstances qui paraîtraient atténuantes. Je pensais que l'on ne mourait que pour les femmes désirées; eh! bien, l'on est dévoré tout autant par celles qu'on connaît bien. Je regrette jusqu'aux duretés que j'attrapais injustement. Enfin, c'est une vraie maladie, et j'y succomberai sinon physiquement, du moins financièrement, car je ne puis rien faire. Je suis désolé, désespéré, doublement, car le travail, sur lequel je comptais, ne vient point me prêter son aide et ses affreuses consolations.

Adieu, pour aujourd'hui. Je compte tous les jours ma dépense, et je tiens la bride si serrée que nous ne dépensons pas cinq ou six francs par jour, en moyenne. Mais aussi n'y a-t-il que le strict nécessaire. C'est la maison d'Harpagon.

Mille tendresses; mes yeux ne quittent pas la carte de l'Hôtel de l'Écu, de Genève, et les fenêtres de certain appartement. Je reste des heures entières à regarder cela[2]. Je revois le service bleu qui vous a fait tant de plaisir, et je me rappelle la visite à la maison Mirabaud, et nos courses chez les Juifs, etc., la promenade sur la promenade, les courses dans les magasins, la station au Musée et au Jardin botanique. Je revois jusqu'aux trois Parques que vous savez, qui se promenaient, et tout enfin! Non, l'absence est une mort où l'on sent qu'on est mort! O saint travail, tant appelé, quand viendras-tu? Je viens de boire une *retasse* de café; j'ai arrêté la pendule : « dont le tic-tac... », dirait Cob-den[3]! et qui m'impatientait. Mais il y a quelque chose qui me crie à toute seconde : « Elle n'est plus là! » Vous avez tout brisé en me disant : ne venez pas. Mais je préfère tous les maux à la chance de vous déplaire.

Je ne vous ai pas dit qu'à la lecture de la lettre de Girardin, je vous ai vue là, debout, devant moi, partageant mon injure, et superbe. J'ai entendu ce que vous auriez dit : « Mille fois souffrir, se retrancher des jouissances, et payer, et ne plus mettre une ligne dans ce journal! » Je n'ai pensé qu'à ce

1. Madame Hanska se disait née en décembre 1805.

2. Balzac et madame Hanska avaient logé à cet hôtel lors de leur passage à Genève en 1846.

3. Cob-den, en scandant les syllabes; sur les rapports de Balzac et de Cobden, voir : *Lettres à l'Étrangère*, III, 373-375.

double honneur, à votre fierté. Quelle sublime chose humaine qu'un pareil sentiment! Quelle riche dot Dieu a donné à la femme, que de pouvoir verser le bonheur et les grandes pensées au cœur de l'homme!

Allons, adieu, chère conscience. Salut, ma chère âme! C'est aujourd'hui *la Saint-Victor*. Je vous devais un hommage bien entier; je ne puis que vous dire qu'une grande partie de la matinée vous a été donnée et que plus d'une larme a mouillé les yeux de votre Noré. Ah, soyez bien heureuse là-bas, car ce bonheur coûte bien cher ici!

Allons, mille tendresses; mon cher petit bien-aimé secrétaire avait commis bien des erreurs (deux cents lignes), dans le compte de [*la Dernière incarnation de*] *Vautrin*. Il a fallu tout recompter à *la Presse*; mais ça m'a fait plaisir de recompter ces lignes au bout desquelles il y avait un chiffre, crayonné par la plus jolie main du monde.

Jeudi 22 [juillet].

Je n'ai rien fait hier, et j'ai peur de ne rien faire aujourd'hui. Je ne sais que souffrir, et je souffre au delà des forces humaines, sans aucune de ces douleurs qui exigent de la force. C'est le vide, l'ennui, le néant qui accablent. Je n'ai de goût pour rien. Il semble que les veines soient ouvertes et le sang parti, que la volonté soit disparue, et j'ai une joie d'enfant lorsque, trouvant que je n'ai ni idées, ni volonté, je dévale dans le rêve, dans le plaisir de revenir dans le passé. Je vis en pensant à vous et aux deux enfants. Toute la puissance de mon imagination est au service de mes souvenirs. Je regrimpe le Simplon et je ris à votre perfide prière d'aller voir les Monigault, pour avoir le droit de me les jeter à la tête. Je me retrouve à la soirée de di Negro[1], dans le magnifique salon Féder, et la magnifique chambre à coucher, ou, en Hollande, grondé sur le quai de Rotterdam et par quelles paroles! Vous vous opposiez systématiquement à tout ce que je voulais faire. Je vois les choses, j'entends les paroles, je sens l'odeur de la mer que répandent les navires! Enfin, j'en ai

1. Noble Génois auquel Balzac avait dédié *Étude de femme*. Le marquis J.-C. di Negro était propriétaire d'une villa sur les vieux remparts de Gênes, près de l'Aqua Sola, villa dont Balzac s'est inspiré en composant *Honorine*.

pour des heures entières à savourer un tas de souvenirs. Je vois la marque de vos pieds sur le sable fin de la plage de Scheveningen, etc., j'entends ce que nous disions au village de Broeck, et les recommandations inutiles, sur tant d'articles. Vous ne savez pas que je suis une nature détournée de sa vocation, que j'étais fait pour être enfermé dans une habitation avec une femme aimée; que la solitude est mon lot, ainsi comprise. Et, à cette heure, je ne vois âme qui vive. Je suis, dans Paris, ce que vous êtes à Wierzchownia. Or, cette union tant désirée, avec une belle et sublime nature, et à laquelle j'ai goûté, a fait enfuir toutes les mauvaises occupations de littérature et revenir l'oisiveté de l'amour. C'est effrayant. Il y a pour moi des peines infinies dans la descente du Simplon. Je vais regarder toutes les niaiseries achetées à Martigny, et je m'en enivre. Et l'affaire de Tourtemagne, où j'ai failli retourner me jeter dans la cascade, tant vous m'aviez abattu! Enfin, je relis la lettre où vous m'avez dépeint vos sublimes idées de vingt-sept ans, lorsque vous êtes partie pour aller à Neufchâtel.

Après ces griseries morales, il me prend de magnifiques résolutions de me débarrasser de tous mes liens d'affaires et d'argent, et de courir à vous! Et puis je vois que vous ne voulez pas de moi, et je suis la proie d'un double désespoir : celui de ne plus être attendu, et celui de n'avoir pas écrit une ligne. Voilà comment se sont passés ces deux mois, ces deux ans, deux siècles!

Que deviendrai-je? Oh! je vous jure que j'ai si bien le sentiment du devoir, que je vous apprendrais avec des cris de joie que je travaille, que je bâcle des pages, que j'entasse les écus que vous voulez me voir en caisse. Ô mon esprit, où êtes-vous? A Berditcheff, dans ces plaines de Beauce russe, que je vois, sans les avoir jamais vues!

Voilà votre sœur partie. Elle est fausse comme un jeton, envieuse, petite; mais c'est votre sœur et nous parlions de vous. Je pouvais lui dire que j'avais pour vous une amitié folle, à me contenter d'être votre homme d'affaires. Ah! vous ne savez pas que, soir et matin, je me plonge le nez dans les affaires que vous m'avez données à garder et qui sont dans l'armoire ventrue du Roi de Pologne, et que je respire le peu

de senteur qu'il y a, avec des délices infinies. C'est le plus grand plaisir qu'il y ait en ce moment pour moi. Et puis, par certains jours, je déplie la fameuse cape, dite de comédienne, qui souleva les indignations de Monseigneur Jacotin[1], à Saint-Pétersbourg, et je me complais dans cette admiration. Je deviens un peu fou, en attendant que je le sois tout à fait. Au nom de notre vie, dites-moi si ce n'est pas une bonne idée que d'aller à Saint-Pétersbourg. Moi, je crois au succès de cette démarche, et le pis qu'il peut arriver, c'est de rester à Pawufka. Ce me sera le plus beau pays du monde. Jamais vous n'entendrez un regret; jamais vous ne me verrez soucieux. Songez qu'en quinze jours j'ai une solution à ce qui est ma vie tout entière!

Allons, adieu. Je vais essayer de travailler. Tentative inutile! Je penserai à vous. O, sentir mon minou! Je donnerais dix ans de ma vie! Et, depuis dix jours, je suis dévoré par cette idée que vous préférez à tout les splendeurs de Wierzchownia, votre famille, et je me dis : « Eh! bien, puisque cela lui plaît, que je m'y plairais, pourquoi m'empêche-t-elle d'y aller? » La rue Fortunée me fait horreur. Ah, maudites actions de chemin de fer! Si elles étaient seulement à sept cent quatre vingt, comme je serais heureux! Tout obstacle disparaîtrait!

[Vendredi] 23 [juillet].

J'ai reçu hier au soir votre lettre du 6 juillet, lettre désolante de laconisme. Les miennes sont pleines; elles sont une peinture bien fidèle de mon affreuse situation. A cette lettre je réponds ici que j'ai reçu *toutes* vos lettres : celle de Breslau, celle de Cracovie, celle de Brody, celle de l'endroit où vous avez stationné, celle de Wisnowitz, celle de Wierzchownia. Soyez sans inquiétude à cet égard. Enfin, soyez sans crainte aussi. La Chouette ne vous écrira plus. Elle a rendu vos lettres, et il est certain que c'est madame Fessart qui a tout conduit. L'embarras de M. Fessart est très grand avec moi. Je suis inquiet de mes créances et vais tout régler. Le chagrin qui est peint dans votre lettre m'a rendu stupide. *Cette lettre* a été

1. Que madame Hanska avait patronné dès 1842 et que Balzac s'efforça de recommander à l'Archevêque de Paris pour obtenir son retour en France (*Lettres à l'Étrangère*, II, 55, 59, 69, 209).

écrite dans le paroxysme de l'affaire, après la descente de la justice chez l'infâme. La vie me serait odieuse si vous me faisiez défaut. Tout ce que vous me dites de vos affaires est inexplicable. Mais, soyez bien tranquille, je me tirerai d'affaire et je pourrai vous renvoyer, d'ici à quelques mois, les chemins de fer, si vous le désiriez. Quelle singulière destinée nous aurions l'un et l'autre! Au nom du bonheur et du bon sens, qu'il en soit autrement!

Vous savez que je n'achète plus rien. Mon serment est tenu religieusement, et, d'ici à quelques mois, j'aurai payé toutes mes dettes, même celles qui sont faites dans un avenir de bonheur que vous avez, on dirait, en haine. Le jour où j'aurai la certitude que vous ne voulez pas être à votre loup, tout sera dit pour moi. Vingt-trois ans de travaux et une espérance! L'espérance évanouie, les travaux improductifs, c'est assez; je me retirerai du jeu. Mon Dieu, dans quelles pensées êtes-vous, pour écrire ainsi! Moi, je vous tiens parole; j'écris, avec bonheur, tous les jours. Vous, vous me jetez une lettre, comme si elle était arrachée par importunité. Peut-être haussez-vous les épaules en recevant mes paquets, comme lorsque vous étiez fâchés pour des riens. Mais; allez; je ne peux qu'aimer mon cher loup.

Samedi 24 [juillet].

S'il y a quelque chose d'amer dans ce que j'écrivais hier, pardonnez-le-moi, car je veux être toujours doux, bon et excellent pour une si divine Ève. Vous avez cru sans doute que je m'amusais, que j'oubliais; mais vous aurez reçu depuis des lettres qui vous auront bien détrompée. Et puis, recevoir une lettre si cruelle, où je vous vois blessée, triste, amère, cela m'a rendu fou. Soyez tranquille, quand le travail viendra, je serai sans doute mieux, et je ne le quitterai qu'indemne de tout. Votre tranquillité a été achetée, et je vais me débarrasser de cette dette, allez! Que Dieu vous soigne de ses ailes paternelles, et vous donne la santé!

Allons, adieu, pour aujourd'hui. Je vais travailler, car, sachez-le, je me suis levé hier à une heure et demie du matin, et j'ai passé la première nuit aux bougies, depuis les nuits de la rue de Berry. A 3 heures, j'ai tendu le cou pour écouter le

pas léger, la porte s'entr'ouvrant...! Je me suis appelé fou. Je vous écris aujourd'hui à minuit et demi, car j'ai enfin ressaisi mes heures de travail la nuit; c'est un grand pas. Dieu veuille qu'il y ait un triomphe éclatant aux *Débats*!

Mes comptes sont effrayants; en voici le résumé. Il faut trente-huit mille francs pour solder les dépenses de la maison, trente mille francs à Rostchild, vingt mille francs à Gossart, trente-deux mille francs pour le reste du prix à Pelletereau, et cinquante-cinq mille francs d'anciennes dettes. Total : cent soixante-quinze mille francs. Sur cette somme, soixante-huit à soixante-dix mille francs sont à payer dans ces six mois-ci, et, comme il est inutile de compter sur mon cher loup, il faut que je travaille sans désemparer. De là, ces nuits studieuses, calmes, pleines de lignes et de talent; car il faut avant tout l'estime de ce qu'on aime, et *elle* me veut sans dettes. Aussi « à l'ouvrage » est mon cri. Je ne veux pas qu'on m'écrive que les comtes Mniszech sont incomparables et n'ont pas d'analogue. Depuis mon serment, je n'ai rien acheté, je n'achèterai rien, pas même les bois de rose de Grohé. Je ne commanderai plus rien, et je vais finir l'année comme je l'ai commencée, *mais sans le bonheur*!

Allons, mille tendresses, et à demain.

Samedi 24 [juillet].

Hier, je suis passé devant Alibert et je suis entré dans la boutique, car il n'est pas défendu de regarder et de soupirer après les belles occasions, sans commettre de parjure. La femme m'a parlé de cette belle dame de l'hiver dernier : « J'en ai beaucoup vu, mais jamais comme elle. Il est bien facile de voir que c'est une *vraie* grande dame, douce, polie; ah, si elle revient jamais, ramenez-la par ici. Je lui vendrai à cinq pour cent de mes prix d'acquisition, etc. » Et des éloges à perte de vue! J'aurais voulu pouvoir acheter sa boutique. Paillard, pas un souvenir. Mais cette grosse bonne femme se souvient de tout : douceur de paroles, de regards; non, trouver un cœur de vieille Auvergnate où le souvenir soit si frais, ça a été comme cette fraise que mon guide m'a trouvée, lorsqu'à midi, j'aurais, en gravissant le Mont du Chat, donné cent francs d'un verre d'eau. Cette boutique resplendissait

pour moi. Je ne sais pas ce que je ferais pour cette femme. Je voudrais lui prêter de l'argent!

Je suis résolu d'aller le 1er à Saché. Je vais écrire à M. Margone, et j'y ferai la pièce de théâtre de *la Marâtre*, en m'y reposant, et y respirant l'air natal, dont j'ai grand besoin contre mes douloureux et amers chagrins. Il y a quelque temps, je supportais la douleur de la séparation et les angoisses de l'absence, par l'idée que j'allais vous rejoindre en septembre au plus tard. Vous m'avez coupé cette corde à laquelle je me suspendais, je me cramponnais, et toute mon énergie, le talent, les facultés, tout a disparu. Puis, je vous vois empêtrée dans les affaires, n'ayant pas le courage de les faire vous-même, et, alors, je devine des lassitudes suprêmes, comme la mienne. Moi, je ne manquerai pas de courage au but. J'irai à Saint-Pétersbourg, si vous le permettez, car je ne puis rien sans votre aveu, et j'obtiendrai ce que je désire. Et je vais à Tours pour reprendre du courage, m'isoler de tout, de cette maison où j'ai tant de chagrin en retrouvant partout les espérances d'un bonheur retardé, où je m'occupe trop de mes deux loups.

Allons, adieu pour aujourd'hui. A demain. Vous ne me dites pas comment votre Allemand se trouve à Wierzchownia. Surveillez-le bien, car il n'est pas tout à fait la perle que vous croyez et que je vous voudrais.

[Dimanche] 25 [juillet].

Je mets aujourd'hui une lettre à la poste pour Anna; peut-être me répondra-t-elle en détail sur vos existences, dans les plus menus infiniment petits!

Me voilà levé à deux heures de la nuit, sans verve, sans courage, sans inspiration? J'ai encore relu votre dernière lettre. Pardonnez-moi ce qui vous a paru comme une folie; je parle de l'aquarelle demandée à Zorzi. C'est l'indiscrétion du chien qui aime. J'espère aussi que vous n'avez rien demandé à Saint-Pétersbourg en fait de malachites. Ne convertissez pas les enfantillages en projets sérieux. Il y a dans ces désirs effrontés, beaucoup de sève d'amitié, comme celle qui fait partir des jets de clématite à droite et à gauche. C'est la grâce luxuriante des choses dans les caractères où il y a du trop

en tout. Vous êtes devenue plus raisonnable que je ne le suis. Vous êtes mère, et vous aimez trois personnes, tandis que je n'en aime qu'une et que j'ai de l'amitié pour les deux autres. Je suis encore trop jeune, je le sens bien à mon désespoir qui, vous le verrez, est celui qui prend à vingt ans et qui peut tuer. C'est dans un jour où je me suis senti capable de renoncer à la vie, que j'ai fait mon testament, afin de ne pas laisser dire de moi que je suis mort comme un imbécile, sans avoir pensé à cet événement, probable pour tout le monde. Ne vous effarouchez pas de ceci.

Dans mon ennui, je suis allé voir hier Bou-Maza[1], qui devait être à Mabille, et, donc, j'ai vu enfin le bal Mabille. Bou-Maza (que la princesse Belgiojoso promène elle-même, en calèche découverte, dans tout Paris, toute la journée), est, comme animal, l'homme le plus extraordinaire d'aspect que j'aie vu. Voilà un homme effrayant et qui laisse à cent piques au-dessous de lui la description du vampire. Figurez-vous que son visage semble être fait de chairs mortes et rapportées, mal cousues, tremblantes, pas de sang! Le magicien a mal recollé tout cela; mais le dédain amer, l'envie féroce de tuer, anime cette tête trop lourde, qui se penche comme un pavot. Le regard des tigres est doux comme celui d'Annette comparé à celui des yeux de Bou-Maza. Je crois que le paquet d'os étiqueté Christine de Belgiojoso, lui donne ce dégoût profond de l'Europe qui plisse sa lèvre. Mérimée accompagnait ce sauvage d'Afrique, ainsi que le capitaine Richard. J'ai fini par quitter Bou-Maza pour voir les danseurs et danseuses, Brididi et Friquette. Oh! comme je vous ai regrettée! vous qui aimez tant à voir ces danses et qui vouliez toujours qu'on vous en donnât une idée. C'est surprenant. Ce n'est plus des valseurs, c'est des trombes. On ne croit pas que les pieds touchent la terre. Et la danse prohibée! Quelles magnifiques conceptions de drôleries. Je n'ai vu tout cela qu'un instant, car je suis venu me coucher à neuf heures. Le jardin est d'ailleurs une féerie, qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer dans un arpent de terrain. Je vais aller voir le Château Rouge,

1. Chef arabe qui s'était rendu au colonel Saint-Arnaud. Il fut amené à Paris et splendidement traité, s'évada pendant la Révolution de 1848, fut repris à Brest, puis libéré par le président Louis-Napoléon.

et le Château des Fleurs qui ouvre aujourd'hui. D'ailleurs les Friquettes, les Brididi, sont évidemment payés par les administrations pour danser. C'est un spectacle. Je regrette de ne pas avoir vu la reine Pomaré, de Romieu[1], elle est morte, et quand on voit ces danseuses-là, on comprend qu'elles meurent épuisées. Il y avait un danseur, qui est ce que j'ai vu de plus extraordinaire, excepté d'Alton-Shée, le pair de France, qui est sans rival dans le cancan. Quand on pense que j'ai vécu six ans à Passy sans être allé une seule fois au Ranelagh, et qu'il a fallu l'ennui qui me dévore pour me pousser à Mabille, voir Bou-Maza!

Le matin, j'avais vu passer la princesse avec cet Arabe, et quelqu'un me dit (c'est Ballard[2], avec qui je causais) qu'il allait à Mabille. Je crois que, dans son amour du scandale, la princesse en arrivera à dresser un lit dans la rue, pour Abd-el-Kader, s'il vient jamais à Paris.

Allons, adieu, vous de qui je n'ai jamais été si près, même dans la voiture de l'illustre dévote, car le souvenir vous met à tout moment là. Je vous parle, vous consulte à propos de tout. Adieu. Ah! si vous m'écriviez ainsi tous les jours! Quant à moi, le seul moment supportable de la journée est celui-ci : l'heure ou les deux heures pendant lesquelles je vous écris. Voici le jour, à torrents, les oiseaux font un concert enragé. Peut-être savent-ils que c'est dimanche!

Mille tendresses.

Lundi 26 [juillet].

Il a plu hier toute la journée et j'ai été pris pendant la moitié de la journée par Fabre qui a rapporté la bibliothèque, pour le couloir dont j'ai fait mon cabinet de toilette, et la table de nuit. La table de nuit n'est pas mal. Il a livré le canapé de marqueterie au tapissier. Je lui ai payé mille francs; je ne lui en dois plus que six cents environ. Puis on m'a rapporté l'encadrement de Schwab, autour duquel j'ai fait mettre une

1. Auguste Romieu, né en 1800, l'un des lions de la jeunesse dorée sous Louis-Philippe, devint préfet, puis directeur des Beaux-Arts et mourut en 1855; la reine Pomaré, sa joyeuse partenaire, était une des danseuses les plus réputées du bal Mabille.

2. Charles Ballard, rédacteur au *Messager*, journal qui avait publié en feuilleton : *Ursule Mirouët* (1841), *Dinah Piédefer*, (1843), *Les Petits manèges d'une femme vertueuse* (1844-1845).

bordure dorée, à fleurs gravées pour faire ressortir les figures, qui sont noires, sur le fond noir du cabinet. Il ne me manque plus, dans mon cabinet, que le vase du milieu, sur la cheminée, qui fait candélabre, et que M. Paillard promet depuis un mois; puis, deux consoles, demandées depuis un mois au petit ouvrier de Passy. Enfin, il me faudra remplir (Dieu sait quand) le cadre que Vital m'a apporté raccommodé, acheté au Boulevard Bourdon, et qui est devenu magnifique. Il y faut mettre un velours noir à l'intérieur, et trouver une *Annonciation* en bois sculpté. Vous voyez qu'il y en a pour des années avant de rencontrer un chef-d'œuvre digne du Christ qui est en pendant, dans le cadre de Brustolone. Je vais mettre le portrait d'Anna, que Lirette m'a donné, sous le Chinois en craquelé blanc, et le vôtre sous le Chinois en craquelé bleu, qui sont en regard.

Enfin, le lit de la coupole est complet aussi, et on va le monter aujourd'hui sans doute. Dans un mois, tout sera fini, de ce qui a été commandé. Les mémoires seront réglés par M. Santi, et je pourrai connaître l'étendue de mes obligations, et la somme totale à laquelle monte la maison, meublée et restaurée.

Pour faire face à mes payements, outre l'emprunt Rostchild, il me faut dix mille francs, d'ici au 15 septembre. J'espère que *les Débats* me les donneront avec mon roman : *Le Théâtre comme il est.* Puis, il faut deux pièces de théâtre qui réussissent, et deux autre romans pour payer Rostchild et Gossart, et trouver vingt-cinq mille francs pour la fin de février. Là, je respirerai. Mais il viendra un versement de douze mille cinq cents francs, dans les premiers trois mois de 1848.

J'ai rencontré la princesse Christine sur les marches de Saint-Philippe-du-Roule, allant à la messe, et nous avons échangé quelques paroles, car je suis sorti par la pluie pour mettre à la poste moi-même la lettre d'Anna et celle de M. Margone. J'étais couché à six heures et je viens de me lever à trois heures. Je suis allé chez ma sœur, où j'ai appris que madame Caraud[1] est arrivée, et, ce matin, une fois mes

1. Le commandant d'artillerie Carraud et sa femme, madame Zulma Carraud (que Balzac écrit constamment Caraud), étaient d'anciens et sûrs amis du

renseignements pris, je travaille à corps perdu le chef-d'œuvre que je veux faire aux *Débats* et mes deux pièces.

Si Servais me livrait mon étagère, ma table et mes deux cadres, si M. Paillard achevait ses bronzes, et mon tapissier l'ameublement, je n'aurais plus de distractions, que celles de mes souvenirs chéris et mon adoré minou.

Allons, adieu pour aujourd'hui. Il pleut à torrents. Je vais profiter de cette journée pour commencer l'œuvre. Demain vous saurez si les premiers feuillets, si difficiles à faire, ont été faits.

J'ai une nouvelle d'hygiène excessivement heureuse à vous apprendre; c'est que depuis que j'ai eu l'idée de faire mon café à froid, je n'ai plus de douleurs d'estomac, et le café ne me fait plus de mal. Quelles mystérieuses choses! Combien de découvertes ne reste-t-il pas à faire! Le café fait avec de l'eau froide est tout autre chose que le café fait avec de l'eau bouillante. Je suppose que l'eau bouillante entraîne le tannin, principe essentiellement actif sur les membranes muqueuses, et que l'eau froide laisse dans le marc de café. Il s'ensuit que j'ai l'effet spirituel sans l'effet mécanique, le principe exhilarant, sans l'âcreté du tannage. Je *tannais* mon estomac, je ne le *tanne* plus. Je ne chante pas encore victoire; j'observe, mais je crois la chose vraie.

Allons, adieu; à demain. Mille et mille tendresses.

HONORÉ DE BALZAC

(A suivre.)

romancier. Ils le reçurent dans leurs diverses résidences : à l'École militaire de Saint-Cyr, à la Poudrerie d'Angoulême et, enfin, dans leur petite propriété de Frapesle, près d'Issoudun. Balzac, reconnaissant, a situé *la Rabouilleuse* à Issoudun, a donné le nom de Frapesle à l'un des châteaux du *Lys dans la vallée* et a dédié à madame Carraud *la Maison Nucingen*. La *Correspondance* de Balzac avec madame Zulma Carraud a été récemment publiée (Paris, A. Colin, 1935, in-8).

L'AVÈNEMENT DU SECOND EMPIRE ET LES TRAITÉS DE 1815

Supposons qu'à la suite d'un plébiscite l'archiduc Otto soit élu Président de la République d'Autriche, on ne risquerait guère de se tromper en prédisant la restauration à brève échéance des Habsbourg à Vienne. De même celle des Hohenzollern à Berlin paraîtrait inévitable si le Kronprinz était proclamé Président du Reich. Cependant, lorsque le 10 décembre 1848 le prince Louis-Napoléon Bonaparte fut élu Président de la République Française, cet événement, pourtant lourd de significations, ne sembla pas émouvoir outre mesure les cabinets européens. Il est vrai qu'en cette fin d'année 1848, ceux-ci étaient fort absorbés par la lutte contre les révolutions qui, depuis quelques mois, bouleversaient l'Europe. La monarchie habsbourgeoise en particulier menaçait de se désagréger et le vieux Metternich, qui n'aurait certes pas vu sans inquiétude un Bonaparte reparaître sur la scène européenne, avait été chassé du pouvoir et contraint de quitter Vienne. Son successeur, le prince Schwarzenberg, était trop occupé à rétablir l'ordre dans l'Empire pour songer à intervenir dans les affaires de France. A Berlin la révolution était matée, mais l'Allemagne restait en pleine effervescence. Les souvenirs amers du premier Empire demeuraient cependant si vivants qu'à la veille des élections notre ministre en Prusse écrivait : « Tous les regards sont tournés vers la France, on se demande avec inquiétude quel nom sortira triomphant de l'urne électorale et qui sera Président de la République. A tort ou à raison le

monde diplomatique et les hommes d'État qui gouvernent la Prusse croient que le résultat de cette élection peut être le signal d'une guerre européenne. » Le pessimisme de notre représentant s'avéra fort exagéré : l'Autriche et la Prusse se contentèrent de signer à Vienne, le 10 mars 1849, une convention par laquelle les deux pays, sans vouloir intervenir dans les affaires de France, s'engageaient « à repousser de toutes leurs forces toutes violations des traités existants ».

A Saint-Pétersbourg le résultat de l'élection présidentielle fut accueillie plutôt fraîchement. Le tsar Nicolas bien qu'il n'eût jamais aimé Louis-Philippe ne s'était pas encore décidé à reconnaître la IIe République. Son chancelier, le comte Nesselrode (le seul diplomate ayant participé au Congrès de Vienne qui fût encore au pouvoir) n'entretenait que des rapports officieux avec le général Le Flô, ministre de France. L'élection de Louis-Napoléon n'ayant pas été notifiée officiellement, il s'en plaignit à notre représentant venu lui communiquer une note de son gouvernement : « Je vous avoue que cette communication me cause une certaine surprise. C'est pour votre gouvernement une façon peu gracieuse de commencer ses rapports avec nous et je m'attendais avant tout de sa part non pas à une note, mais à une notification. Nous avons noué des relations avec le général Cavaignac on aurait pu nous faire savoir aujourd'hui qu'il y avait un autre Président. » Cet accès de mauvaise humeur n'eut pas de suites et l'empereur Nicolas, quelques jours plus tard, assura au général Le Flô qu'il ne ferait pas de difficultés pour reconnaître officiellement le nouveau gouvernement, quand celui-ci lui aurait donné « de sérieuses garanties du maintien des traités ».

Le respect des traités, voilà le leitmotiv des chancelleries devant ce fait imprévu de l'arrivée au pouvoir, trente-trois ans après Waterloo, de l'héritier de Napoléon Ier. Pour rassurer l'Europe, le nouveau Président adopta une attitude de neutralité prudente à l'égard des conflits de races, continuant ainsi la politique de paix qui avait la faveur de l'Assemblée. Ainsi que Lamartine en 1848, il admit en fait « les circonscriptions territoriales des traités de 1815 comme base et point de départ de ses relations avec les autres nations ». Louis-

Napoléon sut, en outre, se créer un titre à la reconnaissance des souverains en rétablissant en France les principes d'ordre et d'autorité. Rien ne pouvait mieux lui concilier les vieilles monarchies, ébranlées par les secousses de 1848, pour lesquelles il n'y avait pas d'ordre possible en Europe s'il ne régnait pas d'abord à Paris, foyer contagieux des idées révolutionnaires. L'empereur François-Joseph, qui, à dix-huit ans, venait de monter sur le trône, déclare au nouveau ministre de France, M. de Lacour, venu lui présenter ses lettres de créance « qu'après avoir craint un moment de voir sortir de la révolution de 1848 les conséquences les plus désastreuses : le triomphe de la démagogie dans notre pays et la guerre révolutionnaire au dehors, il se félicite de l'esprit de conservation qui s'est réveillé dans la nation française et des exemples d'énergie qu'elle a donnés à diverses reprises pour combattre les efforts du radicalisme révolutionnaire ».

Durant les quatre premières années de son mandat, Louis-Napoléon avait si bien réussi à tranquilliser l'Europe que le coup d'État du 2 décembre 1851, loin de susciter de la réprobation, fut en général accueilli avec faveur. Le renforcement de l'autorité qui en résultait pour le Prince-Président, considéré comme un allié dans la lutte contre la révolution, n'était pas pour déplaire aux souverains. Le nom de Bonaparte lui-même n'est plus un épouvantail et on reconnaît volontiers, écrit M. de Lacour, « qu'il personnifie au plus haut degré les idées d'ordre, de gouvernement, d'autorité ». A Vienne le prince Schwarzenberg, partisan convaincu de la manière forte, ne ménage pas ses louanges : « Je prise très haut, dit-il, la prudence et l'habileté dont le Président a fait preuve, le courage et la décision qu'il a montrés au moment d'agir. » Le roi des Belges Léopold Ier, qui devait toujours se montrer méfiant à l'égard de Louis-Napoléon dont il redoutait les visées sur son pays, avait chargé son représentant à Vienne de faire part au cabinet autrichien des inquiétudes que lui causait le coup d'État. Le prince Schwarzenberg répondit catégoriquement que « tout gouvernement qu'il plairait aux Français de se donner et qui respecterait le droit public européen tel qu'il résulte des traités, n'avait aucune opposition à attendre de la part de l'Autriche ». Quant à l'événement du

2 décembre, loin d'en concevoir de l'inquiétude, le chancelier « s'en félicite comme d'une victoire remportée sur l'esprit de révolution et qui doit tourner au profit de l'ordre et de l'autorité du gouvernement dans les autres pays d'Europe ».

A Berlin, malgré une très violente campagne du journal de la Croix, organe des partis de droite, contre le prince Louis-Napoléon, M. de Manteuffel, président du Conseil, écrit au ministre de France dès le 6 décembre : « Voilà un bien grand service rendu à la France et à l'Europe. » Même satisfaction à Saint-Pétersbourg où l'Empereur voit dans le coup d'État une victoire remportée sur l'esprit révolutionnaire : « Par tout ce qu'il vient de faire, dit-il au général de Castelbajac, le Président de la République mérite la reconnaissance de l'Europe et de la France entière, mieux que tous les hommes d'État des deux règnes, mieux que nous tous, et s'il suit exactement son programme politique sans se laisser influencer par des « ambitions vulgaires » il se sera placé dans la politique européenne et dans l'Histoire au-dessus de nous tous. »

En Angleterre l'accueil fut tout autre et les nouvelles de France provoquèrent une violente émotion non pas dans les milieux officiels, en général bien disposés à l'égard du Prince-Président, mais dans le pays lui-même. Le caractère illégal de l'opération un peu rude à laquelle s'était livré Louis-Napoléon, ne fut pas du goût d'un peuple très attaché aux principes et aux libertés démocratiques. En outre le nom de Bonaparte n'était pas sans réveiller chez les Anglais de fâcheux souvenirs; des rumeurs absurdes se propagèrent; on parlait d'un nouveau camp de Boulogne, d'une tentative de débarquement des Français! Bien entendu le cabinet avait gardé tout son sang-froid. Le premier ministre lord John Russell assurait à notre ambassadeur, le comte Walewski, que le principe du gouvernement anglais était de ne pas se mêler des affaires intérieures des autres pays et qu'il reconnaîtrait tout gouvernement qui prévaudrait en France, monarchique ou républicain, pourvu que ce ne soit pas « l'anarchie et les rouges ». Quant à lord Palmerston qui détenait toujours le portefeuille des Affaires étrangères, il avait manifesté de l'enthousiasme : « Dans ce siècle fertile en grands événements, déclarait-il, ce qui s'est passé à Paris le 2 décembre occupera

une des premières places et si, comme il faut le prévoir, le Président réussit, il aura accompli une des œuvres les plus grandes et les plus utiles de notre époque. » Joignant les actes aux paroles, le chef du Foreign Office, avant même que le cabinet dont il faisait partie ne l'eût autorisé, invitait dès le 5 décembre, lord Normanby, ambassadeur d'Angleterre à Paris, à n'apporter aucun changement dans ses rapports avec le nouveau gouvernement. Cet empressement ne fut pas du goût de ses collègues. Désavoué par son chef et remercié par la Reine, Palmerston dut démissionner. Son départ ne suffit pas à calmer l'émotion du pays : « Les mesures de salut public qui ont déterminé la proscription d'un certain nombre de membres de l'Assemblée, écrit notre ambassadeur, et surtout les décrets du 23 janvier ont servi d'aliments à la polémique d'une grande partie de la presse et on ne saurait se dissimuler qu'il en est résulté dans ce moment une excitation irréfléchie qui dépasse tout ce qui avait eu lieu dans ce genre en Angleterre depuis les guerres de l'Empire. » Mais l'opinion publique finit par s'apaiser. Le ministère Russell ayant été renversé le 16 février est remplacé par un cabinet tory sous la direction de lord Derby. Le portefeuille des Affaires étrangères échoit à lord Malmesbury avec lequel Louis-Napoléon a entretenu des relations d'amitié lors de son exil à Londres. En définitive la nouvelle équipe ne se montre pas plus défavorable que la précédente à l'égard du Prince-Président et des relations normales s'établissent entre les gouvernements de Londres et de Paris.

La trêve sera cette fois de courte durée. Dès le début de 1852 il ne fait de doute pour personne en Europe que la proclamation de l'Empire en France, souhaitée par la grande majorité de la nation, ne soit imminente. Quelle allait être l'attitude des puissances devant cette infraction flagrante aux traités de 1815, qui excluaient formellement et à jamais du trône de France les membres de la famille Bonaparte? La Sainte-Alliance « créée pour la sauvegarde des traités de 1815, comme la Société des Nations l'a été pour la sauvegarde des traités de 1919[1] » subsistait sinon en fait du moins dans son esprit. N'allait-on pas voir se reformer contre nous cette coa-

1. Bainville.

lition qui, après avoir vaincu Napoléon Ier, n'avait cessé de surveiller la France toujours soupçonnée de vouloir troubler l'ordre existant? Mais après avoir admis que le neveu et héritier de Napoléon Ier soit élu Président de la République et applaudi quatre ans plus tard au coup d'État qui lui accordait un pouvoir analogue à celui du premier Consul, n'était-il pas un peu tard pour lui refuser, au nom des traités, la dignité impériale? Ces traités qu'on invoquait avaient déjà subi depuis 1815 bien des accrocs : la chute des Bourbons, l'indépendance de la Belgique, la suppression de la République de Cracovie avaient été tolérées par la Sainte-Alliance. Tout récemment la politique de la Prusse prenant en Allemagne le parti de la révolution et celle de l'Autriche cherchant à introduire dans la Confédération germanique ses provinces slaves, italiennes et hongroises, compromettaient gravement l'organisation internationale de 1815. D'autre part les puissances qui en 1830 avaient laissé tomber les Bourbons et sanctionné l'usurpation de Louis-Philippe, étaient responsables de la grave atteinte portée ainsi à ce principe de légitimité sur lequel reposait l'Europe monarchique de 1815. Elles pouvaient difficilement l'invoquer maintenant contre Louis-Napoléon. Aussi les gouvernements européens s'efforcèrent-ils moins de mettre obstacle au rétablissement de l'empire en France, désormais inévitable, que de se garantir contre les conséquences de cet événement. Les visées en politique extérieure que l'on attribuait non sans motifs au Prince-Président n'étaient pas sans inquiéter depuis quelque temps déjà les hommes d'État les mieux disposés à son égard. « Dans la lutte engagée entre le Président et l'Assemblée, c'est pour celui-ci qu'on fait des vœux, écrivait en février 1851 notre ministre à Vienne, il y a néanmoins une sorte de curiosité inquiète de savoir quel usage le Président va faire de l'initiative et de l'ascendant qu'il vient de conquérir. On se demande s'il n'abandonnera pas, quant aux affaires du dehors, la politique pour laquelle l'Assemblée s'est formellement prononcée qui est la seule chose dont on consent qu'elle se fasse honneur. » Le prince Schwarzenberg lui-même, si partisan qu'il fût du Prince-Président, confiait à M. de Lacour ses appréhensions sur l'attitude que Louis-Napoléon pourrait

être amené à prendre malgré lui dans les affaires italiennes. Pressentait-il déjà Solférino et l'unité italienne accomplie sous le patronage de l'empereur des Français? A la veille du changement de régime en France il s'agit donc d'obtenir du nouveau souverain l'assurance qu'il ne songe pas à entreprendre une politique révisionniste. A cette condition les puissances consentiront à réviser en sa faveur la clause du traité qui l'exclut du trône. C'est pourquoi, au cours des mois qui précéderont la proclamation de l'Empire jusqu'à sa reconnaissance par l'Europe, les chancelleries vont s'efforcer d'obtenir du gouvernement français, des garanties satisfaisantes. Le point, en apparence secondaire, du nom que prendra le nouvel empereur sera tout d'abord le sujet d'âpres discussions : à Londres, au cours d'une réception à l'ambassade de France, lord Malmesbury déclare au comte Walewski : « L'essentiel c'est qu'il ressorte bien clairement de tout ce qui va être fait que le Prince ne monte pas sur le trône comme héritier de son oncle, mais comme « élu et choisi » par la nation française. » Le nom de Napoléon III pouvant induire en erreur à ce sujet, le ministre suggère que le Prince prenne celui de Louis-Napolon Ier. A Vienne, le comte Buol qui avait remplacé le prince Schwarzenberg, mort prématurément, se montre beaucoup moins bien disposé à l'égard de Louis-Napoléon que son prédécesseur. « Reconnaître Napoléon III comme empereur des Français, dit-il à M. de Lacour, ce serait consacrer d'une manière rétrospective la transmission légitime de la dignité impériale à Napoléon II, légitimité contre laquelle tous les gouvernements ont à l'époque protesté. » A Berlin M. de Manteuffel trouve que cette dénomination « lui rappelle un passé menaçant ». Quant au Tsar, il ne cache pas son mécontentement : « Mon cher Général, déclare-t-il à M. de Castelbajac, vous connaissez depuis longtemps mes sentiments pour le prince Louis-Napoléon; hier ma confiance et ma reconnaissance auraient été entières mais je vous avoue que j'ai été péniblement affecté des termes du message au Sénat que je viens de lire; nous sommes les anciens et à ce titre on nous doit quelques égards, quelques ménagements : l'empereur Napoléon reconnu de toute l'Europe nous a attaqué et forcé à nous défendre. Mon

frère l'empereur Alexandre a glorieusement combattu pour l'indépendance de son pays et si je donnais mon adhésion sans restrictions aux termes du message je renierais donc les actes de mon frère et des souverains ses alliés. » En sortant de chez l'Empereur, M. de Castelbajac est reçu par le Chancelier qui atténua, tout en les précisant, les paroles de son maître : Le gouvernement russe reconnaîtra Louis-Napoléon mais restera irréductible sur la question du nom : « Si le Prince est pour la France Napoléon III, il ne peut être pour la Russie que l'empereur Louis-Napoléon. »

Non contents de protester individuellement les cabinets européens se concertaient, à l'instigation de la Russie, pour adopter à l'égard de la France une attitude commune. L'empereur Nicolas se rendit à Berlin au mois de mai 1852; il alla ensuite à Vienne. Mais les dissentiments qui séparaient alors les deux grandes Cours allemandes ne lui permirent pas de mener à bien son projet de coalition. D'ailleurs rien ne pouvait être fait sans l'appui de l'Angleterre. Aussi l'envoyé du Tsar à Londres M. de Brünov s'employait-il activement à tenter de persuader le gouvernement britannique de se joindre aux puissances continentales pour prendre des dispositions préventives à l'égard de la France. Il faillit réussir. Lord Malmesbury, qui savait que le Prince-Président n'était nullement hostile à l'égard de l'Angleterre et combattait les craintes irraisonnées que son nom continuait à soulever dans l'opinion publique et même dans l'entourage de la Reine, n'allait cependant pas jusqu'à croire que Louis-Napoléon fût dénué de toute arrière-pensée ambitieuse : « Il nourrit certainement, disait-il, le projet d'une nouvelle distribution territoriale de l'Europe et il est essentiel de lui donner à entendre, avec toute la courtoisie possible, que les grandes puissances regardent les arrangements de 1815 comme définitifs. » Le comte Walewski craignit un moment que le cabinet anglais ne cédât aux instances des puissances. On parlait de réunir une conférence à Londres : « Il est un point sur lequel je crois déjà le cabinet trop avancé pour pouvoir facilement effectuer sa retraite, écrit notre ambassadeur, c'est ce qui se rapporte à l'abrogation des traités de 1815 en ce qui concerne l'exclusion de la famille impériale du trône de France. On a

représenté à l'Angleterre que, dans l'intérêt même de la nouvelle dynastie napoléonienne, il était nécessaire d'abroger cet article des traités et que pour l'abroger il fallait qu'on s'entende. » Mais, d'un concert des puissances qui rappelât de loin ou de près le pacte de Chaumont, Louis-Napoléon ne voulait à aucun prix et s'il n'y avait pas moyen d'éviter que celles-ci se concertent il exigeait que la France fût présente aux débats. Finalement l'ambassadeur eut gain de cause, il ne fut plus question de conférence. Le cabinet anglais se contenta d'adresser aux Cours du Nord un mémorandum faisant connaître la position du gouvernement britannique à l'égard du rétablissement de l'Empire : « Il est d'avis de reconnaître le nouveau gouvernement qui sera constitué en France sans hésitation qui trahisse du mauvais vouloir et de s'expliquer après cela touchant les garanties qu'il pourrait être nécessaire ou utile de demander pour la sécurité des autres cabinets et le maintien des traités. » En ce qui concerne le nom de Napoléon III, le gouvernement anglais « semble maintenir son point de vue, écrit M. de Lacour qui a eu connaissance du document, mais cette partie du mémorandum est celle où la pensée qu'il faut y chercher est entourée de plus d'obscurité. Il est difficile après l'avoir lu de deviner ce que fera le cabinet anglais ». Le gouvernement britannique ne tenait évidemment pas à prendre d'engagement précis qui pourrait l'entraîner dans d'éventuelles complications : attitude bien conforme à sa politique traditionnelle.

Cependant notre ministre des Affaires étrangères, M. Drouyn de Lhuys, réplique dans une note aux objections formulées par les cabinets européens au sujet du nom de Napoléon III : « Si le Prince avait voulu baser son pouvoir sur le principe rigoureux de la légitimité napoléonienne :

» 1° Il s'appellerait Napoléon V et non pas Napoléon III, car d'après ce principe il faudrait compter comme empereur, Joseph et Louis.

» 2° Il prendrait la couronne impériale et ne se ferait pas élire.

» 3° Il daterait son règne de l'époque du décès de son père et non du moment de la proclamation du scrutin. »

« Il s'appelle Napoléon III, parce qu'en fait et en droit

Napoléon II a existé comme empereur; il a été appelé à l'Empire par l'abdication de Napoléon Ier; il a été proclamé par les deux Chambres; des actes publics, des jugements ont été rendus en son nom. Ce règne a été court, mais il est inscrit dans notre histoire, personne ne peut l'effacer; Louis-Napoléon le pourrait moins qu'un autre. »

Le plaidoyer était habile. Au fond de toutes ces discussions un peu oiseuses autour d'un chiffre, il ne ressortait clairement qu'une chose : les puissances, tout en se résignant à l'avènement d'un empereur des Français entendaient que ce Second Empire ne fût pas la continuation du Premier de fâcheuse mémoire. Mais c'était bien difficile à formuler d'une façon précise. Louis-Napoléon sentait la faiblesse de la position des cours du Nord acceptant le fond et chicanant sur des questions de forme. Il était résolu à passer outre à leurs objections et à mettre l'Europe devant le fait accompli. Le 1er décembre 1852 le gouvernement français notifiait aux représentants des puissances à Paris le rétablissement de l'Empire : « Le nouvel empereur des Français monte, par la grâce de la divine Providence, sur le trône où l'appelle le vote presque unanime du peuple français. » Suivaient les fameuses garanties réclamées par l'Europe : « L'Empereur reconnaît et approuve tout ce que le Président de la République a reconnu et approuvé depuis quatre années. La même main, la même pensée continueront à régir les destinées de la France. Jaloux de ses droits il respectera également ceux des autres et attachera le plus grand prix à contribuer pour sa part au maintien de la paix. » Sans avoir de caractère contractuel cette déclaration n'en était pas moins nette. Restait la question du nom. Sur ce point Louis-Napoléon était décidé à ne pas céder. Dans un grand discours prononcé le 1er décembre à Saint-Cloud devant les corps de l'État assemblées l'Empereur déclare : « Je prends avec la couronne le nom de Napoléon III, parce que la logique du peuple me l'a donné dans ses acclamations, parce que le Sénat l'a proposé légalement et parce que la nation entière l'a ratifié. »

Ainsi le nouveau souverain, en dépit des conseils et des réserves historiques que lui prodiguaient les puissances, prenait le titre de Napoléon III. Mais que pouvaient-elles faire?

Ne pas renouveler les lettres de créances de leurs envoyés c'était la rupture des relations diplomatiques et peut-être la guerre. Pour courir ce risque il aurait fallu être unis. Or l'événement était trop prévu et il y avait surtout trop de divergences d'intérêt entre les puissances pour que le projet de coalition qui avait échoué il y a quelques mois, pût se réaliser maintenant. Enfin l'Europe était loin d'être unanime. Dès le lendemain de la proclamation les défections avaient commencé. Au grand scandale des Cours du Nord, le Roi des Deux Siciles, un Bourbon allié à la Maison d'Orléans, fut le premier à capituler. Le 7 décembre, le ministre de Belgique dont le souverain était pourtant considéré comme « l'avant-garde de la coalition » remettait ses lettres de créances suivi bientôt de ses collègue de Suisse, de Piémont et d'Espagne.

Mais le coup le plus sensible et qui anéantissait tout projet de ligue antifrançaise fut la défection de l'Angleterre. Dès le 4 décembre le comte Walewski envoie la réponse officielle du gouvernement britannique à la notification du rétablissement de l'Empire qui impliquait une reconnaissance sans réserve tout en ne mentionnant pas le nom de Napoléon III. Ce succès était dû, pour une part, à l'activité de notre ambassadeur dont l'influence personnelle était grande à Londres. Il avait su combattre la méfiance des milieux officiels, déjouer les intrigues des représentants des Cours du Nord, et avait fait comprendre que Louis-Napoléon ne reculerait devant aucune éventualité. En face d'une attitude aussi décidée le cabinet anglais, qui ne se souciait pas de faire la guerre, ne pouvait hésiter. Mais, pour ne pas avoir l'air de céder sous notre pression et aussi pour justifier sa défection aux yeux des Cours du Nord, le gouvernement britannique fit dépendre sa reconnaissance de garanties écrites. S'il répugnait à l'Empereur de s'engager avec les puissances continentales qui cherchaient à l'humilier, il ne lui en coûtait pas de tranquilliser l'Angleterre. Il était au contraire de bonne politique de la soustraire, par une satisfaction donnée à son amour-propre, aux sollicitations dont elle était l'objet. Aussi M. Drouyn de Lhuys fut-il autorisé à confirmer par écrit à l'ambassadeur d'Angleterre les garanties qui accompagnaient la notification

du rétablissement de l'Empire. Le lendemain lord Cowley remettait en grand apparat, ses lettres de créances.

La défection de l'Angleterre jetait le désarroi dans les Cours du Nord : « Je crois voir encore la stupéfaction peinte sur tous les visages à la Cour de Prusse et entendre siffler les traits mordants décochés contre la perfide Albion à l'arrivée de la dépêche annonçant que la reine Victoria avait, sans réserve, reconnu Napoléon III. » A Vienne le comte Buol avait solennellement déclaré le 3 décembre à notre représentant que « le cabinet impérial, en présence d'un événement qui était de nature à affecter les traités existants, avait résolu de s'entendre avec ses intimes alliés et qu'il porterait à la connaissance du pouvoir en France le résultat de ses délibérations ». Mais la volte-face de l'Angleterre qu'il n'avait pas prévue aussi rapide, le mettait dans une position embarrassante. On commençait à critiquer à Vienne la maladresse du gouvernement qui, après avoir déclaré qu'il jugeait nécessaire de se concerter avec ses alliés, attendait si longtemps pour le faire. Il se mettait ainsi dans une position fausse et risquait de froisser gravement et inutilement la France. A Berlin, Frédéric-Guillaume IV se montrait plus gallophobe que jamais et voyait déjà les Français en marche sur Cologne. Il avait proposé à la fin de novembre de renouveler la quadruple alliance de 1814 et de 1815 pour contenir la France dans les limites que l'Europe lui avait fixées après la chute de Napoléon Ier. Mais M. de Manteuffel qui savait bien que sans le concours de l'Angleterre, tous ces beaux projets étaient voués à l'échec, était pressé de se mettre en règle avec la France. En attendant M. Drouyn de Lhuys affectait le plus grand calme devant la mauvaise humeur manifestée par les puissances et ne montrait aucune impatience du retard qu'elles apportaient à régulariser la situation de leurs représentants. Il recommandait au contraire à ses agents « de ne provoquer aucune explication nouvelle au sujet de la reconnaissance de l'Empire et d'écouter avec froideur celles dont on prendrait l'initiative ».

En réalité à Vienne comme à Berlin on attendait d'être fixé sur l'attitude de la Russie. Or, si dans ces deux Cours on commençait à avoir conscience de la faute commise, à Saint-Pétersbourg le mécontentement persistait. Le Tsar qui avait

conseillé à Louis-Napoléon de ne pas changer la forme de son gouvernement et de se contenter d'une dignité viagère, prenait très mal le fait qu'on lui notifiât, au mépris des traités de Vienne, le rétablissement d'un empire héréditaire. M. de Nesselrode fit un accueil glacial au général de Castelbajac : « Vous venez me notifier, lui dit-il, le décès de la République, je vous en fais mon compliment » et ce fut tout. La réponse officielle de la Russie à la notification du gouvernement français se ressentit de la mauvaise humeur impériale : « Le nom seul de Napoléon III soulève une question d'histoire et de principe sur laquelle la France et l'Europe ne sauraient être d'accord. Les puissances européennes n'ayant à aucune époque reconnu de droit ni de fait Napoléon II, elles ne sauraient aujourd'hui le faire implicitement sans se démentir elles-mêmes. Aussi voudrez-vous bien déclarer à votre gouvernement que, sans méconnaître la souveraineté personnelle de Sa Majesté l'Empereur des Français, il nous sera impossible de lui donner dans nos actes la dénomination de Napoléon III. » Puis venaient des considérations fort désobligeantes pour le nouveau souverain : « Dans le passé comme au futur la question d'histoire et d'hérédité nous paraissent surérogatoires. Au temps seul il appartiendra de le décider. Ne voulant ni désavouer leur passé ni engager leur avenir dans une époque soumise à tant de vicissitudes, les puissances s'en tiennent au présent et c'est parce qu'elles pensent y trouver des garanties satisfaisantes, qu'elles l'acceptent franchement, pleines de confiance dans la sagesse et la modération du Prince à qui sont commises depuis quatre ans les destinées de la France. » C'était faire comprendre à Louis-Napoléon qu'il ne serait jamais pour le Tsar qu'un souverain de rencontre. Mais en fait, et c'était là l'essentiel, l'Empire était reconnu. MM. de Buol et de Manteuffel délivrés d'un grave souci, s'empressèrent d'adresser à leurs représentants respectifs de nouvelles lettres de créances accompagnées de commentaires rédigées en termes à peu près identiques : « Se montrer décidé à respecter les droits de tous, disaient-ils, c'est s'engager à la fois à l'observation des traités existants et au maintien de la circonscription territoriale sur laquelle reposent l'équilibre et la paix de l'Europe. »

Il semblait qu'il n'y eût plus dès lors aucun osbtacle à la reconnaissance de l'Empire, lorsque surgit un incident qui faillit tout remettre en question. Les gouvernements d'Autriche et de Prusse avaient décidé de rédiger leurs lettres de créances conformément aux usages consacrés entre souverains, c'est-à-dire comportant l'appellation de « frère ». Mais le Tsar se refusait absolument à nommer Napoléon III « Monsieur mon frère ». Aussi se demandait-on avec inquiétude si l'Empereur accepterait ou refuserait les lettres de créances de l'envoyé du Tsar. La situation était d'autant plus embarrassante pour les ministres d'Autriche et de Prusse qu'ils avaient reçu l'ordre d'agir de concert et de ne présenter leurs lettres de créances qu'avec la certitude que celles du représentant du Tsar seraient acceptées. Napoléon III qui voulait en finir sut très habilement tourner la difficulté : il reçut, le 5 janvier, l'envoyé de la Russie avec une grande solennité. Ayant pris de ses mains la lettre du Tsar et après l'avoir lue attentivement, il pria M. de Kisselef de remercier chaleureusement S. M. I. de sa bienveillance et surtout du mot « mon bon ami dont elle s'était servie car, disait-il, si l'on subit ses frères on choisit ses amis ».

Le cap difficile de la reconnaissance du Second Empire par l'Europe était enfin franchi, mais les âpres discussions auxquelles elle avait donné lieu ne seront pas sans influer sur le cours prochain de la politique européenne. Napoléon III n'est pas près d'oublier l'affront que lui a fait le Tsar et ce malentendu initial aura des conséquences fâcheuses sur les relations entre les deux pays. Si, au lieu de se coaliser avec l'Autriche et la Prusse pour humilier Louis-Napoléon en discutant ses origines et en lui marchandant son titre, l'empereur Nicolas s'était créé des droits à sa gratitude en lui facilitant la tâche, il n'aurait pas laissé au nouveau souverain d'autre alternative que de se jeter dans l'alliance anglaise : faute dont sortira bientôt la guerre de Crimée.

« La paix de l'Europe a été jusqu'à présent maintenue, lisait-on dans un journal viennois du 5 janvier 1853, et le fut pendant un plus long espace de temps que ne l'offre cette partie du monde par le respect des traités de 1815. C'est pourquoi il est absolument nécessaire de déclarer que, par la reconnais-

dance de la dynastie napoléonienne on ne regarde pas les traités de 1815 comme abolis, mais, bien plus, que cette reconnaissance n'est venue qu'à la suite des réserves les plus explicites pour la conservation de ces traités. » En effet l'œuvre du Congrès de Vienne, base du droit public européen, n'avait subi en trente-sept ans que peu de modifications. Cela semble un long bail à notre époque où, à peine les traités sont-ils signés, qu'on en réclame déjà la révision. Mais l'avènement de Napoléon III, quelle que fût la valeur des garanties qui l'accompagnaient, n'en sonnait pas moins le glas des traités de Vienne. Le rétablissement d'un empire napoléonien en France créait à nouveau les conditions d'où étaient sorties les guerres du Premier Empire et marquait après une longue lutte contre l'œuvre de 1815 la victoire d'une opinion publique qu'exaltait toujours la mystique napoléonienne. Les vieilles monarchies traditionnelles avaient bien vaincu Napoléon Ier à Waterloo, mais les idées qu'il incarnait, propagées par le Mémorial de Sainte-Hélène étaient toujours vivantes. Les révolutions de 1830 et de 1848 avaient été faites en leur nom contre des régimes accusés d'humilier la France et d'être les esclaves des traités de 1815. Deux fois victorieuses elles s'étaient vues deux fois frustrées du bénéfice de leurs victoires : la politique extérieure de la monarchie de Juillet comme celle de la IIe République n'avait fait que continuer celle de la Restauration basée sur la paix et le respect des traités. Proclamé Empereur des Français, selon le vœu de la grande majorité de la nation, Louis-Napoléon ne pouvait plus se dérober maintenant aux exigences de l'opinion publique. Il était contraint de mettre à exécution ce programme de nationalité et de gloire dont son nom était le symbole et auquel il devait son étonnante fortune. Ce que la France eut à gagner à cette politique de prestige et de révision de l'ordre existant, l'histoire du Second Empire nous l'apprend : quelques années de fausse gloire suivies d'une catastrophe sans précédent.

JEAN D'EUDEVILLE

RICHARD KURT[1]

Ils allèrent tous trois jusqu'au pont. Virginia tendit encore la main.

— Bonne nuit, Cyril.

— Bonne nuit, Virginia.

Il s'en retourna à contre-cœur et rentra lentement.

— Attention aux marches en descendant. — Richard était un peu en avant, il glissa tout en parlant et faillit tomber. Le bateau était recouvert d'une mince couche de glace, la corde qui l'amarrait était gelée.

— Vous ne pouvez pas rentrer avec ce bateau.

Elle regarda l'embarcation, perplexe.

— Les tolets vont être durs. — Puis, comme une réflexion après coup, elle ajouta : « Prêtez-moi votre barque. »

Une partie de la ville était bâtie sur pilotis, l'eau circulait librement au-dessous. C'était pour les bateaux un garage idéal où l'on accédait de l'intérieur de la maison, aussi bien que du côté du lac. Richard voulait passer par l'intérieur pour atteindre sa barque parce que cela lui semblait plus facile, mais en arrivant sur le pont, il vit que Virginia avait sauté dans sa barque et déjà pénétré sous le passage voûté. Il redescendit. Elle avait tourné le commutateur et, après avoir amarré sa propre barque, elle revenait avec l'autre.

— Voilà. Pas la peine d'aller la chercher. Bonne nuit, Richard.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juillet, 1er et 15 août.

Il la fixa un instant, l'interrogeant des yeux, puis il sauta dans la barque. Ils ne dirent pas un mot jusqu'à ce qu'ils fussent à quelque cent mètres de la maison.

— Vous allez avoir froid, — fit-elle.

— Non, si nous ramons tous deux. Je vais prendre les avirons à l'avant.

Un autre avantage de la disposition des tolets « à la manière de Virginia », c'était qu'on pouvait s'asseoir à l'avant pour ramer face à l'autre, qui ramait debout, et ainsi causer commodément.

— Cyril n'aura pas peur?

— Ne vous inquiétez pas de lui. Pourquoi avez-vous fait couper vos cheveux?

— Qu'est-ce que cela peut faire? C'est moins d'ennui.

— Ce n'est pas la raison. Il y a un motif que vous me cachez.

— J'étais au couvent et c'était tellement paisible. Vous savez, mon père était tout pour moi, et...

— Vous pensiez... Vous auriez fait cela sans m'en dire un mot?

— Cela vous est bien égal. — Elle parlait sans tristesse, riait même à demi.

— Cela ne m'est pas égal... mais cela n'a aucun rapport. Ce serait un crime de votre part. Vous êtes jeune et avez la vie devant vous. Un crime, — répéta-t-il.

— Je ne l'ai pas commis.

— Non, mais presque. Vous avez fait raser vos cheveux.

— Pas tout à fait. — Elle prit d'une main ses deux avirons et passa l'autre dans ses cheveux épais et courts. Il remarqua qu'on les avait laissés assez longs sur le devant et qu'ils retombaient naturellement de chaque côté de son front, comme ceux d'un garçon.

— Vous dites toujours que vous voudriez que je sois un garçon.

Ils approchaient de Casana.

— Comment êtes-vous sortie? Je suis sûr que votre mère n'en sait rien.

— Non. J'ai glissé le long de la gouttière.

Ils passaient près de la grande jetée qui émergeait fort

au-dessus des eaux. Jadis le feu comte avait été un yachtman fervent, et son port était le plus grand du lac. Elle saisit une corde attachée à un anneau et resta debout un instant, la corde à la main. L'heure était venue de se quitter, Richard s'attardait. Il ne savait que dire.

— Bonne nuit, Richard.

Il retint sa main un instant, puis la porta violemment à ses lèvres où il la garda jusqu'à ce qu'elle l'en arrachât, et avec l'agilité d'un chat, mi-courant, mi-grimpant, elle atteignit le sommet de la jetée.

Le visage de Cyril exprimait un vif déplaisir lorsque Richard rentra et lui dit :

— Je suis désolé, mon vieux, de vous avoir laissé comme ça.

— Vous vous êtes bien arrangé de manière à ne pas me prendre.

Richard prétendit qu'il n'avait pas voulu « l'entraîner » et cette mauvaise excuse prolongea la discussion.

— Vous savez bien que vous êtes amoureux d'elle. A quoi bon le cacher?

— Je me demande si je le suis.

— Comme si vous ne le saviez pas.

— Vous ne me croirez peut-être pas, mais je n'en sais rien. C'est une camarade épatante... épatante...; pourtant elle n'est pas extrêmement intelligente... mais ce n'est pas une raison.

Cyril écoutait et ne disait rien. Cette conversation lui plaisait. Il pouvait arriver n'importe quoi, une tragédie... sait-on jamais?

— Vous jouez avec le feu, — dit-il ravi. — Laissez cela. Venez avec moi à Florence.

— Florence, c'est engageant. Je vais y songer. Mais si je pars, Virginia peut se mettre dans la tête de retourner à ce couvent.

— Qui sait? — dit Cyril solennellement lorsque Richard eut fini. — Il y a des femmes pour qui c'est la seule vocation. Après tout il y a quelque chose dans la religion... — Sa voix se faisait plus douce, il avala son whisky d'un trait...

— Allons nous coucher, Cyril. Nous devons être à Casana à dix heures.

— Croyez-vous qu'il y ait vraiment un bronze de Cellini? Donna Brigita m'a affirmé...

— Je ne sais pas. Nous verrons demain.

Cyril accompagna Richard jusqu'à la porte de sa chambre.

— Cela vaudrait une fortune, vous savez.

— Je sais, — répéta Richard en bâillant.

VI

Parmi les lettres que Richard reçut le lendemain matin il s'en trouvait une de son père. Leur correspondance n'avait jamais été bien suivie, mais Richard s'était fait un devoir de demeurer en contact avec M. Kurt, depuis que la santé de ce dernier avait commencé à décliner. Il savait que le vieillard avait une vie assez solitaire, et il s'en attristait. La lettre était brève; quelques lignes seulement :

Mon cher Richard,

La lettre ci-incluse m'a évidemment été envoyée par erreur. Regarde l'adresse.

Richard examina l'enveloppe de cette lettre. Elle était adressée « Kurt, Esq. » chez son père à Londres.

Je n'ai rien à ajouter, sinon que tu examineras soigneusement, je l'espère, quelle action il convient d'intenter et que, dans la mesure où ma mauvaise santé me le permet, je serai toujours prêt à te conseiller et à t'aider. Affectueusement,

W. K.

Il prit l'autre lettre et tourna la feuille pour regarder la signature : « A. P. Thorne ». Le nom ne lui disait rien, il se mit à lire. Le papier portait en tête « Belvédère, Galatz ».

Monsieur,

Je regrette d'être contraint, pour ma défense personnelle, d'avoir à vous entretenir de la conduite de votre femme pendant son séjour à mon hôtel de Drina. J'ai appris de divers côtés que cette dame se répandait en propos injurieux sur la direction et les résidants. En fait, plusieurs de ces derniers qui venaient habi-

tuellement, en automne, s'en sont, en conséquence, abstenus cette année.

Je ne puis me permettre d'être ruiné par les mauvais propos d'une femme dont la conduite fut si scandaleuse que mon directeur dut la prier de quitter l'hôtel. Si vous désirez de plus amples renseignements, vous serez sans doute à même de les obtenir par vous-même. Qu'il me soit permis d'ajouter seulement que le monsieur dont les menées compromettantes provoquèrent les mesures radicales auxquelles je fais ci-dessus allusion, s'appelait Brendon.

Votre dévoué,

A. P. THORNE

La lecture de cette lettre le mit dans une telle rage qu'il faillit faire irruption dans la chambre de Cyril et lui dire qu'il partait pour Galatz sur-le-champ afin de châtier le gredin qui avait calomnié sa femme. Puis, à la réflexion, il décida de s'abstenir. Voilà donc ce qui s'était passé! Il avait toujours eu l'impression qu'Elinor lui avait dissimulé un incident désagréable. Pauvre petite, pauvre petite! Pourquoi ne comprenait-elle pas qu'il était son meilleur ami? Si seulement elle lui avait parlé à ce moment-là, il eût bientôt fait de traiter ce coquin de directeur comme il le méritait. Évidemment Elinor avait été stupide. Aucun doute que ce jeune chenapan vicieux ne l'eût compromise. Il l'avait mis en garde contre Reggie dès le début. Naturellement son père croyait cette histoire, ses sœurs y croiraient aussi. Son père leur en parlerait-il? S'il s'en abstenait, qui d'autre le saurait? Cela dépendait de la conduite qu'il allait suivre. Quant à cela, Richard n'hésita pas une seconde. Il avait une grande table-bureau dans sa chambre. Il prit une feuille de papier et écrivit :

Monsieur,

Votre infâme lettre m'est parvenue. Bien entendu, je ne crois pas un mot de ce que vous me dites et si jamais j'apprends que vous avez répété les mensonges de votre directeur à qui que ce soit, j'irai d'abord vous rosser et ensuite je déposerai une plainte en diffamation contre vous. Maintenant, vous êtes averti.

Attentivement,

RICHARD KURT

Ce qui le soulagea. Puis il déchira la lettre de Thorne en petits morceaux qu'il brûla. Enfin, il se rassit et écrivit à son père :

Mon cher père,

J'ai reçu votre lettre ainsi que la lettre jointe. Inutile de vous dire que je ne crois pas un mot de ce que cet individu a osé écrire, encore qu'Elinor ait été assez sotte pour s'exposer à des propos très désagréables. Heureusement, je suis ici pour la protéger. Naturellement, vous ne direz jamais un mot de tout cela à mes sœurs. Toute allusion à cet incident me blesserait cruellement. Votre fils affectionné,

R.

En fin de compte, Brigita les accompagna à Sismondo. Elle dit qu'elle ne pouvait se priver de voir Cyril flirter avec la Marchesa. C'était une femme d'une cinquantaine d'années qui avait dû être jolie dans sa jeunesse. Maintenant extraordinairement corpulente, elle était tout sourires, tout amabilités, mais sourde commme un pot. La maison était une de ces constructions délabrées qu'on voit souvent en Italie. De style palladien et non sans grandeur, elle tombait en ruines. L'intérieur était dépourvu de tout confort, mais les proportions des pièces étaient nobles et firent grande impression sur Cyril. Il les parcourut en examinant avec intérêt le mobilier et les innombrables bibelots qui y étaient entassés. La Marchesa suivait en lui prodiguant, en italien, des explications auxquelles il ne comprenait rien. Brigita jouait le rôle d'interprète et prenait un malin plaisir à traduire de travers et à inventer des noms d'artistes. De temps en temps, Brigita disait quelque chose de si absurde que Cyril, surpris, levait la tête et lui demandait de répéter. Une conversation en triangle s'ensuivit qui aboutit à des quiproquos et à des malentendus sans fin. Pendant ce temps, Richard et Virginia se promenaient ensemble dans le jardin qui avait été, jadis, ainsi que la maison, un splendide témoignage de l'art de la Renaissance italienne. Il avait gelé pendant la nuit et les arbres et les plantes étincelaient comme s'ils avaient été couverts de diamants.

Après avoir traversé une pépinière, Virginia et Richard s'aventurèrent plus loin à travers un bois de hêtres et de noyers. La nudité de ceux-ci était compensée par la végétation des camélias, des lauriers et autres arbres à feuilles persistantes. Ils trouvèrent un endroit abrité, et s'assirent sur un tas de feuilles que le soleil avait séché.

Virginia s'était adossée à un tronc d'arbre et avait allumé une cigarette qu'elle fumait paresseusement en silence. Tout en marchant, Richard avait repensé à la lettre qu'il avait reçue. Il avait besoin de se confier à quelqu'un. Il avait songé à raconter l'histoire à Cyril et il était plus que probable, bien que Cyril n'aimât pas Elinor, qu'il n'en croirait pas un mot. Cyril était convaincu que toutes les femmes étaient, en fait de pureté, à peine au-dessous des anges, quels que fussent leurs défauts, et, dans le cas d'Elinor, il réclamerait une preuve plus convaincante que le témoignage d'un directeur d'hôtel. Ce n'était pas ce que Richard désirait. Au fond, savait-il ce qu'il voulait?

Il regardait Virginia et se demandait si cette jeune fille, qui paraissait si innocente et puérile, n'était pas tout aussi capable que quiconque de juger une telle situation.

— Que pensez-vous de Reggie Brendon?

Les yeux de Virginia étaient à demi clos. Elle les ouvrit tout grands et le regarda fixement.

— Pourquoi me demandez-vous cela?

— Répondez-moi et je vous le dirai.

— Je pense qu'il ne vaut pas grand'chose, mais madame Rafferty l'aime bien.

— Qu'en dit madame Rafferty?

— Elle dit qu'il est... qu'il est... séduisant mais dangereux.

— Pourquoi dangereux.

— Je ne répondrai plus à aucune question jusqu'à ce que vous m'ayez dit...

— Eh bien, j'ai reçu une lettre.

— De qui?

— D'un type qui s'appelle Thorne.

Elle jeta sa cigarette.

— Alors, vous êtes renseigné...

— Vous voulez dire... — Richard parlait avec agitation. — Est-ce que vous voulez dire que vous savez?

— Je sais.

— Que ce jeune vaurien a compromis...

— Il a été obligé de quitter Drina en même temps que madame Kurt.

— Bon Dieu! Qui vous l'a dit?

— Madame Rafferty. C'est le Prince qui l'a mise au courant et quand elle me l'a dit... j'ai quitté Scapa.

— Vous avez quitté Scapa? — Richard était stupéfait.

— Oui. Parce qu'elle disait que cela vous était égal, que vous saviez et que vous étiez parti exprès. Et lorsque j'ai un... quand les gens parlent comme ça...

— Vous êtes une amie, Virginia. Je comprends. Voyons, est-ce que madame Rafferty, est-ce que tout le monde a cru à ce sacré mensonge?

— Je ne comprends pas ces choses-là, mais madame Rafferty disait que le Prince lui avait raconté...

— Qu'est-ce qu'il lui avait raconté?

— Que Reggie lui avait dit ça.

VII

Depuis le départ de Cyril, les visites de Richard à Casana étaient devenues si fréquentes qu'il y habitait presque.

La situation dans laquelle le vieux comte Peraldi avait laissé sa femme et ses filles nécessitait une réduction radicale de leurs dépenses. Elles étaient extrêmes dans leurs méthodes, Richard le savait, mais il ne s'attendait tout de même pas à les voir abandonner Casana et s'installer dans les communs. Ceux-ci étaient vastes et commodes, mais ce fut tout de même un choc pour lui lorsqu'il arriva un matin sans être attendu et les trouva en train de déménager. La Contessa avait congédié tous les domestiques et demandé à ses filles de faire avec elle tout l'ouvrage. Virginia y avait consenti volontiers. Mais Brigita détestait ce genre de besognes et il en résultait des scènes fréquentes. Sur ces entrefaites le neveu de la Marchesa, Sismondo, fit son apparition. C'était un très jeune homme, mais il avait la mine fatiguée de quel-

qu'un qui mène une vie de noctambule. A l'ordinaire il habitait Milan, où il avait un appartement dans la rue du Palazzo Peraldi.

Pour calmer sa mère, et aussi pour se dérober aux travaux de ménage, Brigita se chargea des affaires de la famille. Ce que cela signifiait, Richard l'ignorait, mais cela comportait de fréquents voyages à Milan pour la journée. Il comprit qu'il y avait un administrateur et qu'un vieil employé du feu comte, nommé Rizzo, qui semblait au service de la famille depuis des années, s'occupait du détail. La principale occupation de Brigita consistait apparemment à embrouiller, duper et mystifier ce pauvre vieux Rizzo et elle était, semblait-il, assistée dans cette tâche par Cesare Sismondo. En tout cas, ils allaient fréquemment tous les deux à Milan, et Richard était mis au courant de leurs démarches. Elles n'étaient pas faites, malheureusement, pour accroître sa confiance dans la gestion de Brigita.

Celle-ci semblait tenir le puéril Cesare entièrement sous sa coupe. C'était un être faible, sans volonté, d'un physique désagréable au point d'être presque répugnant, avec sa peau grêlée et malsaine, son corps mou.

Depuis leur installation à la *scuderia*, Virginia avait entrepris de nettoyer les écuries qui se trouvaient au-dessous de l'appartement qu'elles occupaient. Elles ne gardèrent qu'un vieux cheval, mais il y avait un assortiment inimaginable de harnais et de couvertures de cheval, en même temps qu'une collection de voitures et de véhicules de toutes espèces, anciennes et modernes. Il fallait vendre tout cela, et chaque fois c'étaient des discussions pour savoir quelle voiture et quel harnais il fallait garder. Pour finir toute la famille avait coutume d'accabler Virginia de reproches. Elle était très consciencieuse et, chaque jour, consacrait plusieurs heures à ranger et à nettoyer.

Richard essaya des remontrances, mais elle était têtue.

— Non, j'ai dit que je le ferais, — répondait-elle invariablement.

A la fin, il s'attela avec elle à la tâche et prit bientôt l'habitude d'arriver à heure fixe le matin et de manipuler les seaux, les brosses, la colle et le cuir.

Cette forme d'activité eut un effet direct sur la Contessa qui était de ces gens qui ne veulent jamais rien vendre de peur de ne pas en tirer le maximum, et continuent à garder les choses jusqu'à ce qu'elles soient inutilisables. En conséquence, la présence de Richard à toute heure du jour fut acquise et il devint lui-même si complètement de la famille que, ni la mère de Virginia, ni personne, ne mit plus en question le bien-fondé de cette intimité fraternelle.

Il se rendait parfaitement compte qu'une fois Elinor rentrée, il ne pourrait pas continuer à mener ce genre de vie. Quand elle serait de retour à Aquafonti et la maison pleine de domestiques, le prétexte que cela faisait partie de ses occupations amicales de laver les voiture et d'astiquer les harnais, deviendrait trop limpide.

Un matin, au beau milieu de ses travaux, Pietro lui apporta un télégramme de sa femme.

« *Rentre Aquafonti le dix avec deux invités et valet engagez autres domestiques lettre suit.* »

Elinor, dans sa lettre, nommait ses invités. C'étaient Jason Baddingley et Cholmondeley Robinson, que Richard connaissait tous deux à peine. Il se souvenait de Baddingley comme d'un homme du monde, gentil et assez mou, qui aimait la musique. Cholmondeley était un médiocre portraitiste et c'était probablement à ce titre qu'il avait droit à l'hospitalité d'Elinor. Elle informait son mari, en effet, qu'elle avait posé pour lui.

Ils arrivèrent au jour prévu. Richard envoya une automobile à la gare de Côme et les attendit au port dans le canot. Après la première poignée de main, Cholmondeley Robinson s'écarta du groupe avant de s'embarquer, pour jouir de la beauté du spectacle. C'était un homme petit, entre deux âges, avec de rares cheveux gris, des manières enjouées et un accent cockney. Il aimait beaucoup lever le pouce droit en parlant et son épithète favorite était « supérieur », qu'il plaçait à tort et à travers. Baddingley était une créature incolore, d'un abord courtois. Il avait l'air de se sentir un peu dépaysé. Elinor se préoccupait surtout du maître d'hôtel qui s'appelait Norman. Elle affirma à Richard, en mauvais français, qu'il était en tous points admirable.

L'arrivée à la villa fut une espèce de cérémonie, mais entaché de confusion, car Elinor ne connaissait pas un seul des domestiques, qu'ils ne se connaissaient pas entre eux et que Norman ne comprenait pas un mot de ce qu'ils disaient. Provisoirement, un semblant d'ordre s'établit, les invités furent conduits à leur chambre et le thé servi sur la terrasse. Ce ne fut pas une petite affaire pour Richard de l'obtenir si bien qu'à la fin son humeur s'en ressentit. Lorsque Domenico arriva dans le *batello* et dit que les malles étaient égarées, ce fut au tour d'Elinor. S'il y avait une chose au monde qui pût la bouleverser, c'était d'être séparée de ses malles.

On avait fini de prendre le thé. Cholmondeley Robinson s'était levé et était allé au fond du jardin. Dans le premier transport d'émotion devant la beauté du spectacle il n'avait pas le loisir de contempler le toast et la confiture. Il se tenait contre une colonne, appuyé du bras gauche sur le piédestal de l'un des *bambini* en pierre d'Elinor, tandis que, du pouce droit, il modelait le paysage sous son nez. Elinor, comme abasourdie et frappée de stupeur par le drame des malles, interrogeait Domenico en arrêt, lorsque Robinson s'approcha du groupe; il semblait marcher en rêve :

— Supérieur! — murmurait-il. — Supérieur!

Baddingley vint tout près de lui.

— Nos malles sont perdues.

Robinson bondit comme s'il avait reçu un coup de pied au derrière.

— Quoi? Qu'est-ce que vous dites? Mais qu'allons-nous faire?

— Attendre qu'elles arrivent, j'imagine. Je puis vous prêter ce dont vous avez besoin pour la nuit, — lui répondit Richard.

— Attendre, attendre... — Elinor farouche se tourna vers son mari. — C'est tout ce que vous trouvez quand les malles sont parties à l'autre bout de l'Italie. Et tous les employés de chemins de fer sont des voleurs dans ce sale pays.

— Avez-vous les bulletins? — demanda Richard au jardinier.

Domenico les lui tendit tandis qu'Elinor se tordait les mains de rage et de désespoir.

— Je vais m'en occuper, — dit-il, et il fit signe à l'homme de le suivre.

Il donna des instructions au jardinier, convoqua Pietro et, quelques minutes plus tard, il filait sur le lac en canot automobile.

***

Naturellement, les malles n'étaient pas perdues. Naturellement, Richard les retrouva, avec l'assistance de Virginia, à la douane de Chiasso. Mais cela prit le reste de la journée, car il fallut louer une auto et les aller chercher. La voiture n'en pouvait contenir le quart. Les bagages d'Elinor étaient toujours stupéfiants par le nombre.

— Elinor me mangerait si j'avais le malheur de les envoyer à Côme par le train. Maintenant que nous les tenons, ne les quittons pas. La voiture n'a qu'à retourner à Côme et vous pouvez la prendre pour rentrer.

— Qu'est-ce que vous allez faire? — demanda Virginia.

— Moi? Oh, je vais chercher un chariot.

— Vous ne pouvez pas tout seul. Laissez-moi vous aider.

Richard attendait cette suggestion. Il y avait au moins trois autres moyens qui lui eussent assuré la livraison des bagages en toute sécurité et il le savait. Il avait l'intention d'exploiter à fond les craintes stupides d'Elinor. Il savait qu'elle lui serait trop reconnaissante de la restitution de ses précieuses malles pour critiquer le moyen de transport.

— C'est bien gentil à vous, mais...

— Je sais... nous allons louer un char à bœufs comme lorsque j'ai porté mes affaires à Scapa.

Richard n'ignorait pas que les bœufs offraient le mode de locomotion le plus lent. Il ne s'autorisait pas à réfléchir. Il avait besoin d'être avec elle, et c'était tout ce qui comptait. L'idée qu'elle était sa complice dans la supercherie ne lui vint pas à l'esprit. Son cœur se mit à palpiter douloureusement; la sensation d'étouffement à la gorge qu'il avait déjà éprouvée l'empêcha de répondre lorsqu'elle lui dit qu'elle allait chercher l'homme aux bœufs. Il était tard déjà. On fermait la gare jusqu'au train de neuf heures qui venait

du Saint-Gothard. Elle le pria de rester avec les bagages. Il s'assit sur l'une des énormes malles d'Elinor et alluma une cigarette en regardant Virginia s'éloigner. Il tremblait comme s'il avait la fièvre.

La piazza était déserte. De temps en temps, un lourd chariot retentissait sur les pavés. Une vieille paysanne pliant sous le poids d'un ballot d'effets de toutes sortes, serrés dans une couverture, tituba jusqu'à la porte de la gare et, la trouvant fermée, s'assit sur le trottoir. Elle cracha solennellement dans le ruisseau et fixa les yeux sur Richard, clignant sous la vive lumière électrique. Cette femme lui portait sur les nerfs. Il se mit à faire les cent pas, sans repos, guettant à droite et à gauche, la piazza et les rues avoisinantes, gardant à vue les bagages précieux. Petit à petit, il étendit sa promenade fastidieuse jusqu'au café du coin, il s'assit à une petite table et commanda un verre de *grappa* qui lui donna de nouveaux battements de cœur, plus forts que les précédents. Il jeta une pièce de monnaie avec impatience et revint à la gare. La vieille femme était toujours là, assise, à le regarder. Que le diable l'emporte! Pourquoi Viginia ne revenait-elle pas? Il commençait à s'irriter contre elle. Ne pouvait-elle pas se presser? Avec son irritation, sa fièvre augmenta. Il retourna au café et prit une autre *grappa*. Comme il portait le verre à ses lèvres, il aperçut la silhouette de la jeune fille au loin. Il avala d'un trait l'eau-de-vie brûlante, faillit s'étrangler et se précipita en toussant. Elle était là, debout près de la montagne de bagages, évidemment surprise de sa disparition.

— Je me demandais...

Toute son irritation s'évanouit au son de sa voix.

Elle avait chaud et elle était rouge. Elle avait retiré son chapeau. Ses cheveux avaient repoussé, ils tombaient de chaque côté de son visage et couvraient ses oreilles. Il aurait voulu crier pour lui dire comme il était content qu'elle fût revenue. Il éprouvait un désir presque insurmontable de la prendre dans ses bras, de la presser contre lui jusqu'à lui faire mal. Mais il dut se contenter de s'asseoir sur la malle, et, incapable de proférer une parole, il la regarda en silence.

— Les voici!

Quatre énormes bœufs blancs, aux cornes de buffles,

traînaient un char rustique. Ils étaient conduits par un petit garçon qui hurlait et faisait claquer un fouet beaucoup plus grand que lui.

La première difficulté fut de trouver quelqu'un pour charger les bagages. Virginia échangea quelques mots rapides avec l'enfant qui partit en courant.

— Je l'ai envoyé chercher des *facchini*. Il sait où les trouver. Le temps vous a semblé long?

— Oui, un peu.

— Il m'a fallu aider Paolo à harnacher. Son père était sorti.

— Vous devez être très fatiguée.

— Oui... un peu. Je dormirai plus tard... dans le char.

La sensation d'étouffement envahit à nouveau Richard. Mais il répondit avec un calme apparent, en désignant le chariot :

— Là-dedans?

— Vous allez voir. Je vais bien l'arranger.

Paolo arriva, suivi de deux porteurs en blouse bleue. Sous la direction de Virginia le chargement ne prit que quelques minutes.

Richard remarqua qu'elle avait disposé les malles de manière à laisser libre un espace juste assez grand pour qu'une personne pût s'y étendre. Elle avait aménagé là un lit de sacs de foin en se servant du fourre-tout de toile qui servait d'enveloppe aux oreillers d'Elinor.

Le garçon émit quelques sons étranges, fit claquer son fouet long et souple et les bœufs s'ébranlèrent. Virginia alluma une cigarette et se tourna vers Richard en disant :

— Marchons jusqu'au col, après nous monterons en voiture.

C'était une nuit sans lune, mais claire et étoilée. Ils marchaient côte à côte dans la poussière. Encore sous le coup de l'émotion, Richard se sentait embarrassé pour parler. Ses facultés étaient complètement obnubilées. Il savait qu'il n'était plus libre de résister à l'emprise qu'il subissait et il cessa de faire tout effort. Enfin ils atteignirent le col. Virginia monta.

— Venez, — lui cria-t-elle. — C'est très agréable.

Elle avait disparu derrière les malles qu'il escalada à sa

suite. Elle était étendue sur le dos dans le fond du char, la tête sur le fourre-tout d'Elinor. Il restait à Richard un espace juste assez grand pour s'asseoir.

Il resta et debout, gauche, irrésolu, les yeux baissés vers elle.

— Vous allez me tomber dessus quand ils vont se remettre en route. Couchez-vous.

Il obéit.

— Il y a toute la place pour vos jambes. Regardez.

Il pouvait juste avec adresse les allonger entre deux malles sans la toucher, mais la position lui eût donné la crampe et eût été impossible à tenir plus de quelques minutes; le plus léger mouvement ou le plus faible cahot devait par force les mettre en étroit contact. Le bras appuyé sur le fourre-tout et la tête sur le bras, il s'étendit sans rien dire. Son cœur battait à se rompre. Elle avait les yeux fermés.

Le fouet claqua, ils étaient partis pour la descente.

Attentif aux ordres que Richard avait téléphonés à Domenico lorsque les malles avaient été retrouvées à Chiasso, Pietro attendait dans le *batello* amarré à quai sous la seule lampe qui fût encore allumée.

Richard avait fait seul à pied la dernière partie du trajet; quant à Virginia, elle dormait profondément. Rien ne semblait devoir l'éveiller jusqu'à ce qu'enfin, cahin-caha, le char s'arrêtât. Alors elle émergea toute endormie, en se frottant les yeux. Une fois debout elle retrouva son activité. Il fallait quelqu'un pour décharger le chariot dans le bateau. La place était déserte, mais au fond un café attardé était encore éclairé. Paolo y fut dépêché, chargé d'offrir un pourboire généreux et revint avec un garçon qui, après avoir fixé une serviette sur son plastron, empoigna les malles avec une furieuse énergie.

L'ouvrage fut bientôt fait. Les bœufs mâchaient paisiblement le lit de Virginia et le gamin faisait jongler la pièce que Richard lui avait donnée.

Richard voulut remercier Virginia.

— Vraiment, vous avez été tellement... — les mots s'arrêtèrent dans sa gorge. Il y avait quelque chose de désespéré-

ment inconvenant dans le fait de lui exprimer sa gratitude pour les services qu'elle avait rendus.

— Mais ce n'est rien, voyons.

Comment allait-elle rentrer? On allait la déposer à Casana.

— Nan, nan. Il est une heure passée. Je vais prendre celle-là. — Elle désignait un groupe de barques en location dans la journée et maintenant au mouillage pour la nuit. — Ils me connaissent tous et demain je la remorquerai jusqu'ici.

— Je suis honteux de vous laisser ramer et rentrer toute seule. Vous devez être horriblement fatiguée.

— Après ce somme?

Elle se mit à ramer vers la sortie du port, Pietro suivait lentement, car le *batello* était lourdement chargé.

— Faut-il que je vous reconduise d'abord? — lui cria-t-elle.

— Vous n'y pensez pas.

Il se porta à l'avant du bateau, prit l'autre paire d'avirons et se mit à ramer vigoureusement.

— Bonne nuit. Dormez bien, — lui cria-t-il.

— Bonne nuit, — lui répondit-elle de loin sur l'eau.

Pourquoi ressentait-il une étrange libération en la regardant disparaître dans la nuit?

***

Quelque tardive que fût l'heure, Elinor et ses invités n'étaient pas couchés. Quand la cloche sonna à l'entrée, immédiatement un flot de lumière jaillit et Cholmondeley Robinson apparut sur le pont où il se mit à danser de joie comme une marionnette, en s'exclamant : « Supérieur! Voici ma valise, voici mon chevalet, et voilà mon pliant. » Elinor et Baddingley le suivaient.

Richard était fatigué jusqu'à la limite de l'épuisement par les émotions des heures précédentes, et les manifestations de joie délirante qui l'accueillirent, lui portèrent un coup. Elinor lui prodiguait ses louanges et Baddingley lui exprimait sa gratitude dans un langage soumis mais bien senti.

Ils passèrent tous deux dans la bibliothèque et Richard se versa un verre de whisky.

— Mais comment avez-vous amené les bagages jusqu'à Côme? — demanda Baddingley.

— Avec un char à bœufs.

— Par Zeus! Ce n'est pas possible? — dit Robinson.

— C'était Virginia qui conduisait? — dit Elinor.

— Non, c'était un gamin. Nous avons mis trois heures pour faire le trajet. C'était joliment long.

Il se demandait comment Elinor savait que la jeune fille était allée avec lui, lorsque sa femme ajouta :

— Madame Peraldi a téléphoné après dîner pour demander si Virginia était ici.

— Qu'avez-vous répondu?

— J'ai répondu que non, bien sûr. Elle voulait savoir si vous étiez ici et je lui ai expliqué que vous étiez allé je ne sais où chercher les malles. Alors elle a demandé Pietro et c'est lui qui a dit que Virginia était partie avec vous.

— Paraissait-elle ennuyée?

— J'en suis sûre, enfin je n'en sais rien. Mais comme vous ne m'aviez pas mise au courant, évidemment, c'était assez embarrassant.

— Je n'en ai guère eu l'occasion.

— Vous auriez pu envoyer un message. Moi, je m'en fiche... seulement ça a l'air un peu drôle.

— Enfin, avez-vous eu vos malles, oui ou non?

Baddingley, de sa voix douce, intervint :

— Et je vous en suis tellement obligé. Votre femme nous a parlé de mademoiselle Peraldi. J'espère que j'aurai bientôt l'occasion de la remercier.

— Moi aussi, par Zeus! — ajouta Robinson en écho.

Après une nuit agitée, Richard dormit tard le lendemain matin. Il fut réveillé par la femme de chambre d'Elinor qui lui demandait à travers la porte d'aller voir madame avant de descendre. Il sonna pour son café et donna l'ordre qu'on le lui servît dans la chambre de sa femme. Elle s'habillait pour poser devant Cholmondeley Robinson, et était occupée pour le moment à piquer d'innombrables épingles dans un chapeau à fleurs posé de côté sur sa tête. La chambre était jonchée de robes, de chapeaux, de dessous de toutes espèces.

— Puis-je m'asseoir quelque part?

Elle appela la femme de chambre qui lui apporta une chaise près du grand miroir à trois faces.

— Je pensais que vous auriez peut-être le désir de me parler sans témoins.

Elle finit d'arranger le chapeau et jeta un fichu de dentelles sur ses épaules. Son corsage était décolleté, il vit qu'elle s'était collé une mouche au-dessus du sein gauche.

Il cherchait une entrée en matière convenable et ne trouvait rien.

— J'espère que vous avez passé un hiver agréable, — dit-il enfin avec hésitation.

— Aussi agréable qu'une femme peut s'y attendre quand son mari ne s'occupe pas d'elle.

Il n'essaya pas de récriminer.

— J'ai eu une lettre d'Olivia.

— Ah, oui? Elle est furieuse parce qu'elle prétend que je lui ai volé Jason — comme s'il m'intéressait!

— L'avez-vous emmené, ma chère, oui ou non?

— Il est tombé juste au moment où Reggie me plaquait. Vous ne trouvez pas que c'est dégoûtant, quand nous avons été tellement gentils pour lui, de m'ignorer ensuite à Londres? Sa mère n'est même pas venue me voir une seule fois.

— Le vieux est mort, n'est-ce pas? Elle devait être en grand deuil.

— Comme si ça l'empêchait de m'inviter. Ils ont fait exactement comme si je n'existais pas.

— Et à Paris?

— C'était plus agréable jusqu'à l'arrivée de madame Friedberg qui a monopolisé Franz. Elle est excessivement riche. C'est ce qui l'a emporté, naturellement. Elle s'est collée à lui comme une sangsue. Il m'a dit qu'il donnerait tout pour en être débarrassé.

— Ada parle d'un type qui s'appelle...

— Bernasconi. Tito est un imbécile. Il arrive ici demain ou après. Il est assommant quand il est seul, tellement empressé, cela va bien quand il y a un autre homme.

— Vous aviez Baltazzo.

— Ugo est gaga, complètement gaga. Et vous, qu'est-ce que vous avez fait?

— Aidé Virginia à nettoyer les écuries, surtout.

— Vous êtes stupide, c'est tout ce que je peux vous dire. Vous allez simplement rendre ce vieux chameau de mère Rafferty plus folle que jamais. Vous entendez ce que je vous dis. Elle nous perdra la prochaine fois.

— Je n'en serais pas surpris.

Richard pensait à ce que Virginia lui avait raconté à Sismondo au sujet de Brendon. Dirait-il quelque chose qui mettrait Elinor sur ses gardes? Était-ce son devoir de l'avertir?

Elle coupa court à ses hésitations.

— Non, eh bien, non. Vous vous êtes endurci à me nuire maintenant. En tous cas, vous pourriez emmener vos invités à Casabianca. C'est d'un fameux ennui pour eux ici.

— Mes invités?

— Bon, nos invités, si vous voulez.

— Richard, il faut que nous fassions des avances à cette vieille bête de madame Rafferty. Est-ce que vous ne pourriez pas renoncer à cette fille? Elle n'est rien pour vous, n'est-ce pas?

— Je ne sais pas.

— Vous voulez dire que vous l'aimez?

— Je ne sais pas, vous dis-je. C'est inutile de me le demander.

— Eh bien, moi, je peux vous le dire. Ce n'est qu'une de vos toquades imaginaires.

Il ne répliqua pas.

Richard retourna dans sa chambre et s'habilla. Lorsqu'il descendit, il trouva Baddingley en train de lire.

— Que diriez-vous d'une promenade sur le lac?

Richard commanda le canot et « appela » Casana. Au bout d'un petit moment Brigita vint à l'appareil. Virginia était partie de bonne heure; sa sœur ne savait pas où. Sa mère était de très mauvaise humeur parce que Virginia était allée avec lui à Chiasso. Ne pourrait-il s'arranger pour voir Virginia d'abord quelque part et s'entendre avec elle pour ce qu'il fallait dire?

Richard avait téléphoné sur une impulsion soudaine pour savoir comment allait Virginia. Pendant qu'il attendait, il eut conscience que ce qu'il désirait c'était d'entendre sa voix et il fut profondément déçu lorsque sa sœur vint répondre. Ses sentiments avaient subi un nouveau changement. Il n'éprouvait plus le même éloignement que la nuit précédente; il lui tardait de voir la jeune fille et la difficulté même de la retrouver redoublait son désir. Lorsqu'il prit le bateau avec Baddingley il n'avait qu'un but. Il répondait aux réflexions polies de son invité au hasard et, mettant le cap sur Côme, il donna l'ordre à Pietro de lancer le moteur à pleins gaz.

L'homme qui louait les barques à Côme lui répondit que Donna Virginia avait ramené le matin avant qu'il fût arrivé celle qu'elle avait empruntée; il ne l'avait pas vue. Maugréant tout bas, Richard reprit le large. Toutes sortes d'hypothèses fantastiques lui traversaient l'esprit. Il se pouvait que la mère fût violente lorsqu'elle se mettait en colère, qu'elle mît sa fille à la porte, comme elle l'en avait souvent menacée, et que Virginia, ne sachant où aller, retournât à Scapa. Pourquoi n'avait-il pas été plus gentil, plus tendre la nuit dernière? Il songea à leur voyage dans le char à bœufs. A ce souvenir son cœur recommença à palpiter. Quelle avait été la cause de sa réaction contre elle après? Elle s'était montrée si bonne, si désintéressée. Y avait-il eu des motifs au changement de ses sentiments à son égard? Elle était exactement la même. exactement aussi simple, faisant tout pour l'aider, lui offrant de le ramener à Aquafonti, fatiguée comme elle l'était. Et maintenant *elle* payait son dévouement. *Elle* était persécutée et lui, au lieu de la défendre, il s'interrogeait. A quoi bon s'interroger? Il l'aimait, sans doute, sans le savoir. Ses pensées s'envolaient, soudain elles furent interrompues.

Le canot était arrêté au large de Casabianca. Pietro et Baddingley interrogeaient Richard du regard. Il reprit conscience.

— Nous descendons faire un tour, n'est-ce pas?

Tandis qu'ils glissaient le long du débarcadère, un batelier en uniforme bleu de marin avec une couronne brodée sur le bras, souleva sa casquette. Richard le remarqua à peine, fit passer Baddingley et commença à poser des questions à Giacomo, le batelier de Casabianca. Avait-il vu la signorina?

Oui, il avait vu la signorina sur le lac dans sa barque, elle ramait dans la direction de Scapa, supposait-il. Ses craintes se confirmaient. Richard monta les marches. Un peu plus loin. Baddingley se tenait près d'un groupe de personnes assises devant l'hôtel. En approchant, Richard reconnut le prince Hohenthal. Il n'était pas d'humeur à parler, en particulier à quelqu'un qu'il estimait. Mais le Prince l'avait vu et l'accueillait déjà par des signes.

— Lady Daubeney, mon ami, monsieur Kurt.

— Susan Wensleydale m'avait fait une description émerveillée de votre villa, monsieur. Lady Daubeney se tourna vers sa voisine : Gladys, ma chère, je vous présente M. Kurt, qui possède cette villa dont parlait Susan.

Soudain, madame Rafferty, la canne à la main, son petit chien sur le bras, sortit de l'hôtel accompagnée d'une autre dame et se dirigea vers eux. Richard aperçut Munro Rafferty, quelques pas en arrière. Le Prince se leva pour aller à leur rencontre et enleva son chapeau. Richard s'éloigna, s'accouda à la balustrade et regarda le lac. Il préférait éviter de rencontrer madame Rafferty. Il songeait à s'éloigner peu à peu lorsqu'on lui toucha le bras. C'était Munro Rafferty.

— Ma mère voudrait vous dire bonjour, monsieur Kurt.

Ils échangèrent une poignée de main et revinrent vers le groupe auquel madame Rafferty et sa compagne s'étaient jointes. Richard s'inclina devant son ennemie.

Elle lui tendit la main aux doigts larges et courts.

— Je suis très contente de vous voir, monsieur Kurt. Je viens de rentrer à Scapa. Permettez-moi de vous présenter à mademoiselle de Hurepoix qui va passer l'été avec moi, je l'espère.

— Ah! L'été, je n'ai jamais dit cela.

La jeune fille blonde, jolie, parlait anglais avec un accent français fort mais agréable. Elle salua Richard gracieusement en faisant non du doigt à madame Rafferty qui lui répondit par un regard aussi expressif que ses traits impassibles le lui permettaient. Cette mimique permit à Richard de se remettre de sa surprise devant la cordialité de madame Rafferty. Il n'y avait pas l'ombre de rancune dans la façon dont elle lui demanda comment il avait passé l'hiver. Elle ne lui posa

que les questions les plus banales, encore qu'elle fît allusion à Virginia à plusieurs reprises le plus naturellement du monde, à la mort de son père et à sa famille, comme si elle eût été tout à fait au courant de leur intimité et l'eût approuvée. Lorsqu'elle prononça le nom de Virginia, les réponses cérémonieuses de Richard devinrent moins monosyllabiques. Il demeurait impatient, mais il pouvait se contenir, maintenant qu'il sentait sous les manières indifférentes de madame Rafferty un changement d'attitude à l'égard de la jeune fille. Il remarqua qu'elle ne prononçait jamais le nom d'Elinor. Elle lui demanda de venir à Scapa, allant jusqu'à lui proposer de l'emmener pour le déjeuner et lorsqu'il refusa, elle le pria de venir la voir un après-midi avec son ami.

Elle ajouta pour Richard en aparté :

— Odette est la créature la plus charmante que j'aie jamais connue, c'est un ange pour moi.

Elle semblait vouloir lui faire sentir que Virginia avait été complètement remplacée.

Bientôt le groupe se disloqua, non sans que Hohenthal eût arraché à Richard la promesse de venir déjeuner avec lui le lendemain et d'amener avec lui les amis qu'il voudrait. Cette fois encore Richard ne put manquer de comprendre que l'invitation ne s'étendait pas à sa femme.

***

Comme ils filaient vers Aquafonti à vive allure, Baddingley lui exprima son plaisir.

— J'ai été ravi de rencontrer ma vieille amie madame Prothero ici, dans des circonstances aussi agréables.

Richard pensait à Virginia. Il pouvait considérer tout danger comme écarté, du moins pour le moment. Madame Rafferty avait visiblement reporté son attention sur mademoiselle de Hurepoix et il était plus anxieux encore de voir Virginia, il voulait le lui dire et savoir ce qu'elle penserait de la modification des sentiments de son ancienne protectrice.

Ils trouvèrent Elinor en train de poser devant le peintre près du belvédère. Cholmondeley Robinson paraissait excessivement content de lui et dansait devant le tableau le pinceau

à la main; il se retourna à leur approche. Baddingley commença à faire à Elinor le récit de leur matinée. Lorsqu'il nomma madame Rafferty elle regarda Richard avec curiosité. Il n'avait pas écouté. Il se demandait si le moment serait opportun pour téléphoner à Casana et il venait de se résoudre à attendre, parce que c'était l'heure du déjeuner et que ce serait probablement la Contessa qui viendrait au téléphone.

Elinor lui posait une question, elle dut la répéter.

— Qu'a dit madame Rafferty?

— Elle a dit... Oh, des banalités.

Il était désagréablement conscient de la maladresse qu'il y avait à parler de l'attitude de madame Rafferty devant les amis d'Elinor, mais Baddingley fit alors une réflexion qui ne pouvait manquer d'attirer l'attention d'Elinor.

— Je l'ai trouvée des plus aimables; elle nous a priés à déjeuner chez elle, n'importe quel jour, elle désire me montrer son jardin. Elle doit avoir une magnifique propriété.

Les yeux d'Elinor interrogeaient Richard. Il savait qu'il aurait à soutenir le feu d'un interrogatoire serré à la première occasion. Celle-ci ne tarda pas. Robinson disparut avec son tableau et Baddingley le suivit.

— Vous a-t-elle vraiment invité à déjeuner? — commença Elinor.

— Oui. Elle a été très polie.

— Seulement polie. Pas cordiale?

— Peut-être cordiale. Qu'importe?

— Il importe. C'est même très important pour moi.

— Pourquoi? Je me moque qu'elle soit polie ou non.

— Avec vous, peut-être, mais de sa politesse avec moi, est-ce que vous vous moquez?

Richard se sentait gêné. Il pensait aux révélations que Virginia lui avait faites à Sismondo.

— Je ne m'en moque pas, en un sens. Enfin si elle n'était pas polie et que cela pût vous blesser de quelque manière... Mais comment serait-ce possible?

— Quelle question! Ne comprendrez-vous donc jamais qu'une femme peut toujours être blessée par la méchanceté d'une autre femme?

— Tant que votre mari vous protège...

— Vous protège? Votre protection ne me protège pas de son impertinence. Vous en avez eu un avant-goût. Quelle réputation imaginez-vous qu'elle vous a faite ici?

— Je n'en sais rien et cela m'est indifférent. D'ailleurs elle a toute satisfaction maintenant.

— Satisfaction? Qu'est-ce que vous voulez dire?

Richard essaya d'expliquer en quelques mots comment madame Rafferty lui avait parlé de Virginia. Ce qui parut faire une vive impression sur Elinor, car elle ne dit plus rien jusqu'à ce qu'ils entrassent dans la maison. Alors elle se retourna brusquement.

— Est-ce qu'elle a demandé de mes nouvelles?

Richard hésita une seconde.

— Oui, naturellement, comme d'habitude.

Elinor parut immédiatement satisfaite, mais il se demanda s'il n'eût pas été mieux après tout de lui dire la vérité.

Ils finissaient de déjeuner lorsque le téléphone sonna. Richard immédiatement se leva de table. A son grand soulagement il entendit la voix de Virginia.

— Je suis à Casana.

Il l'assaillit d'un flot de questions. D'après sa réponse il crut deviner que quelqu'un, peut-être madame Peraldi, écoutait la conversation.

— Mère voudrait vous voir pour la location de Casana.

Il allait lui demander ce que cela signifiait lorsqu'il lui apparut qu'il était préférable d'accepter comme naturelle cette phrase énigmatique.

— Voulez-vous lui dire que j'irai la voir cet après-midi à ce sujet.

Il l'entendit répéter le message.

— Au revoir, — lui dit-elle aussitôt.

— Une minute, — supplia-t-il hors d'haleine. — Je vous en prie, dites-moi comment vous allez.

Au moment où le « très bien » profond et guttural lui parvenait, Elinor sortit de la salle à manger suivie de ses invités.

— Dieu! que nous sommes tendre! — remarqua-t-elle ironiquement.

Richard allait répliquer lorsque Robinson l'interrompit par une remarque innocente.

***

Il fut convenu que Baddingley resterait avec Elinor à Aquatonti tandis que Robinson accompagnerait son hôte à Casana. Richard leur renverrait le canot automobile et ils se retrouveraient plus tard à Casabianca.

La contessa Peraldi les attendait seule. Quand elle fit allusion à la location, Richard comprit qu'il était censé avoir un locataire en vue. L'idée naturellement ne lui en était jamais venue, mais reconnaissant la main de Virginia, il faisait de son mieux pour répondre lorsque Robinson, de la manière la plus inattendue, saisit la balle au bond et dit :

— Je connais quelqu'un qui va sauter dessus.

Cholmondeley Robinson devint alors un personnage de la plus haute importance et Richard passa au second plan. Il fallait montrer toute la propriété au petit bonhomme, qui était excessivement flatté par la chaude cordialité de la Contessa. Le rapin était un snob d'une espèce simple et joyeuse. Le locataire qu'il avait en vue, expliquait-il à la Contessa, n'était pas un gentilhomme, parce que c'était un Américain. Toutefois il était fort riche et dépenserait beaucoup d'argent dans la propriété. C'était un ami d'une grande amie à lui, la belle lady Mountjoy, dont le portrait par lui-même avait fait sensation l'année précédente au Salon de l'Academy.

Madame Peraldi était une personne très naïve. On faisait aisément impression sur elle et elle n'avait pas la moindre notion des différences sociales. Ses filles s'amusaient toujours quand elle les adjurait de bien se tenir dans une circonstance particulière, lorsque le duc et la duchesse de Pordenone par exemple, ou quelque autre notabilité, venaient en visite. Invariablement elles en profitaient pour adopter une tenue outrageuse, afin de contrarier la pauvre dame et l'amener à révéler sa naïveté par une explosion de colère.

Madame Peraldi, dans un mélange d'italien et d'anglais, invita Robinson à sortir des communs. Elle parlait un italien incorrect avec un fort accent allemand qui expliquait la prononciation gutturale de ses filles. Elle eût parlé le plus pur toscan que Robinson n'eût pas compris davantage. Saisissant de temps en temps un mot anglais au passage, il remuait la

tête et gesticulait d'une manière qu'il croyait expressive, en émettant de petits bruits bizarres qu'il prenait pour des mots français.

Richard s'était arrangé pour s'échapper et avait finalement découvert Virginia dans le garage à bateaux, une grande bâtisse où l'on accédait du jardin par un tunnel creusé sous la route. Une quantité de bateaux de toutes dimensions et de toutes formes étaient mouillés là. Elle était assise les jambes croisées sur le pont d'un cotre de course, occupée à vérifier voiles et cordages, et tellement absorbée dans son ouvrage, qu'elle ne remarqua pas son arrivée.

A son appel, elle releva la tête et l'accueillit du familier « Hello ».

— On peut vous rejoindre?

— Si vous voulez, mais attention, il chavire facilement.

Il prit une échelle de cordes qui pendait d'une passerelle courant le long du mur et descendit jusqu'à ce qu'il fût au niveau de la tête de Virginia, se balançant de-ci de-là. Elle le saisit par les mollets, tirant son embarcation au-dessous de lui.

— Sautez maintenant.

Il se laissa aller et tomba sur elle. Léger, frêle, l'esquif se retourna et ils se retrouvèrent tous les deux dans l'eau. Elle le tenait toujours par les jambes et il avait la tête en bas. Il essaya d'attraper une espèce de radeau muni d'anneaux de fer, qui servait de bouée, mais elle s'accrochait à lui et ils coulèrent à nouveau, bras et jambes pêle-mêle. Elle avait la tête quelque part sous lui, elle reprit son équilibre, mais comme elle portait les jambes de Richard à son cou, il se trouva pendu, étouffant, la tête sous l'eau. Il se dégagea et revint à la surface; il suffoquait; ses cheveux lui tombaient sur les yeux et il avait bu beaucoup de cette eau qui n'était rien moins que propre. En se débattant, ils atteignirent le radeau et s'assirent dessus, leurs vêtements trempés, et se regardèrent. Elle se mit à rire, lui aussi.

— Hello! voilà votre chapeau.

Elle piqua une tête et s'élança vers l'entrée à la nage. Elle revint avec le Panama entre ses fortes dents blanches et se hissa près de lui.

Il ne faisait pas trop chaud; l'eau était presque froide. Richard se mit à claquer des dents.

— Vous êtes vert, — lui dit-elle. — Je vais vous donner des vêtements secs. Elle sauta dans une grosse barque et détachant les amarres, l'y fit monter. Elle le pilota jusqu'à l'une des échelles fixes, le long de laquelle elle grimpa comme un singe. Il la suivit lentement, dégouttant d'eau.

A l'extrémité du hangar un réduit était aménagé en vestiaire. Il servait autrefois au feu comte et à son équipage après les courses. Elle y disparut.

— Voici une serviette pour vous, — lui cria-t-elle de l'intérieur.

Il la trouva en train de fouiller un ballot d'où elle sortit un pantalon et un jersey bleus de matelot, qu'elle lui jeta.

— Et vous?

— Moi? J'ai souvent porté ça.

Elle lui montrait un pantalon de toile goudronnée suspendu à une poutrelle, il entendit ses effets mouillés tomber sur le plancher en faisant « ploc » et commença lui-même à se dévêtir.

— Je suis censé aller à Casabianca.

Ils se mirent à rire de si bon cœur qu'ils n'entendirent pas tout de suite quelqu'un les appeler.

— Attention, voilà Pietro. — Virginia lui toucha le bras.

Le batelier essayait de se faire entendre du canot automobile, arrêté à l'entrée du garage. Madame lui avait dit de venir chercher monsieur et son invité.

Richard lui cria d'attendre dehors.

— Il faut que j'aille me rhabiller. Quelle barbe!

— Pourquoi ne lui donnez-vous pas un message? — suggéra-t-elle.

— C'est ce que je vais faire.

Virginia tordit les vêtements de Richard et les étendit ensuite sur une corde à côté des siens. Il s'assit sur un paquet de voiles et la regarda. Elle avait suspendu le pantalon à ses épaules avec une grosse corde en guise de bretelles et avait relevé les jambes jusqu'au genou.

— J'essaie de vendre les bateaux, — dit-elle. — J'en ai vendu un ce matin.

Le bain imprévu lui avait provisoirement fait oublier de lui demander où elle était allée.

— Voilà donc ce que vous faisiez ce matin.

— Je l'ai vendu à Uberto Devoli, celui qui joue au tennis.

Il allait lui poser une question lorsqu'ils entendirent un sifflement.

— C'est Brigita.

— *Sei pazza!* — cria l'aînée.

— *E tu,* — répondit Virginia.

Suivit un rapide colloque dont Richard ne put comprendre un mot; mais il fut vif, on en pouvait juger à l'animation des jeunes filles et à l'expression de l'affreux Cesare. A la fin Brigita, l'air contrarié, fit demi-tour. Richard la rappela.

— Allons, qu'est-ce qu'il y a?

Brigita revint sur ses pas, suivie par le jeune homme. Elle hocha la tête en regardant Virginia et déclara :

— Elle est folle.

Virginia haussa les épaules et continua de tordre les chaussettes de Richard.

— Elle invente une histoire sans me prévenir, — poursuivit Brigita.

Virginia s'avança une chaussette à la main :

— J'invente! Mais c'est toi qui l'as dit. Mère l'a dit. Demande-lui.

Cesare intervint en italien pour défendre Brigita.

— Taisez-vous. — Richard lui jeta violemment ces mots et le jeune homme resta coi.

Brigita se mit à rire. Elle avait un sens de l'humour qui ne lui permettait jamais d'être longtemps en colère.

— Votre ami, c'est un drôle de type. Avec mère, ils ont l'air de se connaître depuis toujours et ils ne peuvent pas comprendre un mot de ce qu'ils se disent.

— A propos, pourriez-vous lui transmettre un message de ma part? Lui dire que j'ai fait un plongeon, qu'il aille à Casabianca sans moi et me renvoie le canot.

— Comment, dites-vous, s'appelle-t-il?

Pendant qu'il lui épelait le nom et qu'elle le répétait, il entendit Virginia dire que madame Kurt serait en colère si on la faisait attendre.

— Oui, c'est cela, « Chum — m — ly » — répéta-t-il, — et, Brigita, inutile de faire revenir le canot, je prendrai un bateau à vous pour rentrer et je ramerai moi-même.

Brigita et son ombre, Cesare, se retirèrent.

— Vous aviez tout à fait raison pour Elinor, — dit Richard.

— Je pensais qu'elle serait en colère.

La jeune fille avait fini de suspendre les affaires, elle se dirigea vers le tunnel.

— Où allez-vous maintenant? — lui demanda-t-il en la suivant.

— Je vais voir Boso. Il est à la ferme.

Elle hâta le pas et se mit bientôt à courir. En se dissimulant derrière des arbustes, elle se précipita sur un petit sentier invisible de la maison, qui montait en pente rapide. Il la suivit hors d'haleine. Elle se jeta sur un banc circulaire autour d'un tronc d'arbre au bord du chemin et en fit le tour en rampant, la tête tendue en avant.

— Chut! — Elle mit un doigt sur sa bouche.

L'arbre croissait sur une sorte de promontoire. De l'autre côté, on embrassait d'un coup d'œil la maison, le jardin et le lac. Les silhouettes de madame Peraldi et de Robinson, suivis de Brigita et de Cesare, apparurent. Sur le lac, Pietro manœuvrait de manière à venir accoster en bas de l'escalier de la jetée.

Richard n'avait pas encore repris son souffle lorsque Virginia se releva. Il ne lui posa pas de question et marcha à côté d'elle. Elle accéléra et le dépassa; elle avançait à grands pas et si rapidement, pieds nus dans ses souliers de toile mouillés, qu'il ne put soutenir son allure. Il était également sans chaussettes, mais ses souliers de cuir jaune, lourds et trempés, le blessaient.

— On ne peut pas s'asseoir quelque part?

— Dans une minute.

Elle poursuivit jusqu'à ce qu'il s'aperçût qu'ils étaient sur le chemin de la ferme, mais, comme ils approchaient, elle escalada un mur décrépit et se laissa glisser de l'autre côté. Il la suivit maladroitement. Le mur n'était pas très haut, mais Richard était fatigué et avait mal aux pieds. Elle s'était assise le dos au mur. Il fit de même.

— Je voudrais bien avoir une cigarette.

Elle sortit un étui de sa poche.

— Mais ne fumez pas maintenant, vous êtes hors d'haleine

— Je meurs d'envie d'en griller une.

— Attendez encore une minute.

Elle se releva et poursuivit en longeant le mur jusqu'au bout du champ, où elle repassa de l'autre côté. Richard escaladant après elle, se trouva devant la petite grange en pierre où elle avait cherché un refuge contre la pluie, le jour où ils avaient parlé des religieuses.

Cette fois la corde ne pendait pas et la porte était fermée. Virginia se pencha et fouilla l'herbe épaisse qui croissait au pied du mur.

— Je pensais bien. Donnez-moi votre dos.

Elle brandissait triomphalement une cheville de fer.

Richard était debout, les bras contre le mur. Elle fut sur ses épaules en un instant et força le volet de bois.

— Attention! Tenez bon!

Se servant de ses épaules comme d'un levier, elle fit un bond et, avec effort, se faufila dans la grange.

— Attendez, — cria-t-elle.

Il entendait son remue-ménage à l'intérieur. Quelque chose lui tomba sur la tête. C'était la corde. Sans attendre, elle en fixa l'extrémité à l'intérieur. Richard n'était pas adroit à la corde lisse, mais comme ses épaules arrivaient au niveau du plancher, elle le saisit sous les bras et le hissa à l'intérieur. Il se jeta sur le foin.

— Maintenant vous pouvez fumer, — dit-elle en le lui tendant. — Il y a des allumettes dedans.

— Je n'en puis plus. — Le bien-être l'assoupissait complètement. — Je crois que je vais rester ici pour toujours. Prenez donc une cigarette.

— Il n'y en a que trois et cela ne me prive pas comme vous de ne pas fumer.

Quelle bonne fille elle était, si peu égoïste. Et comme c'était amusant, ces aventures! Il la regardait à travers ses paupières qui se fermaient. Elle entassait du foin pour se faire un lit. C'était cela la vraie vie; l'autre n'était qu'une feinte fastidieuse. Si seulement, si seulement...

Quel était ce bruit? En ouvrant les yeux il se demanda où il était. Il avait dormi, évidemment. Qu'est-ce qui l'avait éveillé? Virginia parlait. Elle était couchée sur le dos, un bras sous la tête; ses lèvres remuaient, mais elle avait les yeux fermés. « Boso, vite! Vite, Boso! » disait-elle. Elle rêvait du chien. Il semblait que ce fût toute une aventure. Elle se mit à faire aller ses bras d'une manière désordonnée. Elle frappait dans le vide en émettant des sons incohérents. Ses jambes remuèrent. Elle se souleva et retomba, couchée sur le ventre. Elle devait rêver qu'elle nageait. Il s'approcha et lui toucha doucement l'épaule. « Réveillez-vous, Virginia, réveillez-vous. » Elle continua à gesticuler en marmottant des paroles incohérentes. Il la toucha plus fermement, commença à la secouer. Sa respiration était haletante, ses épaules et sa poitrine se soulevaient convulsivement, elle étendit les bras tout grands. Il les saisit et en tirant la souleva presque. Elle se dégagea et d'un mouvement furieux lui attrapa les jambes et referma les bras, de sorte qu'il perdit l'équilibre et tomba sur elle. Elle continua de lutter avec violence; elle l'étreignait si vigoureusement qu'il ne pouvait se libérer. Elle ouvrit la bouche et la referma comme un chien qui veut mordre. Soudain elle s'acharna sur ses jambes avec les dents et le mordit au mollet si cruellement qu'il ne put s'empêcher de crier : « Virginia, arrêtez, vous me faites mal! » Elle lâcha le mollet et se remit à lutter, se jetant sur lui avec une telle violence qu'il craignit qu'elle se blessât. Elle le prit entre ses jambes, libres dans leur pantalon, et le serra comme dans un étau; ses muscles étaient durs comme de l'acier; il renonça à se dégager. Sa frayeur avait fait place à l'étonnement de cette force et maintenant il n'était même plus étonné : la lutte effrayante avec cette fille l'excitait. Il prit dans ses bras ce corps souple qui l'enlaçait et, de toutes ses forces, il la souleva bien au-dessus du plancher et la rejeta sur le dos dans le foin. Enfin elle était épuisée. Elle avait cessé de lutter et gisait pantelante, la bouche grande ouverte et les yeux fermés. La sueur lui coulait à grosses gouttes sur le visage et lui collait les cheveux sur le front. Petit à petit, comme il la surveillait, sa respiration devint plus régulière. Elle restait étendue sans mouvement. Les minutes passaient. Elle s'était

tournée sur le côté et semblait dormir, calme comme un enfant.

— Virginia.

Elle s'assit et se frotta les yeux. Il vit qu'ils étaient injectés de sang.

— Je rêvais que je me noyais. Est-ce que j'ai parlé?

— Oui. Vous m'avez fait peur.

— Peur? Pourquoi? Elle le regarda de ses yeux gris vert avec une surprise extrême.

— J'avais peur que vous ayez du mal.

— Non. J'ai souvent des rêves comme cela. Je marche et je parle en dormant. On a d'abord été effrayé, mais ce n'est rien.

Pendant un moment ils restèrent silencieux. Elle sortit un mouchoir et s'épongea le visage, puis rejeta ses cheveux en arrière et se recoiffa avec ses mains.

— Je me demande quelle heure il est.

Elle tira la porte grossière et se pencha au dehors.

— A peu près sept heures, je crois.

— Il va falloir que je m'en aille, — dit-il.

Elle se leva et repassa la tête dehors, regarda à droite et à gauche, puis elle prit la corde et la jeta par-dessus la porte d'entrée. Il ne bougea pas, il restait assis à la regarder.

— Je n'ai pas envie de m'en aller, vous savez.

Elle retira la corde.

— Votre femme sera en colère si vous êtes en retard.

— Ce n'est pas pour cela. C'est à cause de vous, Virginia, écoutez. Cette vie ne peut pas continuer.

— Pourquoi? — Elle le regardait avec étonnement.

— Je veux dire que je... — balbutia-t-il.

— Je vais vous ramener.

— Est-ce que je ne ferais pas mieux d'aller seul? Si nous rencontrons votre mère ou Brigita?

Pour la première fois il avait le sentiment d'être coupable. En guise de réponse, elle lança la corde dans le vide en disant :

— Passez le premier.

Il se laissa glisser en se meurtrissant les mains. Elle le suivit après avoir d'abord fermé la porte avec précaution. Puis elle replaça la cheville de fer.

Ils n'avaient pas fait dix pas qu'un gamin les rattrapa sur le sentier. Il salua Virginia qui lui dit quelques mots et il courut en avant.

— Il travaille à la ferme. Je lui ai dit de lâcher Boso.

Elle attendit que le gars eût passé une barrière un peu plus loin pour mettre ses doigts dans sa bouche et siffler. L'instant d'après l'énorme bête se précipitait sur eux en bondissant et manifestait une joie exubérante en revoyant sa maîtresse.

Ils atteignirent le garage à bateaux sans encombre. Pendant qu'il sortait la barque de Virginia, elle serra les affaires de Richard en les roulant ensemble, puis fit sauter le chien dans la barque et s'y laissa glisser le long d'une corde. Elle tendit à Richard son carnet, son étui à cigarettes et tout le contenu de ses poches.

— J'ai peur que votre montre soit détraquée, — dit-elle en poussant la barque dehors. — Je vais vous la faire réparer. Il y a un Suisse à la ville, qui sait.

Il la lui tendit, mais elle secoua la tête tout en ramant.

— Non. Vous me la donnerez une autre fois. Je pourrais la perdre.

Elle se balançait sur les avirons avec autant d'aisance que si elle se fût reposée toute la journée.

— Est-ce que vous n'êtes jamais fatiguée?

— Comment serais-je fatiguée? J'ai dormi tout l'après-midi ou presque.

Dans quelques minutes ils seraient à Aquafonti. Il répugnait à lui dire au revoir.

— Si j'avais des vêtements convenables et quelques cigarettes, je ne rentrerais pas encore. Il pensait tout haut.

— Mais il faut que vous mangiez.

— Nous pourrions aller dans une *osteria*.

— Non. Il vaut mieux que vous rentriez. Madame Kurt serait en colère.

— Pourquoi dites-vous toujours « en colère »? Je me fous pas mal de son courroux, je vous prie de croire.

— C'est votre femme, n'est-ce pas?

— Et puis après?

— Quand on est marié, il y a des choses qu'on doit faire. Munro me l'a dit.

— Dit quoi?

— A propos de son divorce.

— Quelquefois je songe à divorcer.

Il épiait son visage, anxieux d'y voir si ses paroles l'affecteraient de quelque manière. Elle ne montra pas le moindre signe de surprise et simplement se remit à rire, de son rire bref, en lui répondant :

— Cela n'a pas l'air difficile en Angleterre. Ici on ne peut pas.

— J'y songe sérieusement, — poursuivit-il.

— Je ne crois pas.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas. Parce que vous êtes bon.

— Bon?

— Oui. Vous lui laissez faire ce qu'elle veut. C'est ce que disait madame Rafferty.

Ils étaient tout près de la villa. Richard voyait les ombres se profiler sur les stores de la chambre d'Elinor.

— Cessez de ramer, Virginia. Je voudrais savoir quand je vous verrai. Demain?

— Je vais livrer le bateau à Uberto Devoli, demain.

Devoli? Il se le rappelait... un garçon assez bien de sa personne, étudiant en droit à l'Université de Milan. Il se souvint alors de la promesse qu'il avait faite à Hohenthal d'aller déjeuner avec lui. Pendant qu'elle livrerait le bateau à ce Devoli, il serait à l'autre bout du lac. La jalousie le dévorait à cette idée. Il fallait faire quelque chose, mais quoi?

— A quelle heure allez-vous livrer ce bateau?

— Pourquoi? — lui dit-elle avec une surprise innocente.

— Parce que je pensais que si cela ne vous faisait rien de porter auparavant ma montre à réparer... et que vous pourriez peut-être en emprunter une pour moi en attendant. J'ai vraiment besoin d'une montre.

La ruse réussit.

— Naturellement. Comment vous la remettre?

— Je déjeune chez Hohenthal. Je pourrais remorquer le cotre en y allant.

Virginia accepta avec empressement. Il irait à Casana à onze heures, et elle aurait une montre pour lui.

Elle le débarqua à Aquafonti et reprit le large immédiatement. Il lui fit de la main un signe d'adieu et monta les degrés avec son paquet de vêtements mouillés.

VIII

Richard ne vit pas Elinor avant de se joindre au petit groupe pour le dîner, auquel Baltazzo avait été invité.

— Où étiez-vous donc quand Pietro est retourné pour vous chercher à Casana? — lui demanda-t-elle.

— En haut, à la ferme, où nous sommes allés pour le chien.

— Comme c'est bizarre! — L'inflexion de la voix d'Elinor était froidement ironique. — Justement Pietro est monté là-haut et n'a jamais pu vous trouver.

Richard mit fin à la discussion en haussant les épaules. Ce signe d'indifférence ne fut pas perdu pour Baltazzo, qui lança une œillade à Elinor d'un air significatif.

La conversation prit un tour un peu contraint, puis s'anima lorsque le champagne commença à couler à flots.

Après le dîner, on en vint à parler de la famille Peraldi. On eût dit qu'il était impossible d'écarter le sujet. Robinson s'en empara et Baltazzo paraissait avoir grande envie de montrer qu'il en savait long sur les Peraldi et leurs affaires.

Ses réflexions moins laconiques après de copieuses libations prirent un tour médisant.

— Brigita essaye de s'accrocher au jeune Sismondo.

— Vous ne parlez pas de ce jeune homme au visage pâle... un marquis de quelque chose? — demanda Robinson.

Baltazzo, en inclinant la tête comme un oracle, continua :

— Si, mais elle ne l'aura pas.

— Pourquoi? — demanda Elinor tout ouïe.

— Taisez-vous donc, Ugo, — dit Richard.

— Toujours interrompre la conversation quand cela devient intéressant, — murmura Elinor en ricanant.

Richard avala son café et se leva.

— Allons voir les camélias, Baddingley.

Pendant le reste de la soirée, Richard évita tout sujet

de discussion avec sa femme. Tout en flânant au jardin avec Baddingley, ils vinrent à parler de musique et Richard se laissa entraîner dans le salon Louis XVI à écouter son invité improviser très mal, d'après Wagner, sur le médiocre piano à queue. Elinor l'avait fait peindre en vieil or et s'en était servi pour exposer un magnifique brocart sur lequel elle avait disposé un grand vase d'argent plein de fleurs. Baddingley s'amusait énormément lorsque les autres entrèrent, mais il était clair que pour Elinor, en tous cas, son improvisation n'était pas une compensation suffisante au désordre apporté dans le décor. Le brocart avait été jeté sur un siège et le vase d'argent posé sur le parquet. Lançant un regard foudroyant à l'insensible Jason, dont les yeux étaient dirigés extatiquement vers le plafond, elle replaça les deux objets sur l'espace libre à l'extrémité du piano et reprit la conversation avec les deux autres. Richard en profita pour quitter la pièce. Il passa dans la bibliothèque et se versa à boire. Puis il prit le journal et essaya de lire. Finalement il abandonna et alla se coucher.

Un peu après minuit, il fut éveillé par Elinor qui, sans cérémonie, inonda son visage de lumière électrique. Elle se tenait debout au pied de son lit en robe du soir, les bras posés sur la barre de cuivre.

— Veuillez excuser cette visite insolite, — dit-elle avec affectation, — je n'ai pas d'intentions sur vous.

Il alluma une cigarette et attendit.

— Vous êtes tellement secret et vous avez des heures si curieuses que j'avais peur de vous manquer demain matin.

Il gardait toujours le silence, un peu ahuri par le brusque réveil.

— Puis-je vous demander si vous nous honorerez de votre présence à déjeuner? Il y aura madame Prothero et lady Daubeny.

— Je crains que non. J'ai promis à Hohenthal de déjeuner avec lui.

— Ah! vraiment! vous avez une étrange manière de recevoir vos invités.

— Je vous ai déjà dit que ce n'étaient pas mes invités. Vous les avez amenés et vous n'avez pas à vous plaindre

si je vous laisse le soin de les distraire. Ce n'est pas que je tienne à aller chez Hohenthal. J'aimerais autant pas.

— Évidemment, et c'est pour cela que vous avez accepté.

— Je n'ai pas pu refuser, mais je ne vais pas discuter là-dessus.

— Vous auriez pu dire que vous aviez des amis à demeure. En tous cas, c'est assez mal élevé de vous inviter sans moi.

— Non. Il vit en garçon et m'a dit que je pouvais...

Il avait sur le bout de la langue « emmener des amis » quand il se souvint de Virginia.

— Qu'a-t-il dit?

— Je ne m'en souviens pas exactement.

— Puis-je vous demander si vous avez l'intention de garder le canot toute la journée?

— Non, si vous en avez besoin. — Richard commençait à voir clair. — En avez-vous besoin?

— J'ai promis à lady Daubeny et à madame Prothero de les emmener sur le lac après le déjeuner. En réalité, je crois qu'elles voudraient plutôt rendre visite au prince.

— Bon, c'est très bien. J'enverrai... c'est-à-dire que je reviendrai tout de suite après le déjeuner.

— Je vous remercie.

Elinor quitta la chambre avec dignité et sans souhaiter bonne nuit à son mari, Richard se félicitait d'avoir une excellente excuse pour quitter Hohenthal immédiatement après le repas. Auparavant, il arrangerait quelque chose avec Virginia.

***

Lorsque Richard ouvrit des yeux fatigués sur son courrier matinal, il reconnut une lettre de son père. Il retourna l'enveloppe dont l'écriture attira son attention. L'adresse était tremblée, il déchira l'enveloppe et vit que la marge n'était pas droite et que l'espacement des lignes était irrégulier. Son père devait être beaucoup plus mal. Il écrivait de sa villa dans le midi de la France.

Je crains de ne pouvoir te donner de bonnes nouvelles de ma santé. Ma toux est devenue douloureuse et il semble que je

m'affaiblisse chaque jour. Je sens que la fin ne tardera guère, c'est pourquoi je voudrais te voir. J'avais pensé te demander de venir ici, mais j'ai décidé de hâter mon retour en Angleterre. Je suis impatient de voir ton oncle pour régler certaines affaires, et j'ai décidé en conséquence de partir d'ici le 25 et de gagner Londres à petites étapes. Je m'arrêterai une nuit à Gênes et une à Milan, où, peut-être, tu pourrais venir passer quelques heures avec moi le 27.

Richard s'arrêta pour réfléchir, c'était le 15 — dans douze jours.

Tu me comprendras, j'en suis certain, et me pardonneras de te dire que je ne me sens pas disposé, dans mon état actuel, à voir Elinor. Veuille lui transmettre mes meilleurs messages et me faire savoir si je puis compter sur toi. Je descendrai à l'hôtel Cavour.

Richard avala son café et commença immédiatement une lettre à son père. Il en commença même plusieurs. Il voulait désespérément exprimer ce qu'il éprouvait, mais cela ne venait pas. Il en avait trop à dire. Ce n'était pas qu'il cherchât à s'épancher. Son père n'avait jamais eu cette compréhension, ni fait appel à cette sympathie qui font déborder le cœur. Mais Richard était frappé et désolé par l'imminence possible de la mort de son père. L'affreuse idée lui apparut qu'il était encore surpris à un moment où il n'était pas préparé, comme à la mort de sa mère. Il désirait ardemment lui dire que, bien qu'ils ne pussent pas voir les choses du même œil, il reconnaissait ses erreurs. L'aveu que le passé avait été un échec par sa faute eût pris quelque valeur s'il l'eût mis sur la voie d'un présent consolant, ou du moins d'un avenir plein d'espoir. Malgré son désir de faire aussi bonne figure que possible lorsqu'il verrait son père, il manquerait certainement de confiance pour le rassurer. Tout ce qu'il pouvait espérer, c'était d'esquiver l'aveu que sa vie aboutissait à une impasse. Enfin il écrivit une lettre affectueuse où il exprimait à son père son impatience à le voir.

La tristesse pesait lourdement sur lui pendant qu'il s'habillait. Il n'alla pas voir Elinor, n'ayant pas l'intention de lui parler de la lettre. Elle avait toujours été la dernière personne qu'il désirât voir lorsqu'il était triste ou déprimé.

Comme il cinglait vers Casana, Richard était tellement absorbé dans ses pensées qu'il ne s'aperçut que Pietro avait stoppé à l'entrée du port seulement lorsque Virginia l'appela. Elle était dans le cotre qu'elle manœuvrait à l'aide d'un foc et d'un aviron. Rapidement elle largua la voile et lança à Pietro la corde de remorque, avec un tampon pour protéger la coque du canot. Elle sauta avec agilité à côté de Richard et ils partirent aussitôt.

Il ne tira pas grand'chose de Virginia, sinon que sa mère lui avait montré le poing en voyant Boso et que Brigita lui avait dit que la vieille dame était bien trop contente que Robinson lui ait promis un locataire pour penser à autre chose. Virginia s'interrompit pour échanger quelques mots rapides avec Pietro.

— Il dit qu'il n'a jamais été de l'autre côté, du côté où est Boso, fit-elle observer à Richard qui, ne comprenant pas ce commentaire abrupt, lui demanda ce qu'elle voulait dire.

— Il nous a cherchés pour vous conduire à Casabianca et mère lui a dit d'aller à la ferme, c'est tout.

Richard comprenait maintenant. Elle avait fait croire à Pietro qu'ils étaient de ce côté, en l'amenant à avouer qu'il n'avait pas exploré toutes les dépendances, dont l'une servait de chenil. C'était, il le constatait, un autre exemple de cette astuce avec laquelle elle rendait une situation innocente, en faisant croire aux autres que leurs soupçons n'étaient pas fondés.

— Est-ce que madame Kurt était en colère hier soir? — demanda-t-elle.

— Pas que je sache. Pourquoi l'eût-elle été?

— C'est Brigita qui le disait.

Où voulait-elle en venir? Ses formules elliptiques étaient quelquefois fort déconcertantes.

— Pourquoi faire tant de mystères? Allons, venez au fait, — fit-il assez irrité.

— Ce n'est rien. Seulement Brigita disait que madame Kurt était en colère, parce que ces gens allaient à Scapa.

De plus en plus ambigu. Vraiment cette fille avait un talent particulier pour se rendre inintelligible.

Pendant ce temps ils étaient arrivés au large de la villa Devoli, et Virginia commença à tirer le cotre.

— Qu'est-ce que vous allez faire?

— Hisser les voiles. Uberto va voir. Vous pouvez me laisser.

L'avait-elle dit exprès pour exciter sa jalousie? Il pensa que son ton irrité l'avait piquée. Était-ce pour le payer de retour? Si oui, elle avait gagné. Il était jaloux, follement jaloux, et pour rien au monde il ne la laisserait avec cet Uberto. Jusque-là il n'avait jamais essayé de lui déclarer ouvertement ses sentiments. Il avait accepté sans protester une situation qui lui refusait le pouvoir, sinon le droit, de s'interposer, même lorsqu'elle entendait faire quelque chose qui devait lui causer un tourment certain. Les moyens par lesquels elle avait établi sur lui son emprise lui apparaissaient dans toute leur subtilité et le remplissaient d'une rage impuissante qui ne faisait qu'attiser le feu de sa jalousie.

— Je ne veux pas vous laisser ici, — dit-il simplement.

— Mais il faut que je voie Uberto et qu'il vérifie le bateau — il l'a acheté.

— Je le sais; et s'il n'en est pas satisfait, c'est moi qui l'achèterai.

— Vous! Pourquoi?

— Parce que je ne veux pas que vous restiez ici. Je veux que vous veniez vous promener avec moi sur le lac.

— Il voudra voir si la mâture, les voiles et les cordages sont en bon état.

— Très bien. On verra cela en revenant.

— Alors, il faut jeter l'ancre.

Elle sauta sur le frêle esquif et pénétra dans le poste. Elle disparut, fouillant sous le pont à l'avant.

— Ça va. Il y a une pierre.

Pendant qu'elle était assise sur le pont et fixait le câble solidement, Richard enjamba et vint la rejoindre. Ils soulevèrent le poids ensemble et le jetèrent à l'eau.

— Maintenant, venez.

Elle le suivit dans le canot.

— Mais il faut que je voie Uberto ensuite.

— Oui, vous le verrez.

Elle tourna les yeux vers la grande villa blanche au jardin conventionnel, planté de palmiers. Au milieu d'eux une haute et mince silhouette surgit précipitamment. Virginia agita son mouchoir et mettant ses deux mains à sa bouche en porte-voix, elle cria : *Torniamo! Torniamo!* tandis que Richard mettait le cap sur le large.

STEPHEN HUDSON

(Traduit de l'anglais par EMMANUEL BOUDOT-LAMOTTE[1].)

(*La fin dans le prochain numéro.*)

1. Copyright by Librairie Gallimard.

LE CHÂTEAU DE CHAMPS

Le 3 juillet 1935, M. Charles Cahen d'Anvers a fait don à l'État de son magnifique château de Champs-sur-Marne pour qu'il fût mis à la disposition du Président de la République. Il ne s'agit pas, comme pour d'autres monuments historiques, d'un édifice en danger et pour lequel de graves réparations s'imposent à bref délai, mais d'un ensemble de bâtiments et de jardins en parfait état, d'appartements entièrement décorés et meublés de précieux objets d'art. L'an passé, la maison était encore habitée et la beauté des jardins en été, lorsque les fleurs étaient dans la plénitude de leur floraison, émerveillait tous les visiteurs.

On a parfois comparé Champs à Vaux-le-Vicomte situé également dans le département de Seine-et-Marne. Chacun d'eux est, en effet, bien représentatif du temps où ils furent construits et embellis. Vaux-le-Vicomte est la magnifique expression de l'art français au milieu du XVIIe siècle, du style de Le Vau, de Le Brun, de Le Nôtre; il semble dessiné à une échelle presque surhumaine pour servir de cadre aux fêtes d'une cour nombreuse, à de grandes réceptions. Il impressionne par sa masse, par la perfection de ses proportions, la somptuosité extraordinaire de son décor, l'unité de son style admirable. Champs, qui date des premières années du siècle suivant, témoigne d'un goût très différent, mais exquis; ses dimensions, sa décoration rappellent une génération moins éprise de pompe et d'apparat que de conversations spirituelles et pour laquelle les agréments de la vie de société et

les plaisirs légers primaient la majesté, la préciosité et l'emphase. On imaginerait très bien que les scènes de genre si charmantes dues au pinceau de Jean-François de Troy aient eu pour théâtre tel salon du château ou tel coin du parc. Sous les hautes futaies, on évoquerait aussi le souvenir de Watteau.

Enfin, Champs et Vaux-le-Vicomte doivent chacun à une famille de mécènes éclairés et artistes d'avoir retrouvé à la fin du XIXe siècle leur magnificence et leurs grâces premières que le temps plus encore que les hommes avait fort maltraitées. Ce que M. Alfred Sommier, puis M. Edme Sommier ont fait à Vaux, M. et Mme Louis Cahen d'Anvers le firent à Champs.

Au contraire de certains châteaux qui appartiennent encore aux descendants de ceux qui les ont fait construire au XVIIe et même au XVIe siècle, Champs, depuis son origine, a fréquemment changé de propriétaires. Peut-être est-ce la raison pour laquelle les détails de l'histoire de ce beau domaine sont encore mal connus. Les documents qui la concernent n'ont pas encore été tous retrouvés. Des inventaires, des plans, des marchés passés avec des architectes et des entrepreneurs dorment peut-être dans des minutiers de notaires, ou dans des collections privées. Leur découverte est sans doute affaire de temps, de patience et de chance. On peut néanmoins retracer les principaux épisodes d'une histoire que ne marque, à vrai dire, aucun fait dramatique, aucun événement sensationnel, si ce n'est la présence de très illustres personnages.

***

Vers la place où s'élève aujourd'hui le château se trouvait un autre édifice, plus ancien, sur l'aspect duquel nous n'avons aucune indication. On peut le supposer plus petit, en brique et pierre, avec une toiture aiguë en ardoise, et percée de hautes souches de cheminées; tout près devaient être les bâtiments de la ferme et le jardin. C'est ainsi du moins que se présentaient au début du XVIIe siècle nombre de manoirs de l'Ile-de-France. Champs appartenait alors à un maître d'hôtel du roi, gouverneur d'une petite place en Poitou. Il se nommait Jean Faure et son fils devint archevêque d'Amiens.

Il avait donc un emploi à la Cour et son domaine de Champs devait présenter un certain agrément, car à plusieurs reprises Louis XIII enfant y fut conduit en promenade par son gouverneur, M. de Souvré. Nous le savons par le fameux *Journal* de Jean Héroard, ce médecin de la famille royale qui fut attaché par Henri IV à la personne de son fils dès sa naissance.

Le 29 août 1609, alors que Louis était encore dauphin, une note du *Journal* d'Héroard signale, mais sans détails, une visite du jeune prince à Champs. Deux jours plus tard, il est question de renouveler l'excursion. On explique au dauphin que le maître de la maison, absent l'avant-veille, serait averti à temps pour lui préparer à goûter. Mais le dauphin n'y tient pas. Il a gardé détestable souvenir du chemin, qu'il affirme le plus mauvais du monde, et déclare qu'il préfère ses chevaux aux collations. Il a alors neuf ans.

Le jeudi 25 mars 1613 (les chemins ont-ils été améliorés?) le petit roi quitte le Louvre en carrosse à sept heures et demie du matin; il assiste à la messe aux Jésuites, rue Saint-Antoine (c'est l'église Saint-Paul actuelle), et de là part pour Champs-sur-Marne où il dîne.

Deux ans plus tard, Louis XIII et sa suite retournent à Champs, le mardi 21 août. « Soudain, au parc, il monte sur une petite butte couverte en pavillon où il fait porter son petit lit, le fait monter et dresser, et y aide lui-même, va trouver les seigneurs qui l'avaient accompagné, qui dînaient : MM. les ducs d'Uzès, de Montbazon, le maréchal de Souvré, les sieurs de Bassompierre, de Saint-Géran, de Haillier, de Vitry et autres, et se met à table avec eux. Ils boivent tous à sa santé. Il but à eux tous du vin clairet, fort trempé. Il retourne à sa butte, se couche dans son lit. Il se fait entretenir de propos sérieux, s'amuse à ses fusées. Il revint à Paris souper. »

Au cours du XVIIe siècle, le jardin fut à plusieurs reprises embelli par les descendants de Jean Faure. Ils firent creuser des bassins, des canaux, des viviers, construire un bâtiment neuf pour les remises, enfin, en 1693, dresser des plans pour l'agrandissement du château devenu trop étroit. Deux ailes étaient prévues, pour lesquelles la brique dans un encadrement de pierre de taille devait être employée. Mais combien de temps subsista ce château, témoin des ébats du jeune roi

Louis XIII? Quand fut-il démoli et remplacé par la belle demeure que nous admirons aujourd'hui? Il paraît certain qu'il disparut à l'extrême fin du XVIIe siècle, ou, plus probablement encore, dans les premières années du suivant. Il est difficile de préciser la date, faute d'un texte vraiment probant. Les témoignages ne concordent pas et l'on a longtemps supposé que Charles Renouard de la Touanne, qui acheta la seigneurie de Champs aux héritiers de Jean Faure à la fin du XVIIe siècle, fut le constructeur du château moderne.

Ce Charles Renouard, sieur de la Touanne, était parti de peu et avait su par son industrie parvenir à une notable situation en gagnant dans les finances une fort grosse fortune. Son père, fils d'un marchand de Meung, avait acquis la charge de receveur des tailles à Montdidier. Lui-même suivit cet exemple avec succès; il eut les tailles de Romorantin et de Beaugency et se trouva en quelques années assez riche pour acheter la charge alternative de trésorier général de l'extraordinaire des guerres et de la cavalerie légère. Il ne lui en coûta pas moins de deux millions deux cent mille livres. Cette somme énorme indique quels profits l'on en retirait. La charge, divisée en deux puis en trois, consistait, un an sur deux puis sur trois, à payer les nouveaux régiments créés postérieurement à l'institution de l'armée permanente. Les fonds à manier étaient considérables, plus de soixante millions certaines années, et les bénéfices étaient en proportion, plus d'un million parfois.

La Touanne n'avait donc rien à se refuser. Il fit faire par Largillière, le meilleur des maîtres, son portrait qui fut exposé au salon de 1699. Il eut un bel hôtel à Paris, près de la porte Gaillon, un autre à Fontainebleau, une grande habitation à Saint-Maur, que ses jardins avec terrasse, ses jeux d'eau, et la belle vue dont on y jouissait rendaient « la plus jolie du monde ».

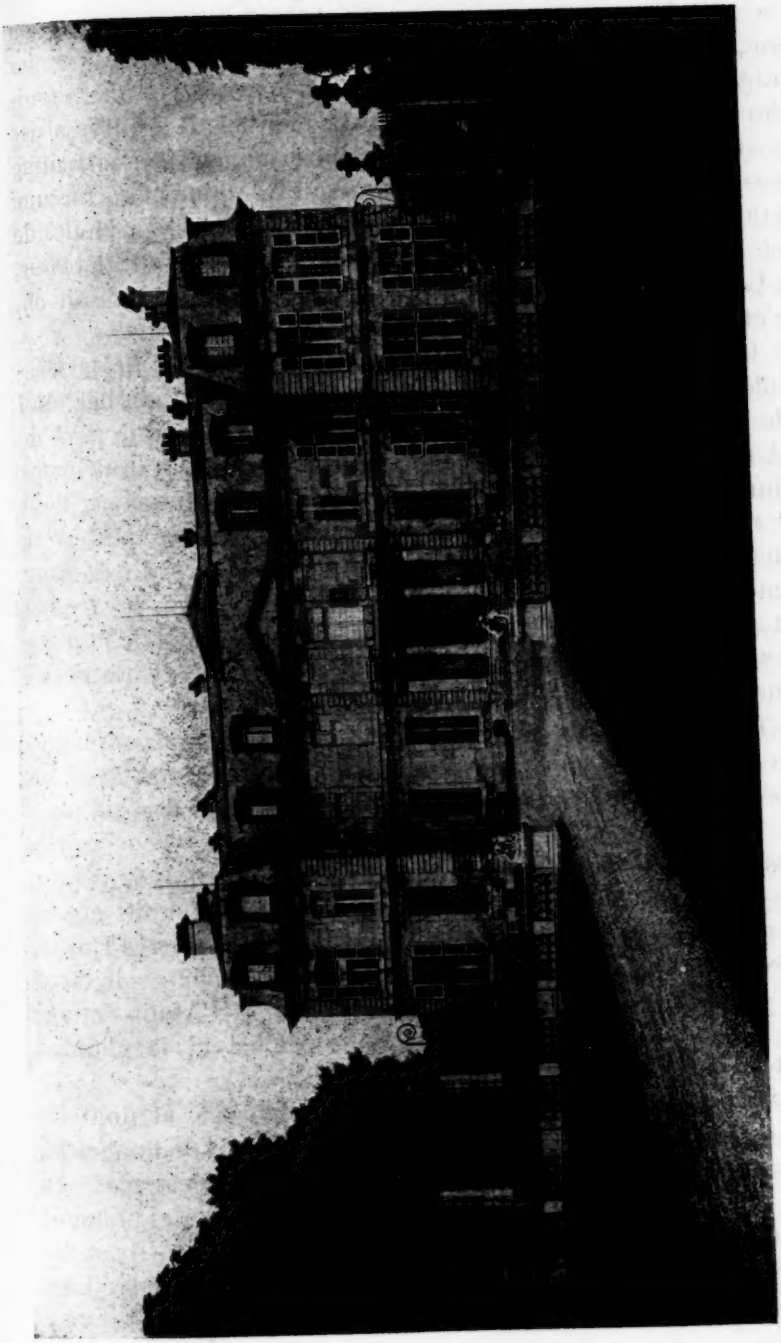
Son argenterie était renommée et son train de maison magnifique quoique un peu surprenant. Lorsqu'il recevait des invités, un coup de couleuvrine avertissait les domestiques de mettre le couvert; un second leur commandait de se tenir prêts; trois autres ordonnaient de servir. Dans toutes ses maisons, la Touanne dépensa de grandes sommes à leur entretien et à leur embellissement. Il se peut donc qu'il ait

travaillé à l'aménagement de sa seigneurie de Champs et l'on a affirmé que de son temps trois à quatre cents ouvriers y furent employés.

La Touanne semblait au comble de la félicité, lorsque soudain, c'était fin mai 1701, la nouvelle de sa banqueroute se répandit dans Paris. Son beau-frère et associé, Sauvion, vint à Versailles avertir le contrôleur général des finances, Chamillart, que pour faire face à dix millions de dettes et d'obligations, ils n'en avaient pas six. Sur-le-champ Louis XIV fit écrouer Sauvion à la Bastille et chercher la Touanne pour l'y mettre aussi. Il était à la campagne, à Saint-Maur ou à Champs, malade, trop malade même pour être transporté. Son malheur l'acheva. Il mourut le 3 juin.

Cette banqueroute eut le retentissement d'un grand scandale. Les mémoires du temps s'en sont tous faits l'écho : « On en fut fort surpris, écrit Saint-Simon, par le soin avec lequel ils avaient soutenu et caché leur désordre jusqu'à rien plus sous la sérénité et le luxe des financiers. » Plus que jamais à ce moment l'État avait besoin de crédit. « On était à l'entrée d'une grosse guerre pour laquelle cette faillite ne fut pas de bonne augure. » Le roi le comprit bien et fit un sacrifice. Il paya les quatre millions aux créanciers. Sauvion ne resta pas longtemps à la Bastille. Il fut déclaré qu'il était mal au courant des affaires de la Touanne et, dès septembre, il sortit de prison, ses quatre gendres, financiers eux aussi et qui étaient fort riches, lui servirent de caution.

Il semble probable que le véritable créateur de Champs fut celui qui, après la Touanne, en fut le propriétaire. C'était encore un financier. M. de Bourvalais, plus encore que son prédécesseur, était un extraordinaire parvenu. Paul Poisson, fils d'un paysan des environs de Rennes, fut laquais, commis chez un financier puis chez un marchand de bois; il fit tous les métiers à Paris, retourna dans sa Bretagne comme huissier, mais il n'y moisit point et réussit à se mettre dans les bonnes grâces de M. de Pontchartrain, alors président du Parlement de Rennes. Devinant son habileté, Pontchartrain le ramena à Paris, l'employa et le poussa, l'intéressant à diverses affaires. Poisson, ayant le pied à l'étrier et l'âme sans trop de scrupules, devint M. de Bourvalais; il eut des armoiries et



CHÂTEAU DE CHAMPS.

acheta de nombreuses charges. En 1695 il était secrétaire du roi, fournisseur des armées, extrêmement riche et au premier rang des traitants. Son hôtel, place Vendôme, était magnifique. C'est le ministère de la Justice actuel. Il y entassa des merveilles. Il possédait en Brie quinze seigneuries; sa femme en possédait bien d'autres encore dans le Maine et sa fortune était mise à l'abri dans des lieux sûrs, à Venise, en Hollande et en Angleterre. Mais ses procédés l'avaient fait détester. « Le pire des maltôtiers, l'horreur du genre humain », disait-on, c'était lui. Et la colère montait.

On lui fit rendre gorge sous la Régence. Il tâta de la Bastille, fut expulsé de Champs, de ses terres en Brie, du bel hôtel de la place Vendôme, et dut abandonner une bonne part de sa fortune et de ses biens mobiliers. L'envie, le ressentiment tinrent sans doute une large place dans les accusations dont il fut l'objet, car on ne releva, paraît-il, aucun délit à sa charge. Mais, surtout, la protection de Voyer d'Argenson l'aida à sortir de prison, à se faire réhabiliter dans les formes et il mourut en 1719, paisiblement, dans son hôtel de la place des Victoires, laissant le souvenir d'un des plus riches et des plus habiles financiers de son temps.

Telle est en raccourci l'histoire de celui qui, vraisemblablement, a transformé Champs. Ayant voulu s'y ménager un château à la mode et digne de son opulence, il choisit pour le construire le fils d'un architecte alors très en faveur auprès des traitants. Jean-Baptiste Bullet de Chamblain, peu connu, ne paraît pas avoir accompli une œuvre bien étendue et son nom est rarement cité. Son père, au contraire, Pierre Bullet, élève de François Blondel, est resté célèbre pour avoir élevé la porte Saint-Martin, l'église Saint-Thomas d'Aquin (moins la façade), l'ancienne fontaine Saint-Michel et le château d'Issy.

A la place Vendôme, alors en plein chantier, et dont les travaux étaient entre les mains d'un consortium de financiers, il édifia plusieurs hôtels pour de riches personnages, au n° 19 pour l'opulent Pennautier, au 17 pour le puissant Antoine Crozat surnommé le riche, enfin aux n°s 21 et 23 pour lui-même, mais par spéculation, et que le fameux Law lui acheta.

Les affaires de la famille Bullet étaient donc prospères. La construction de Champs ne pouvait manquer de les favoriser encore; mais, surtout, elle fit à Jean-Baptiste Bullet le plus grand honneur. Elle témoigne en effet d'un goût excellent, d'un métier sûr, d'une grande habileté, et l'œuvre de cet artiste est aujourd'hui comme jadis très justement admirée.

Au sommet de la colline qui du bord de la Marne s'élève en pente douce et d'où l'on a une si belle vue sur les côteaux de l'autre rive et les bois d'alentour, Bullet de Chamblain établit le château. Sur un sous-sol aéré par des soupiraux, il mit un rez-de-chaussée élevé de quelques marches, éclairé de hautes fenêtres et par endroits entresolé, puis un étage, enfin des combles mansardés. Les façades n'ont rien de monotone. Sur la cour, face à la route, des pavillons d'angle font aux extrémités une saillie accentuée, tandis qu'au milieu un avant-corps central est marqué par un faible ressaut. Ces divers décrochements sont soulignés par des chaînages de « refends ». La porte qui donne accès au vestibule central s'ouvre sous un péristyle à colonnes et au milieu du toit un fronton sans décor soutenu par des pilastres composites achève de donner à l'ensemble, remarquablement proportionné et séduisant à l'œil, un air de grâce aimable et de dignité.

La façade sur le jardin est moins mouvementée, mais ici l'avant-corps central se détache en rotonde, comme il était souvent d'usage au début du XVIIIe siècle et comme nous le voyons à plusieurs hôtels parisiens bâtis, ainsi que Champs, sous l'influence des idées de Mansard et de ses successeurs. Ces rotondes permettent d'éclairer largement les salons. Au pied du château deux terrasses consécutives servent de soubassement à l'édifice, en accentuent l'importance et font communiquer avec le jardin.

A l'intérieur les appartements se développent symétriquement de part et d'autre du vestibule sur lequel ouvre un grand salon aux angles si arrondis qu'il peut passer pour ovale. Les pièces sont en enfilade, mais quelques petits couloirs un peu compliqués ont été ménagés pour servir de dégagements. Le plan publié au XVIIIe siècle par Mariette fait voir à droite une salle de billard (elle devint salle de concert, puis bibliothèque), ensuite un « grand cabinet ou salon d'assemblée » formant angle,

enfin des chambres à coucher et des cabinets sur la façade latérale et la cour d'arrivée. La salle à manger est à gauche du grand salon ovale; on la voit déjà sur le plan marquée par les deux fontaines de marbre encore en place aujourd'hui. D'autres pièces faisaient suite. A l'étage, la disposition correspondait à peu près à celle du rez-de-chaussée. Les cuisines étaient en sous-sol et le logement des domestiques relégué dans un bâtiment isolé dans la cour, près de l'orangerie.

Sur la décoration intérieure, le mobilier, les objets d'art apportés par Bourvalais des indications précises manquent. Mais on peut reconnaître que certains lambris, quelques portes et divers autres détails encore existants datent de l'origine du château.

Les travaux pour la construction des bâtiments et l'aménagement du parc semblent avoir duré près de cinq ans, car des documents d'archives révèlent que de 1703 à 1707 de très nombreux ouvriers, maçons, charpentiers, serruriers étaient occupés à Champs[1]. Ils étaient sous les ordres d'un entrepreneur nommé Jean Charpentier et d'un second architecte nommé Buiret dont on ne sait rien si ce n'est qu'il s'intitulait « contrôleur des bâtiments de M. de Bourvalais » et que pendant vingt-deux ans, de 1720 à 1742, il se présenta à l'Académie d'architecture sans parvenir jamais à y être reçu.

Pendant une dizaine d'années, Bourvalais put jouir de sa belle maison de campagne, à quatre lieues de Paris, et des avantages de sa seigneurie dont quatorze villages dépendaient. Mais au lendemain même de la mort de Louis XIV, il se sentit menacé comme d'autres traitants. Il tenta par une vente fictive de mettre Champs à l'abri en le cédant à son neveu, le comte de Simiane-La Coste. Ce fut en vain. Bourvalais fut en effet poursuivi, arrêté, mis à la Bastille par ordre de la Chambre de justice, sa vente déclarée nulle et ses biens confisqués. Dépossédé, il dut peu après assister à l'enlèvement des richesses qu'il avait, paraît-il, accumulées à Champs. Après sa réhabilitation, dont il a été question plus haut, le château ne lui fut pas rendu; il avait été retenu par le roi et était devenu la propriété de la princesse de Conti douairière, Marie-Anne de Bourbon, fille légitimée de Louis XIV et de mademoiselle

1. Cf. Charles Cahen d'Anvers, *Le château de Champs*, Paris, 1928. In-4°, ill.

de La Vallière. Elle en avait, en effet, obtenu le bail judiciaire moyennant vingt mille livres par an à verser au trésor royal. En 1718, elle prit possession du domaine et Dangeau signale qu'à la fin d'août elle y fit un séjour. En septembre, un arrêt du Conseil ayant décidé la mise en adjudication des biens de Bourvalais, la princesse en profita pour acquérir Champs définitivement. Elle l'obtint « pour une pièce de pain », dit Saint-Simon.

Veuve depuis 1709, la princesse avait acheté en 1713 à Paris l'hôtel de Lorge, puis en 1716 le château de Choisy; il semble donc qu'elle ait voulu à cette époque se ménager de solides établissements. S'il est probable qu'elle ne fit pas à Champs de grands travaux de transformation, un souvenir toutefois subsiste, croit-on, des séjours qu'elle y fit, le grand tableau sur toile, attribué à Pierre-Denis Martin, qui décore aujourd'hui la salle à manger. Il représente une chasse à courre dont les cavaliers portent la tenue de l'équipage des Conti. A l'arrière-plan, au delà de la Marne, on reconnaît Champs sommairement peint et son parc tel qu'il était alors, très dégagé, tout en parterres avec de très jeunes arbres correctement alignés. Pour autant qu'on peut en juger, à l'aide des champs et des vignes qu'il avait achetés expressément pour agrandir, allonger son parc, Bourvalais avait créé un ensemble qui paraît encore tout jeune, très homogène et dessiné d'après un plan nouveau. Il ne donne aucunement l'idée d'un ancien domaine transformé.

La princesse de Conti douairière ne conserva pas Champs bien longtemps puisqu'elle en fit donation, dès le 2 décembre 1718, à son cousin germain maternel Charles-François de la Baume-le Blanc, marquis et plus tard duc de La Vallière. Elle avait pour lui une très vive affection. Brillant officier, il avait obtenu des grades fort élevés, ceux de lieutenant général et de mestre de camp général de la cavalerie; il avait une grande influence sur sa cousine, qui, de toutes façons le combla. Elle lui avait fait épouser la quatrième fille du duc de Noailles et lui céda non seulement Champs mais aussi son bel hôtel de Lorge, ses terres de Vaujour et de La Vallière, qui furent érigées à nouveau en duchés par le roi en sa faveur.

On n'a pas grandes précisions sur les séjours à Champs et

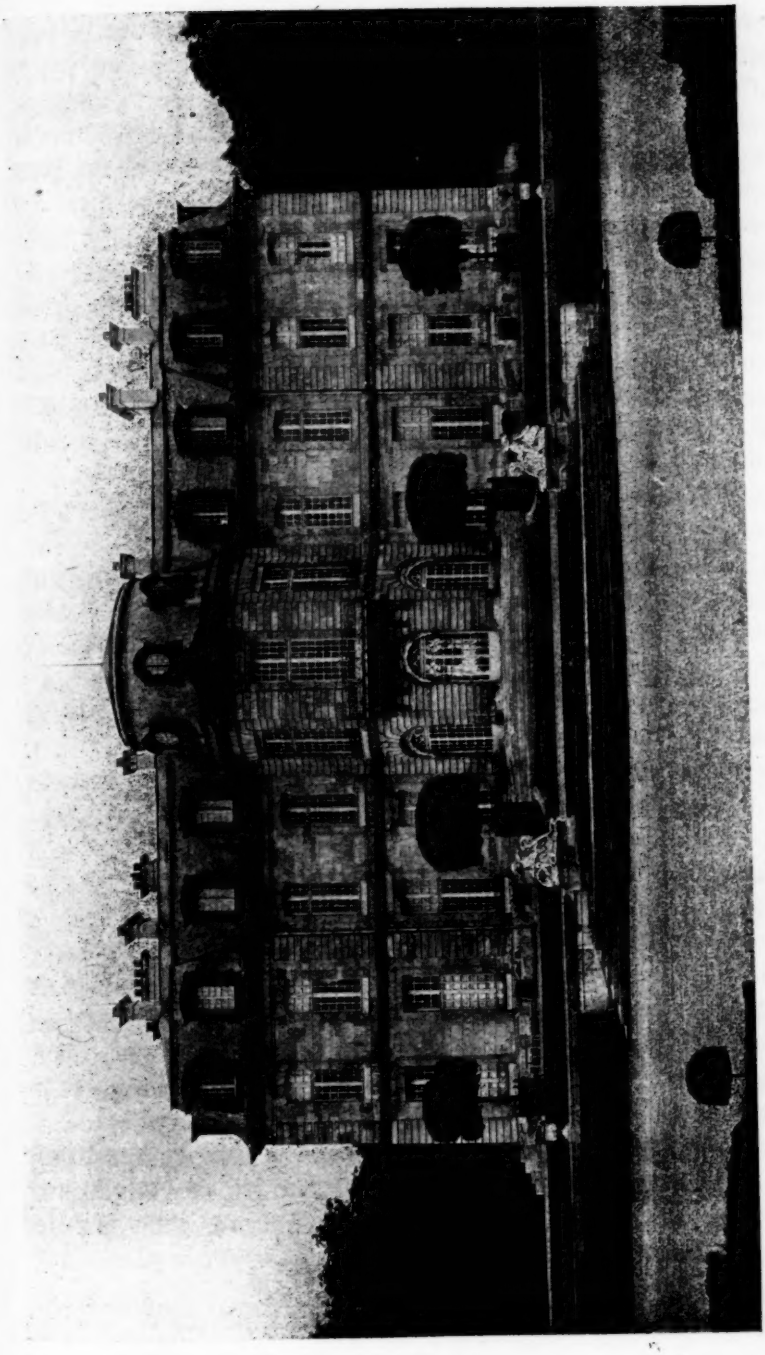
l'activité agricole du nouveau propriétaire, et l'on est disposé à attribuer plutôt à son fils, qui hérita de ses biens lorsqu'il mourut en 1739, les embellissements de la maison et du jardin qui furent accomplis vers cette époque.

***

Champs connut alors les plus brillantes années de son existence. Le jeune duc Louis-César de La Vallière, né en 1708, avait trente et un ans. Très riche, ami de tous les plaisirs, il ne se privait de rien et entretenait de fort jolies personnes. Cultivé, entouré de littérateurs et de gens d'esprit, il était un exceptionnel animateur et organisateur de fêtes. Il avait pour le théâtre un goût tout particulier et des dons réels d'acteur et de metteur en scène. Enfin, et surtout, il fut un grand bibliophile, et sut se composer avec un goût, une compétence et un bonheur de collectionneur remarquables, l'une des plus belles et des plus célèbres bibliothèques qui furent au XVIIIe siècle[1].

Il embellit Champs, car il paraît bien, en rapprochant des dates, que ce fut à son instigation que le grand salon d'angle du rez-de-chaussée reçut la décoration qui est l'une des gloires du château. Dans cette vaste pièce, qu'un plan antérieur qualifie de « grand cabinet ou salon d'assemblée », les lambris à compartiments et à moulures rectilignes dataient, croyons-nous, de la construction de la maison et n'avaient probablement jamais reçu de décor. Un peintre, qui ne peut être que Christophe Huet, para chacun des panneaux de petites scènes de genre et de gracieuses arabesques. On connaît à Chantilly dans les appartements anciens, les salons dits de la grande et de la petite singerie; on les lui attribue aussi. Elles datent de 1735. Au grand hôtel de Rohan, rue Vieille-du-Temple, qui, pendant si longtemps fut occupé par l'Imprimerie Nationale, un salon heureusement bien conservé, a été de même décoré par lui. Enfin, à Bagnolet, s'élevait au XVIIIe siècle un petit château construit pour la duchesse d'Orléans, femme du régent. Sa salle à manger ovale reçut aussi ses décorations. Il en fit dans d'autres châteaux encore.

1. La plus grande partie en est aujourd'hui conservée à la Bibliothèque de l'Arsenal.



CHÂTEAU DE CHAMPS. — FAÇADE SUR LE PARC.

A Champs, Huet fit preuve de la plus gaie et de la plus spirituelle fantaisie. Il peupla les espaces libres de petits Chinois et de petits Turcs animés, gracieux, séduisants, vaquant à mille occupations dans de minuscules paysages réduits à quelques arbres, un peu d'herbe, quelques branches, ou, plus capricieusement encore, perchés sur les arabesques de la décoration. Ils symbolisent le jardinage, la pêche, le tir à l'arc, la chasse à l'autruche, des jeux divers, ou se livrent à des espiègleries charmantes. On y voit aussi des oiseaux, des grues qui s'élancent, des perruches, ici et là des hirondelles. Dans les étroits panneaux décoratifs qui encadrent les grandes surfaces, de petits ornements très finement peints font joindre les médaillons et les entrelacs sculptés. Au total, trente panneaux de chinoiserie et vingt-huit d'ornements de fantaisie, dont les motifs peints avec de séduisantes couleurs bien accordées se détachent uniformément sur un fond blanc[1]. Au plafond, des arabesques légères et du même style, où se mêlent encore des insectes et des oiseaux, complètent cet ensemble très XVIIIe siècle sur un lambris encore très près du XVIIe.

Une chambre à coucher, celle de la duchesse de La Vallière, sépare ce salon d'un cabinet jadis de toilette, aujourd'hui d'études, dont les murs ont été également décorés par Huet. Les sujets traités sont en camaïeu bleu et s'inspirent des mêmes motifs; mais pendant fort longtemps ces peintures ont été recouvertes d'un épais badigeon. Elles ont souffert et il a fallu que M. Cahen d'Anvers les ressuscitât avec autant de soin et de goût qu'il a été possible.

Les jardins aussi furent transformés, redessinés en partie, pour les adapter au goût du jour. Leur aspect antérieur était très sobre, peut-être un peu nu. Un plan de 1727 publié par Mariette fait voir que son étendue était à peu près celle qu'il a retrouvée aujourd'hui. Sa partie médiane dans l'axe du château et complètement dégagée descendait jusque près de la Marne. Elle formait une large perspective, occupée d'abord par deux beaux parterres, l'un de broderie, l'autre « à l'anglaise », au pied des terrasses où s'élève le château, puis par de longs tapis verts séparés par deux ronds d'eau. Dans les

1. Ces peintures ont été étudiées par M. Louis Dimier dans la *Gazette des beaux-arts*, en novembre 1895.

bosquets des allées rectilignes se rencontraient formant des étoiles, des « cabinets de verdure » ou des figures géométriques. Deux petits parterres de fleurs s'étendaient à droite et à gauche du château. Enfin des divinités de marbre marquaient le centre des parterres et animaient les quinconces.

Qui fut l'auteur de tous ces changements? On les a attribués à la marquise de Pompadour, qui vint, on va le voir, habiter Champs, et à l'un de ses architectes ordinaires, Garnier d'Isle, qui avait transformé les jardins de son château de Crécy et qu'elle avait employé aussi à Bellevue et ailleurs. Mais Garnier d'Isle, qui effectivement a travaillé à Champs, était mort lorsque la marquise s'installa chez le duc de La Vallière. On croit donc pouvoir affirmer que ce dernier fut l'instigateur des embellissements du jardin et qu'il utilisa lui-même pour les exécuter les services de ce bon artiste.

En mai 1744, les duchesses de Châteauroux et de Lauraguais vinrent à Champs et y furent reçues par le seigneur du lieu, mais nous n'avons aucun détail sur leur visite. Nous voudrions en avoir aussi sur celles des littérateurs amis de La Vallière, Voltaire, l'abbé de Voisenon, Moncrif, le chansonnier Charles Collé, l'un des fondateurs du *Caveau*, gais compagnons sans doute de plus d'une partie fine. Par quelques lettres datées de Champs, nous avons la date de séjours de Voltaire. Ainsi en juin 1745, car il écrit à cette époque : « Je suis à Champs, tantôt à Etiolles. » On l'y retrouve encore en octobre de la même année.

On sait la place considérable que le théâtre occupa dans la vie de société du XVIIIe siècle. Non seulement toute la Cour se rendait à Paris pour assister aux spectacles, mais partout on jouait la comédie. Les grands seigneurs et nombre d'amateurs avaient chez eux de petits théâtres privés; ils montaient sur les planches, faisaient composer par des auteurs dramatiques, leurs amis ou leurs protégés, des pièces parfois extrêmement légères qu'ils jouaient joyeusement avec leurs commensaux.

Le duc de La Vallière était à cet égard tout à fait remarquable. Il fit dresser à Champs un théâtre d'amateurs, on ne sait au juste dans quel endroit, et Collé, qui faisait parfois des comédies fort libertines pour le théâtre du Régent,

reçut de La Vallière la commande d'une comédie légère en vers qui devait être représentée à Champs pendant la semaine sainte de l'année 1737. Collé s'était mis aussitôt à l'ouvrage. Sa pièce, qui se nommait *Alphonse l'impuissant*, était tragédie badine en un acte, fut achevée au moment voulu : « Je fus prêt dans les jours gras. Les rôles distribués et sus, nous partons pour Champs le lundi saint... Ce fut au château de Champs que se firent les répétitions. On détermina la représentation, et on la mit au jour du vendredi saint[1]. »

Visiblement, les acteurs, les ducs de Vaujour (titre porté par le fils du duc de La Vallière du vivant de son père), d'Aumont, de Duras, les marquis de Surgères et d'Ermenoncourt, les comtes de Martel et de Saxe étaient bien décidés à faire scandale en choisissant cette date. Mais l'un d'eux, le comte de Saxe, révéla le projet et trahit ses amis. Le cardinal de Fleury, averti, envoya aux acteurs l'ordre du roi de retourner à Paris sur l'heure. Ils obéirent, durent plier bagage, laisser là leur théâtre et la représentation. Et Collé raconte que cette fête manquée se termina chez le duc d'Aumont par un souper, qui fut aussi triste qu'ennuyeux, « quoique je n'en aie guère fait de plus court ».

Ce fut sans doute ce goût pour le plaisir, cette aptitude pour tout ce qui concerne le théâtre, qui lia d'amitié le duc de La Vallière avec madame de Pompadour. Sans cesse préoccupée de distraire Louis XV, la favorite devait trouver chez La Vallière un très précieux secours. N'était-il pas indispensable comme régisseur et metteur en scène du petit théâtre qu'elle avait organisé à Versailles dans les appartements royaux? Il joua *Tartuffe* avec madame de Pompadour, le 16 janvier 1747. Elle était Dorine. Il parut encore dans des pièces de La Chaussée, de Dancourt, de Moncrif. Et lorsque l'Opéra fut installé dans la cage du grand escalier des ambassadeurs et remplaça le petit théâtre des cabinets, il en fut nommé directeur. Il prit ainsi sur la marquise une grande influence et devint tout-puissant à Versailles. Madame de

1. Elle parut sans nom d'auteur en 1740 sous le titre *Alphonse dit l'impuissant*, tragédie en un acte. A Origénie, chez Jean Qui-ne-peut, son Grand Eunuque, 1740. In-12, 24 pages. Collé affirme que cette publication fut faite par les soins du duc de La Vallière.

Pompadour recourait d'ailleurs à ses services partout où elle allait, en particulier à Bellevue : « Avant-hier, raconte le marquis d'Argenson (30 janvier 1751), il y eut à Bellevue la comédie de *l'Homme de fortune*, par le sieur de La Chaussée et, à la fin, M. de La Vallière fit représenter un ballet, qui fit grand plaisir au roi qui ne s'y attendait pas. La décoration représentait une montagne; on entendit un bruit souterrain, comme si elle eût dû accoucher. Alors, elle accoucha du château de Bellevue; des ouvriers vinrent perfectionner les jardins et formèrent un ballet; puis l'on vit sur le grand chemin de Versailles passer des voyageurs. Une voiture nommée *pot de chambre*, pleine de femmes, culbuta, et ces femmes sortant échevelées dansèrent leur ballet. M. de La Vallière a été loué comme un grand ordonnateur de ballets. Voilà le mérite de valets qu'ont nos ducs aujourd'hui! », ajoute aigrement d'Argenson. Mais si le marquis avait assisté à la représentation, il aurait pu ajouter que ce soir-là, en jouant *l'Homme de fortune*, le duc de La Vallière et ses amis savaient mal leurs rôles et que madame de Pompadour, elle-même, bafouilla. Le cordon bleu récompensa dans la suite l'activité théâtrale de ce brillant amateur.

Improviser, organiser à tout instant des spectacles est épuisant. Devenu indispensable à la favorite et au roi, La Vallière n'avait même plus le temps de retourner à Champs. Il s'était fait construire à Montrouge un petit château qui était charmant, entouré de jardins qui étaient délicieux. C'est là qu'il avait la plupart de ses livres, cette précieuse bibliothèque, si importante pour l'histoire du théâtre et qu'il composait avec amour. Sans cesse retenu à Versailles, il pouvait tout au plus venir s'y délasser en compagnie des poètes, ses amis, et de quelques femmes spirituelles de la Cour. En 1756, Voltaire, alors dans le pays de Vaud, lui écrivait : « Je saluerai de ma cabane des Alpes (il était à Prangins!) vos palais de Champs et de Montrouge... » La Vallière lui répondait un peu mélancoliquement, regrettant sa liberté passée : « J'habite toujours Montrouge; je suis comme Proserpine, juste la moitié de ma vie à Versailles, l'autre moitié dans ma retraite délicieuse à tous égards. Jamais un moment à Paris. Je ne vais plus à Champs; il m'est impossible, à la vie que je mène, d'en jouir,

et je le regarde précisément comme une maîtresse qui serait allée s'établir au Nouveau Monde. » (22 avril 1756.)

Charles-Nicolas Cochin nous a laissé le portrait gravé en médaillon du duc de La Vallière. De trois quarts à gauche, le visage paraît régulier, les traits sont fins et la physionomie, douce et presque méditative, est moins celle d'un viveur que celle d'un « philosophe », d'un homme « sensible ». Le quatrain du cartouche placé sous son image semble exprimer assez justement le caractère complexe et distingué de ce grand seigneur lettré et séduisant.

Courtisan, philosophe, enjoué, studieux,
Il cultive les arts, les plaisirs, la sagesse,
Il amuse, il instruit, il plaît, il intéresse.
Son esprit vous séduit, son cœur vous rend heureux.

***

Satisfait de Montrouge et désireux de tirer parti de Champs qu'il n'habitait plus, La Vallière, qui avait songé à le vendre dès 1754, loua son château tout meublé à madame de Pompadour moyennant douze mille livres par an. A ce moment, c'était en 1757, la marquise venait de céder Bellevue au roi qui le désirait pour y loger Mesdames, ses filles. Elle allait se défaire aussi, la même année, en septembre, de son beau château de Crécy, près de Dreux. qui avait coûté si cher à agrandir et à meubler. Depuis longtemps elle n'avait plus La Celle. Ainsi, malgré ses hôtels de Paris et de Versailles, ses *ermitages* à Fontainebleau, Compiègne et Versailles, cette créatrice de luxe, habituée à ne se refuser rien, dut se trouver assez dépourvue et pressée de découvrir quelque endroit plaisant et nouveau pour le roi qu'il importait pour elle, on le sait, d'amuser par de fréquents changements. Elle se mit facilement d'accord avec La Vallière et lui loua donc Champs.

La maison était fort belle; elle la voulut plus belle encore, et pour son aménagement elle dépensa, ici comme ailleurs, sans compter. Il en coûta en trois ans au Trésor deux cent mille livres « en améliorations diverses, remaniements et décorations ».

Dans plusieurs salons du château on remarque d'admirables boiseries d'un style qui correspond bien à celui de l'époque où madame de Pompadour habitait Champs. Des boiseries entièrement dignes de Versailles sont parées avec une grâce extrême de moulures aux lignes souples, aux angles arrondis ou rentrants, de fines fleurettes et de petites branches enlacées aux coquilles déchiquetées, aux palmes effilées, aux « rocailles » et aux médaillons sertis dans de petits fleurons. Les mêmes capricieuses volutes se retrouvent aux gorges des plafonds encadrant dans certaines pièces de petites scènes de stuc ou de plâtre, minuscules idylles modelées avec le goût le plus sûr et une habileté extrême.

La plus belle de ces chambres décorées vers le milieu du siècle est celle qui, au premier étage, passe pour avoir été celle de la marquise. Des fenêtres, la vue sur le jardin, la rivière et les bois est admirable. Sur les lambris, des couples de colombes sculptées presque en ronde bosse, de beaux paons faisant la roue, des ornements multipliés marquent un souci de somptuosité tout particulier[1]. Quels sont les auteurs de ces merveilles? Aucun acte n'est là pour nous les faire connaître. Rousseau, Verbeckt travaillaient souvent pour la favorite. Peut-être ont-ils dessiné et exécuté ici encore ces sculptures qui, comme le salon chinois de Huet, sont une des gloires de Champs.

Restaient le mobilier, les éléments nécessaires au décor et à la table. La marquise les fit venir de Paris. Elle y avait en réserve nombre de meubles et d'objets qui provenaient de Crécy et Bellevue; elle les utilisa pour Champs. Elle y ajouta encore. Le livre-journal du célèbre fournisseur de la cour et de la ville en meubles et en objets précieux, Lazare Duvaux, que Courajod a publié, indique que dès le début de juillet 1757 les transports et les fournitures commencèrent. Ce ne sont d'abord que de modestes ustensiles de ménage, puis arrivent des caisses entières de porcelaines précieuses « cassolettes, pots pourris, et autres porcelaines montées dont on a fait resaucer les garnitures en or moulu, nettoyé les porcelaines d'une figure couchée, nettoyé toutes les autres porcelaines

1. Le balustre doré et incurvé qui protège le lit est importé et n'a été mis en place qu'à une époque récente.

garnies et non garnies, et fourni les fleurs qui y manquaient... ».

En août et plus tard à diverses reprises, on tapisse les entresols, « la garde-robe des bains » et une autre chambre de bains, de papier des Indes, c'est-à-dire de papier peint à grosses fleurs imitant les indiennes, ou de papier d'Angleterre lisse et tout uni, imitant le velours. Ce papier peint, succédané pour remplacer les tapisseries et les cuirs de Flandre, était alors très à la mode; un véritable engouement se marquait même pour les papiers unis d'Angleterre récemment inventés. Ces papiers étaient collés sur toile et montés sur châssis.

En octobre, arrive à Champs la vaisselle d'argent de Crécy « prise à l'hôtel de Paris[1] ». Le 10 décembre, deux hommes apportent un buste du roi en marbre. On connaît ce buste. Il venait d'être terminé par Lemoyne, le grand sculpteur, qui l'avait exposé au salon de la même année. Il représente le roi en cuirasse française, le buste enveloppé d'un manteau aux plis tumultueux sur lequel est brodée la grande étoile de l'Ordre du Saint-Esprit, tandis que l'insigne de la Toison d'or pend au cou du souverain. Plus tard, à la succession de madame de Pompadour, le roi acquit ce buste et en fit don, en 1766, à un contrôleur des finances nommé de l'Averdy; longtemps il demeura au château de La Neuville, près de Gambais. Il a passé depuis dans la collection de M. Georges Blumenthal à New-York[2].

Durant les six premiers mois de l'année 1758, les objets précieux et les meubles livrés spécialement pour Champs par Lazare Duvaux continuent à affluer : « Une tasse et soucoupe de porcelaine gros bleu sur un plateau carré, le tout peint à oiseau... deux porte-huiliers de porcelaine de France peints à fleurs, garnis de leurs carafes de cristal de Bohême dans leurs montures en argent doré à branches et feuillages... deux petites encoignures d'ornements et baguettes dorées d'or moulu, avec trois tablettes de marbre d'Italie. » A leur suite, voici des tables de nuit plaquées de bois des Indes et de bois de rose avec leurs marbres fins, une lanterne de cristal « pour le passage en bas », avec son contrepoids et ses cordons, deux grands vases de porcelaine à pieds dorés, des terrines de

1. C'est le palais de l'Élysée actuel.
2. Il y en a une réplique sans signature au château de Dampierre

Saxe, des théières, tasses et soucoupes « à fleurs de relief en blanc et bleu », un sucrier aussi « à relief » dépendant d'un cabaret, douze bouilloires de garde-robe en cuivre étamé et bien d'autres objets encore.

Signalons à part une tablette de six pieds de haut en vernis poli imitant le placage « pour placer des livres dans l'oratoire de l'entresol à Champs », parce que cette mention indique la place de cet oratoire où madame de Pompadour allait faire ses dévotions[1] et, enfin, un parasol « des Indes » et deux parasols de taffetas envoyés à Champs en avril pour protéger contre les ardeurs du soleil printanier le teint des belles promeneuses, qui se rendaient au jardin.

L'importance de la somme dépensée par la marquise dans le domaine du duc de La Vallière fait penser que sous sa direction les jardins ont aussi été modifiés et embellis. Mais on n'a sur ce point aucune précision. Évidemment, lorsqu'elle allait à Champs, madame de Pompadour devait être suivie de son personnel. Il semble qu'en son absence le nombre des domestiques chargés de la garde et de l'entretien était tout à fait limité. Le relevé de ses dépenses personnelles n'en signale que trois : le concierge, qui gagnait modestement chaque année cinq cents livres, le jardinier, plus important, qui en recevait seize cents, et une servante aux gages de cent vingt livres.

Le premier séjour à Champs de la marquise date du mois de juillet 1757, du moment même où Lazare Duvaux commençait ses livraisons et transports d'objets d'art. Nous le savons par les mémoires du duc de Luynes : « Madame de Pompadour est allée à Champs dans la maison de M. de La Vallière, qu'elle a louée douze mille livres, toute meublée. C'est le premier séjour qu'elle y fait. »

On dit que Louis XV, en vue des visites duquel la marquise aurait loué Champs, ne serait jamais allé dans ce beau château. C'est une erreur. Barbier dans son *Journal* signale au moins une de ses visites, en février 1758 : « M. le prince de Soubise est arrivé à Paris vers le 22. Le roi était à Choisy et madame la marquise de Pompadour à Champs, où le prince de

1. Le plan de Mariette indique la présence d'une chapelle au premier étage, près de l'escalier, sur la façade ouest. C'est une assez grande pièce transformée aujourd'hui en chambre à coucher.

Soubise s'est rendu, et le roi y est venu, l'a reçu à l'ordinaire... » et Barbier ajoute : « Le crédit de madame la marquise de Pompadour, est, dit-on, au plus haut point : les ministres vont lui rendre compte de tout avant qu'il en soit question au Conseil. Elle se mêle du militaire et de toutes les affaires d'État. » On voudrait avoir des détails sur les entretiens politiques et diplomatiques dont le château fut alors le théâtre, mais on n'a conservé le souvenir d'aucune fête, d'aucun souper de chasse, d'aucun concert ou représentation qui aient eu lieu à Champs à cette époque. Et peut-être, après tout, n'y en eut-il point. Les fournitures de Lazare Duvaux s'arrêtent brusquement au 9 juin 1758. La marquise aurait-elle, dès cette date, cessé de s'intéresser aux aménagements de Champs et remarqué que le roi ne s'y plaisait pas?

La location de Champs par madame de Pompadour ne fut pas, en effet, de longue durée. A peine le château était-il aménagé et orné à son goût que la marquise acheta le château de Saint-Ouen, tout près de Paris, au duc de Tresmes (14 mars 1759), puis, l'année suivante, celui de Ménars (30 juin 1760) sur lequel vont désormais se concentrer toute son attention, tous ses efforts, et qu'elle destine peut-être à devenir la retraite où elle soignera sa santé qu'elle sent précocement menacée. Elle abandonna donc Champs en 1760. Il semble bien, d'ailleurs, que le roi ne s'y était jamais beaucoup plu.

***

Le duc de La Vallière, de plus en plus satisfait de sa maison de Montrouge et très probablement fort à court d'argent, décida de vendre Champs resté inoccupé. Ce qu'il fit le 19 août 1763. Le nouvel acquéreur, Gabriel Michel, financier et habitué aux grandes affaires, était trésorier de l'artillerie et fut de 1749 à 1764 l'un d'un principaux directeurs de la Compagnie des Indes. Il payait Champs huit cent mille livres, mais il ne devait pas jouir longtemps de son magnifique domaine, car il mourut dès l'année suivante. Sa veuve, décédée à son tour en 1768, laissa ses biens à sa fille Henriette-Françoise, devenue par son mariage marquise de Marbeuf[1]. Le marquis

1. Un vaisseau de la compagnie des Indes portait son nom : *Marquise de Marbeuf.*

de Marbeuf, originaire de Bretagne, était un officier méritant et à cette époque encore jeune puisque, né en 1736, il avait trente-deux ans. Depuis deux ans déjà il était maréchal de camp. Ce fut sur les champs de batailles de la guerre de Trente ans qu'il gagna ses galons, mais surtout en Corse qu'il se distingua. Dès 1764 il y commanda le corps d'occupation français qui remplaça la garnison génoise, et lorsque, en 1768, Louis XV acheta l'île à la république de Gênes, il se trouva obligé de combattre l'insurrection de Paoli. Après la mort de ce chef patriote, Marbeuf fut en quelque sorte le premier gouverneur de la Corse. Il ne revint à Paris qu'en 1781 et mourut en 1788.

Cette sommaire biographie du dernier seigneur de Champs avant la Révolution indique assez que le marquis de Marbeuf ne put séjourner à Champs que peu d'années et qu'il n'a pas dû y faire des travaux importants. Toutefois, en se référant aux descriptions des guides, le comte Ernest de Ganay a remarqué que la marquise de Marbeuf fit moderniser son jardin[1]. Les parterres de broderie, qui faisaient un si brillant tapis au pied des terrasses, disparurent et furent transformés en parterres à l'anglaise, c'est-à-dire en tapis verts encadrés d'une bordure de fleurs dont une étroite allée, un passe-pied, les séparait. La tendance à changer les jardins français en jardins anglais ou, comme on disait, en jardins anglo-chinois, était alors générale, et l'on peut penser que certaines parties du parc furent aménagées en prairies dans les dernières années de l'ancien régime.

Mais les simplifications firent bientôt place aux mutilations. La Révolution obligea à d'autres conceptions, à des sacrifices. La *Nouvelle description des environs de Paris*, par Dulaure, signale en 1790 que si « les plantations à droite et à gauche du château sont faites avec beaucoup de goût et qu'on y trouve plusieurs salles de verdure très agréables », l'agrément du jardin a été sacrifié. Les pièces de gazon n'existent plus, leur terrain produit du blé, les bassins n'ont plus d'eau et plusieurs statues tombent de vétusté ».

La Révolution fut funeste à la marquise de Marbeuf. Elle

1. Cf. *Le château de Champs* (fascicule de la *Gazette illustrée des amateurs de jardins*, 1934).

fut arrêtée en 1793 sous l'accusation singulière, « d'avoir désiré l'arrivée des armées étrangères en leur conservant des provisions considérables à sa maison de Champs et d'avoir semé de la luzerne au lieu de blé dans ses terres ». Madame de Marbeuf eut beau déclarer au Tribunal révolutionnaire qu'elle avait aménagé le parc pour l'élevage des bestiaux dont elle voulait augmenter le nombre, cette réponse déplut et l'accusée monta sur l'échafaud le 6 février 1794 en même temps que sa sœur, veuve du maréchal de Lévis. Le château fut alors séquestré; l'inventaire en fut fait, le mobilier vendu et le domaine déclaré bien national.

L'héritier le plus direct de madame de Marbeuf était son neveu, le duc de Lévis-Ventadour, fils du maréchal de Lévis. Il avait émigré et fut rétabli dans ses droits en l'an V. Il put se faire adjuger le château et le parc pour deux cent mille livres, le 16 février 1801, à la licitation judiciaire des biens de la marquise de Marbeuf, sa tante. Les jardins étaient abandonnés depuis longtemps. On peut penser que les terrasses et les bassins étaient en ruines et que l'herbe avait librement envahi les allées. Par économie sans doute, autant que par désir d'avoir un parc anglais tout à fait dans le goût du jour, le duc de Lévis-Ventadour acheva ce que la nature avait commencé. Le jardin devint méconnaissable. Au lieu des parterres de gazon, des ronds d'eau, des allées rectilignes et des balustrades, on vit une immense prairie traversée par des allées sinueuses, arrosée par une petite rivière serpentant « à l'anglaise » aboutissant à un lac qu'un pont de bois franchissait. Et çà et là, enfin, des bouquets de grands arbres et de sapins. Il y eut à l'extrémité du parc un puits artésien, ailleurs quelques « fabriques » comme cette « grande construction dans le genre rustique établie près du mur de clôture sur un étage souterrain en forme de grotte et voûtée en rocailles, auquel on arrive par des pentes douces ». Couvert de chaume, ce pavillon était en bois et orné de galeries. Dans un autre endroit du jardin on éleva la maison du jardinier, qui existe encore, avec ses petits péristyles à colonnes aux entrées; enfin, tout près de la maison s'étendait le *paddock* pour les chevaux, anglais évidemment. Le parc ainsi aménagé suivant un style étranger mais néanmoins très séduisant (on sait combien sont admi-

rables les grands parcs des châteaux d'Angleterre) devait être d'un caractère assez analogue à celui des parcs de Grosbois et de Saint-Fargeau, tels que nous les admirons aujourd'hui.

En rachetant des terres et quelques fermes le duc de Lévis s'efforça de reconstituer l'étendue primitive du domaine de Champs. Il s'y était sans doute attaché, car il le conserva jusqu'à sa mort survenue en 1830. Mais son fils ne l'imita pas; il vendit Champs dès l'année suivante pour six cent mille francs à Jacques Maurice Grosjean, propriétaire, qui habitait 8 *bis* rue Chantereine, à Paris, et sur lequel on n'a pas jusqu'ici recueilli grand renseignement. On l'accuse d'avoir mutilé le château, vendu des plombs et des marbres. Mais n'étaient-ils pas en fort mauvais état? La toiture était évidemment très délabrée et nécessitait une réfection complète. Il parut plus simple et moins onéreux de la supprimer complètement et de la remplacer par une terrasse à balustrade à l'italienne.

En 1858, Champs fut de nouveau vendu. L'acheteur, Ernest Santerre, était petit-neveu du célèbre commandant de la garde nationale parisienne, qui joua à plusieurs reprises un rôle de premier plan au cours de la Révolution. Pendant trente-sept ans le château et son parc restèrent propriété de la famille Santerre. Cette période fut pour eux sans histoire; ils furent entretenus et conservés intacts. Ils étaient donc encore tels qu'ils étaient depuis le milieu du XIXe siècle lorsqu'ils furent vendus en 1895 par M. Sébastien Santerre, fils de l'acquéreur, à M. Louis Cahen d'Anvers.

Celui-ci entreprit des travaux considérables pour rendre à Champs le brillant aspect qu'il avait lorsque madame de Pompadour l'habita. Il fit appel à des artistes érudits autant qu'habiles qui suivirent de très près les plans anciens. M. Destailleur restaura le château; il lui refit une toiture aux rampants brisés, à la Mansard. Il nettoya les boiseries, retouchant çà et là avec délicatesse les dorures et les peintures. Le grand escalier fut refait. Les appartements furent rendus plus logeables, mieux adaptés aux exigences de la vie moderne. Ils reçurent un important mobilier et divers tableaux anciens furent suspendus aux murs : un pastel de Vivien, un portrait de femme par Drouais, un grand portrait de Louis XIV enfant, une peinture agréable qui a longtemps passé pour

représenter madame de Pompadour, un Louis XV en pied, d'autres encore.

Le jardin fut redessiné, comme il était autrefois, par l'architecte paysagiste Duchêne. Les deux terrasses au pied du château avaient disparu lors de l'établissement du jardin anglais dont la grande allée montait jusque sous les fenêtres. Ces deux terrasses, les ronds d'eau, les parterres de broderie, les allées en étoile dans les bosquets, furent reconstitués. Quelques copies de statues antiques furent placées au milieu des parterres; au centre du grand rond d'eau qui sert de pivot au jardin, M. Cahen d'Anvers fit même installer un très important groupe en plomb, fondu tout exprès d'après un dessin imaginé par Le Brun pour Versailles et qui ne fut jamais exécuté[1]. Plus loin encore nous voyons sur un socle élevé le groupe tumultueux des chevaux du soleil, sculpté par les frères Marsy pour les Bains d'Apollon, à Versailles. C'est une copie légèrement agrandie, exécutée pour Champs, de cet ensemble très décoratif. D'autres statues, termes, vases et bustes se voient aussi en divers endroits. Enfin, assez récemment l'achat d'un bois voisin permit de reconstituer le domaine dans son intégrité.

Ainsi, grâce à M. Cahen d'Anvers, à divers détails près, nous voyons aujourd'hui Champs tel que l'ont connu la princesse de Conti, les ducs de La Vallière, madame de Pompadour. Ils retrouveraient l'endroit où l'un avait son petit théâtre et ses livres précieux, où l'autre reçut le roi, entendit les rapports des ministres, donna des ordres aux maréchaux. Et si Champs n'a pas, tant s'en faut, dans l'histoire, dans l'art et la littérature la place importante de Vaux-le-Vicomte, on ne peut nier que son élégance et l'attrait de son gracieux décor ont été bien faits pour séduire quelques-uns des membres les plus éminents, les plus cultivés et les plus raffinés de la société distinguée du XVIIIe siècle.

JEAN CORDEY

1. Cf. M. Maumené, *Les jardins de Champs* (dans *La Vie à la campagne*, février 1907).

CHEZ LES MOÏS

Entre les rivages de la côte d'Annam et les confins du Laos et du Cambodge, au delà des pentes de la chaîne annamitique, s'étend la région des hauts plateaux et du Langbian.

Il y a moins de vingt ans, l'hinterland moï était encore en grande partie inconnu. Sur les cartes son emplacement était marqué par une tache blanche.

Depuis, de nombreuses missions ont parcouru cette contrée, des routes ont été tracées dans la mer de verdure de la jungle, des concessions accordées. L'arrière-pays n'a pas encore livré ses secrets; seuls les avions l'ont survolé; la petite tache blanche se rétrécit cependant tous les jours et le temps est proche où les dernières tribus sauvages, dont les conditions d'existence n'ont pas varié depuis des centaines et des centaines d'années, auront, bien malgré elles, pris contact avec l'homme blanc.

Seules les tribus de la périphérie ont subi l'influence des blancs et des jaunes. Les voies naturelles de pénétration vers l'hinterland moï ne sont ni nombreuses, ni d'accès facile. Les obstacles naturels auxquels se sont heurtés les peuples conquérants, le climat spécial aux latitudes élevées ont autant sinon plus que la bravoure incontestée de la race, contribué à la sauvegarde de son indépendance.

L'autorité annamite ne fut jamais reconnue, acceptée par les Moïs. Impatients de tout joug, ne pouvant supporter d'être harcelés sans cesse par les représentants de la cour de Hué, soumis à des taxes excessives et à des corvées vexatoires, ils reculèrent peu à peu, préférant abandonner les profondes et

fertiles vallées de la plaine et installer leurs villages sur les plus hauts sommets où l'Annamite ne peut vivre.

Le mépris des Annamites pour les sauvages du Darlac et du Kontum n'a d'égal que le dédain des Chinois.

Bien que depuis des siècles, ces derniers pratiquent le troc avec les tribus sauvages, pour ces lettrés entichés de la science des caractères, l'homme « sans écriture » ne peut être qu'un individu inférieur. Ce mépris, ce dédain est exprimé par le terme « moï » qui, en caractère idéographique signifie « le reste », le rebut, ce qui ne vaut pas la peine d'être nommé.

Les tribus et familles sont nombreuses. Réparties sur une aire immense, elles portent de fiers noms qui sonnent ainsi que les vibrations de leurs gongs de cuivre : jaraï, rhadé, krung, pichru, stieng, m'nong, bahnar, sedang, blos, bhi, koro.

La race, lorsqu'elle a été préservée du contact cham ou annamite, est très belle. Chez les Moïs indépendants, la sélection naturelle depuis des siècles, s'opère au profit des plus forts. La température des hauts plateaux, refroidie par les grands vents salubres saisonniers, est seule supportée par les sujets particulièrement vigoureux; les autres disparaissent.

Les Moïs ont une mémoire prodigieuse, les détails infimes de leur histoire, des faits peu saillants de leur existence, le passage des voyageurs remontant à quelques siècles sont gravés en leur esprit, d'indélébile façon, et transmis oralement de génération en génération.

Ils n'oublient ni ne pardonnent. Vaincus, presque anéantis, chassés de leurs villages et des contrées familières, ils attendent cinquante, soixante ans, transmettant à leurs enfants la vendetta paternelle. Puis, assurés d'être les plus forts, la haine jusqu'alors contenue fermentera en leur cœur comme le vin de riz en la jarre; les griefs seront évoqués aussi vivaces qu'au jour de l'insulte et, implacablement, ils en tireront la vengeance qu'ils s'en étaient promise.

Les Moïs ont quelques buffles, des chevaux, des bœufs, des éléphants, ils font des raïs en abattant les arbres et en brûlant la brousse. Pas de charrues, pas de houes. Le sol qu'ils appellent « le dos des ancêtres » mis à nu par l'incendie n'est ni arrosé, ni fumé, ni retourné. A l'aide d'un bâton pointu, la femme fait un petit trou, elle y dépose quelques

graines de semence. C'est tout. On ne reviendra qu'au moment de la maturité des gerbes pour couper les épis, les mettre dans la hotte et les transporter au village perché au plus haut sommet des mamelons. Le raï dépouillé de sa récolte est livré à la sylve; il servira encore un, deux, trois ans au plus, le Moï le délaissera alors complètement, sept ans au moins, ainsi le veut la loi du « polan », la loi du propriétaire de la terre.

Le droit de propriété se fonde sur le droit du premier occupant et par la possession successive des générations dans chaque famille. D'après la légende et aux yeux de la tribu rhadé, il est de droit divin. La propriété se transmet par droit de progéniture par les femmes dans chaque famille.

Parmi les principes nombreux qui, de temps immémorial, régissent la propriété foncière, l'essentiel est le suivant : « La terre ne doit être ni abandonnée, ni vendue. Ne resterait-il de la famille qu'un seul membre, il devra garder la terre. »

Cette particularité de la loi fait que le sol moï est comme l'amour maternel du poète. « Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier. » Ce principe de propriété collective et individuelle a pour conséquence l'interdiction de vendre, d'aliéner définitivement le sol des ancêtres, seule la location est licite.

Cette ancienne, très ancienne coutume, transmise oralement de génération en génération (le Moï ignore l'écriture) se perd dans la nuit des temps. Cette loi a pour corollaires des règles précises et formelles destinées à protéger le sol et à éviter la destruction de la forêt par l'incendie. Elles sont résumées par les préceptes dénommés : « La loi du feu. »

Le code moï, appelé « bidoué », est constitué par un ensemble de règles, de préceptes, de lois, d'interdictions transmis oralement par les ancêtres.

Les raisons qui ont motivé cette réglementation sont ignorées des tribus qui l'appliquent. Les générations disparues ont décrété que tel agissement était indécent, pernicieux ou préjudiciable à l'individu ou à la collectivité, ils ne discutent pas, ils respectent la tradition et la conception transmises par ceux qui ne sont plus.

Le « bidoué » ne légifère pas seulement en matière de transmission de biens ou d'unions matrimoniales. Il tranche aussi les différends de tous genres qui surviennent entre particuliers;

en tant que code pénal il sanctionne les délits, les infractions, les vols et les crimes. Les peines vont de l'amende à la prison, avec ou sans port de cangue, du bannissement à la peine de mort.

Les assises du tribunal ont lieu en plein air, à l'ombre d'un grand platane.

Saint Louis, roi de France, rendait ses jugements au bois de Vincennes sous un chêne centenaire; à Banmethuot, capitale des Moïs, la salle d'audience se situe au pied d'un gigantesque banian.

Pas d'avocat, de greffier, d'huissier. Le tribunal en plein air, composé de trois Moïs âgés rend des jugements sans appel. Le plaignant débouté, le délinquant condamné doivent, en dehors de la sanction, offrir buffles, porcs ou poulets, qui seront égorgés suivant les rites, offerts aux génies et dévorés sur place par les juges, les plaideurs et les témoins. Souvent le témoignage de villages entiers est invoqué. Ils assistent aux débats judiciaires et leur présence n'est pas faite pour les rendre plus clairs et moins bruyants.

***

Le Moï, comme la plupart des peuples asiatiques, est convaincu que le tigre, lorsqu'il a goûté à la chair humaine, la préfère à toute autre. Le tigre « mangeur d'hommes » n'est pas une légende. Il est connu aux Indes, en Malaisie ainsi que dans tout l'Extrême-Orient.

Les hommes blancs tueurs de tigres (on en compte quelques-uns en Indochine) ont une opinion différente. D'après eux, ce serait moins une question de goût et de fumet qui guiderait « Ong-kop » et lui ferait choisir l'homme de préférence à l'animal, que la facilité de la capture. Cette version est corroborée par le fait que le « tigre mangeur d'hommes » est toujours une bête âgée, dont les déprédations antérieures, signalées et connues, avaient eu comme victimes des animaux domestiques.

On ne peut méconnaître que la difficulté pour « Ong-kop » de capturer des êtres vivants, se présente dans l'ordre suivant :

bêtes de la forêt, animaux domestiques, hommes ou femmes.

Chez le Moï, à la crainte naturelle du fauve à la robe rayée, vient souvent s'adjoindre un sentiment superstitieux, « Le seigneur tigre » de l'Annamite est « Monsieur le tigre » pour le sauvage du Darlac. Fréquemment, c'est un être supérieur, habité par un esprit, lequel, courroucé d'avoir à rechercher un autre asile lorsqu'il est chassé de celui-ci par la mort, se venge sur le meurtrier de ce méfait. Il n'est pas rare de voir les Moïs abandonner leur village pour se mettre à l'abri des pertes occasionnées par « Ong-kop », lorsque des signes non équivoques ont révélé « qu'un esprit l'habitait ». Mieux, si l'animal tombe dans un piège, au lieu de le massacrer, malgré la difficulté et le danger de le faire sortir de la trappe ou de le libérer du lasso, ils le sortent de la fosse ou coupent le nœud coulant et lui laissent à nouveau la possibilité de prélever sa dîme accoutumée sur les habitants de la forêt et du village.

Pour le Moï, le tigre, animal fabuleux, obéit à des lois qu'il ne peut transgresser : c'est ainsi que « Ong-kop » ne dévore pas sa victime, mais doit l'abandonner dans le cas où, en bondissant sur sa proie, il lui a touché l'oreille.

Avant l'apparition et la multiplication de l'automobile sous les tropiques, avant la création de l'admirable réseau routier qui dessert maintenant les coins de brousse les moins accessibles autrefois, les « histoires de tigre » étaient le sujet de conversation traditionnel lorsque, sur la véranda de la canha hospitalière, l'heure verte faisait apparaître les photophores, la bouteille d'absinthe, la gargoulette d'eau frappée et le whisky-soda.

Déjà, à bord, plus souvent qu'il ne l'aurait souhaité, le nouvel embarqué avait été l'auditeur d'histoires de chasse dans lesquelles le mot « tigre », revenait avec la fréquence et l'insistance du battant de cloche sur sa robe de bronze.

Le néo-colonial pouvait donc s'imaginer que la rencontre du grand fauve était aussi fréquente et inévitable que celle des lapins en garenne. S'il était chasseur, l'évocation des aventures de ses aînés, faite en sa présence par ceux-ci, le confirmait dans cette idée. Seule, l'expérience lui démontrait que l'on peut, pendant des années, parcourir la jungle et la forêt, l'arme au bras, sans rencontrer « Ong-kop ». C'est une cir-

constance exceptionnelle de voir un tigre, même lorsqu'on le chasse; en rencontrer par hasard est encore plus rare. Le moyen, devenu classique, de tirer le grand fauve, est de confectionner un écran de feuillage à proximité de la proie qu'il a abattue et à laquelle il revient le lendemain et les jours suivants, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que la carcasse. Souvent, pour hâter le dénouement, le chasseur, ayant repéré le chemin habituellement suivi par l'animal au cours de ses randonnées nocturnes, y met comme appât un buffle ou un bœuf tué sur place. La proie est solidement attachée à un arbre. Ainsi, le fauve ne peut l'entraîner dans le hallier et le chasseur voit le carnassier. Le mirador ou l'écran élevé à proximité de la bête sacrifiée, il n'y a plus qu'à laisser la putréfaction accomplir son œuvre. Dès le lendemain, la puanteur est atroce. Quelques heures encore et la charogne est à point. Le vent porte les effluves au loin; dès qu'il les sent, le fauve se dirige de ce côté. Le plus souvent, c'est son dernier repas. Un tireur, même médiocre, ne rate pas une cible de cette taille à vingt ou trente mètres. Le cou, le défaut de l'épaule sont les parties essentiellement vulnérables. Un de mes amis prétendait que pour chasser le tigre, il fallait avoir le cœur bien accroché, non par crainte de l'animal vivant, mais à cause de l'appât et des nausées qu'il faut vaincre.

« On ne chasse pas le tigre, on est chassé par lui », dit-on couramment en Indochine; le fait est que le nombre des humains, victimes du félin, je parle de celles appartenant aux races indigènes, est plus élevé que celui des tigres tués par l'homme.

La tradition que je rappelais plus haut n'a pas complètement disparu. Pour m'y conformer, je vais vous conter quelques « histoires de tigre ».

***

Entre deux rochers à pic, une nappe d'eau apparaît limpide et profonde, les hommes ont abattu deux grands arbres qui serviront de pont et organisent les feux pour la nuit.

La nuit vient, c'est l'heure à laquelle le tigre commence

sa chasse. Malgré les recommandations, le chef blanc du convoi fait une pleine eau. Bientôt la nuit tombe tout d'un coup, ainsi qu'un rideau qu'on baisse, sans crépuscule.

Le blanc regagne le bivouac, remonte quelques mètres d'un sentier bordé de buissons épineux. La corvée d'eau, composé de quatre Moïs, le croise; en serre-file est un indigène d'une quinzaine d'années.

Dix pas à peine sont franchis qu'un cri déchirant, atroce, fait d'effroi et de douleur, jaillit de la gorge de l'enfant. Entre les pattes d'un énorme tigre, la victime terrassée se débat encore faiblement.

Le temps de saisir un fusil, d'armer, d'épauler, le fauve a franchi la passerelle emportant sa proie entre ses terribles mâchoires... La jungle s'est refermée sur lui...

***

Le Révérend Père Bernard, des Missions Catholiques, convalescent d'un violent accès de paludisme, s'était fait transporter chez le missionnaire d'un village voisin.

Un matin, assis dans sa chambre, qui donnait sur la vaste véranda circulaire entourant la maison surélevée, le dos tourné à la fenêtre, le Père lisait son bréviaire. Les litanies qu'il murmurait scandaient le balancement de son rocking-chair; son chien, superbe griffon vendéen, cadeau d'un ami, occupait sa place familière. Lové à quelques pas du maître, il le regardait de temps à autre, poussait quelques jappements, se secouait pour chasser un insecte importun et reprenait son somme.

Le Père Bernard, tout à ses pieuses invocations, ne prêta guère d'attention au craquement insolite de l'escalier, ni au martèlement de pas se dirigeant vers sa fenêtre. La maison était vaste, et comptait de nombreux habitants; l'un d'eux, vaquant à ses occupations, était sans nul doute cause de ce bruit qui, du reste, venait de cesser.

Sans un cri, sans un heurt, sans même effleurer le Père, le corps d'un animal franchit le rocking-chair, puis retomba sur le chien endormi qui, déjà ne bougeait plus. Un tigre, car

c'en était un, bondissait par la fenêtre opposée et emportait sa proie dans sa gueule. D'un nouvel élan, il franchissait la barrière de la véranda, prenait contact avec le sol et regagnait la jungle. Le Père, cloué sur place, n'avait pas eu le temps de pousser un cri.

***

En 1926, gagnant Dalat par la route tourmentée de Djiring, je dus m'arrêter à mi-chemin au village de Yabak pour laisser refroidir le moteur et changer l'eau du radiateur. Yabak avait une sinistre réputation dans l'administration des P. T. T., car on s'y souvenait encore que, vingt ans auparavant, en l'espace d'un mois neuf coolies-tram transportant le courrier pour ce poste avaient été dévorés en cours de route.

J'y trouvai « un pays », officier affecté au service géographique, installé depuis quelques semaines avec sa jeune femme dans une maison en bambou et en clayonnage. Le plancher, fait de lamelles de bambou écrasé, était à trois mètres du sol, une véranda extérieure donnait sur la brousse.

Ma compatriote, encore mal remise de son émotion, me conta qu'une espèce de chien, très gros, venait depuis quelques jours, vers dix heures du matin, dans la cour, y provoquant un grand tumulte, car dès qu'il apparaissait, c'était une fuite éperdue de la volaille, des porcs et des chiens qui s'y ébattaient. Le matin même, la scène avait recommencé. De sa fenêtre elle avait poussé des cris. L'animal avait continué sa promenade; indignée de ce sans-gêne, elle avait pris sur la table de toilette la cuvette pleine d'eau et en avait jeté le contenu sur l'intrus qui ne broncha pas davantage. Furieuse, elle prit un bâton et s'apprêtait à descendre l'escalier, quand un boy, attiré par ses cris, la prit par le bras en bégayant de frayeur : « Madame! Madame, pas bouger, « Ong-kop » sûr, si madame descendre, lui manger madame. »

Le mari écoutait le récit de la scène, souriant : « Tu vois, dit-il à la narratrice, il n'y a pas de raison d'avoir peur des tigres : un peu d'eau et ils fuient. Tu as bien tort de craindre pour moi lorsque je travaille dans la brousse. »

Quelques jours après, les Moïs de la mission géodésique revinrent précipitamment à la petite maison. L'officier, parti le matin sur le terrain avec son attirail, n'était pas rentré. A l'endroit où il devait travailler, on n'avait retrouvé que son parasol, sa planchette et son théodolite. Une traînée d'herbes froissées se perdait dans la jungle.

***

Après une journée fatigante passée au soleil, je regagne lentement au pas de mon cheval la maison surélevée située un peu à l'écart de l'agglomération de Banmethuot. Franchissant la porte ouverte dans la palissade de bambous haute de deux mètres qui protège la canha, j'attache ma monture à un pieu.

L'obscurité est complète. Elle est arrivée brusquement, semblable à l'extinction d'une lampe dans une chambre obscure. Je m'égosille un bon moment à réclamer de la lumière au boy, afin d'éclairer l'escalier très raide et difficile qui mène au logis.

« Fiat lux », la flamme de la lampe à acétylène troue la nuit, je grimpe chez moi et j'accroche mon chapeau à un massacre de cerf cloué à une poutre.

Quelques instants ont suffi. A ce moment, mon cheval pousse un hennissement de douleur, rue, se débat. Je crois à une prise de longe; de loin, je le calme de la voix et, la lampe à la main, je descends l'échelle et cours vers la bête.

Précipitamment je traverse la cour et franchis la porte. Mon regard cherche en vain le cheval; à l'endroit où il se trouvait, il y a quelques minutes, une masse indistincte s'agite, animée de soubresauts. Que se passe-t-il? Par la parole, je continue à calmer ma monture et m'approche. J'élève le ton : « Oh là, doucement, Tap, doucement, vieux garçon », je tiens la lampe à bout de bras, la masse se dissocie, un animal s'enfuit Mon cheval est mort, un tigre lui a rompu les vertèbres cervicales.

Je fais enlever le harnachement et la selle, demain la bête sera dépecée et livrée aux habitants du village.

Au petit jour, on constate que le cadavre a disparu. On le cherche et on le retrouve dans une touffe de hautes herbes à une cinquantaine de pas de la clôture.

Le tigre est donc revenu. Il a faim. Peut-être reviendra-t-il le jour suivant. Toute la nuit, je veille. Le tigre est là. A peine ai-je le temps d'épauler mon calibre 12 et de lâcher mes chevrotines : la bête et sa proie ont disparu à nouveau dans le fourré, l'une traînant l'autre. Au matin, les Moïs ramènent une partie du cadavre du cheval. Je l'attache solidement à la barricade et, la nuit venue, j'attends à nouveau. La lune est à peine levée que le félin, pour la troisième fois, revient à son garde-manger. A travers les barreaux, à cinq mètres, je le fusille, il fait un bond gigantesque et ne bouge plus. La bête est énorme. Elle est âgée sans doute, la capture des animaux sauvages devait lui être difficile et c'était probablement la faim qui lui donnait l'audace dont elle témoignait.

***

Les éléphants sont de grands nomades; en Asie, leur périple va des régions boisées du Bengale au nord de l'Annam et du Tonkin, traversant les grandes forêts birmanes, siamoises et laotiennes.

Les porteurs de trompe, dans leurs interminables randonnées, ne se déplacent pas au hasard. Ils suivent des itinéraires maintes fois parcourus et qu'ils ont choisis, sachant y trouver une nourriture abondante et de l'eau à profusion.

Le passage d'un troupeau d'éléphants dans les raïs ou les plantations est plus ruineuse que ne le serait un typhon. Les champs de maïs, de canne à sucre, les bananeraies sont ravagés malgré les guetteurs qui, à force de gongs, de tam-tam et même de pétards tentent d'effrayer les lourdes bêtes.

La saison des pluies est celle des migrations; l'exode est souvent commandé par la sécheresse qui fait disparaître les points d'eau et rend quasi inévitables les grands incendies dévorateurs de la sylve.

Les éléphants sont de gros mangeurs; tout en marchant ils ne cessent de brouter : feuilles, bourgeons, pousses d'arbres ou d'arbustes, tiges d'herbes. La consommation journalière d'un éléphant adulte dépasse cent livres de fourrage. Aimant à se baigner plusieurs fois par jour dans des eaux fraîches et

claires, l'eau abondante est, pour eux, un besoin essentiel. Nageurs émérites, ils traversent en se jouant les fleuves les plus larges et les plus profonds. Quand l'eau courante fait défaut, ils se couchent dans les étangs, les mares, les flaques d'eau, se vautrant dans la vase ainsi que des buffles.

En tête du troupeau marche une vieille femelle qui lui sert de guide et veille sur sa sécurité. Toute la nuit, les animaux marchent et broutent. Vers midi, à l'heure où le soleil implacable brûle « le dos des ancêtres », le troupeau se réfugie sous les hautes futaies ou cherche l'ombre des massifs de bambou. Groupés à quelques mètres les uns des autres, les yeux clos, ils dorment debout, veillés par des sentinelles. Si un bruit insolite est perçu, un barrissement réveille les dormeurs qui, broyant tout sur leur passage, foncent dans la forêt, droit devant eux.

Une distance de trente à quarante kilomètres est fréquemment abattue entre le lever et le coucher du soleil.

Cette facilité de déplacement est bien connue des chasseurs d'ivoire. Il n'est pas un d'entre eux qui n'ait eu la déconvenue, après avoir aperçu un troupeau et avoir pris ses dispositions pour écarter la bête qu'il désirait tirer, de voir la bande subitement alertée disparaître en un clin d'œil et de ne pouvoir reprendre le contact qu'après cinq à six jours de marches exténuantes.

Aussi, lorsque sur les hauts plateaux du Darlac, la présence des éléphants sauvages est annoncée, les coureurs des tribus s'empressent-ils vers le village de Badon, où réside le vieux chef Kuongjonob, de la tribu des M'nong.

Des nombreuses tribus qui forment la race moï, seule la tribu des M'nong capture les éléphants pour les domestiquer.

Les nègres africains ne voient dans l'éléphant qu'une proie qu'il faut abattre. Les bouddhistes hindous l'ont déifié et le fils de Siva et de Paravati, dont les épaules supportent une tête d'éléphant, est à leurs yeux l'emblème de la sagacité.

Les M'nong, eux, vénèrent Ngoët-Ngoual, divinité protectrice des éléphants sauvages, à qui ils ont promis de ne jamais tuer ces bêtes d'un autre âge.

Pour sceller ce pacte, Ngoët-Ngoual a remis un talisman aux ancêtres de Kuongjonob. Il consiste en un bracelet de cuivre

et deux cailloux ronds que le vieux chef conserve avec soin et porte sur lui lorsqu'il prend la direction de la chasse. Fidèles à la parole donnée, les M'nong capturent mais ne tuent pas.

Dès qu'il est arrivé dans la région du Darlac constituant les réserves de chasse des M'nong, le troupeau n'est plus perdu de vue, des pisteurs le suivent jour et nuit et, chaque jour, ses déplacements sont signalés au maître d'équipage, à Badon.

La capitale des M'nong comporte une vingtaine de grandes cases plantées au milieu d'une vaste plaine. Les maisons, dont plusieurs dépassent cinquante mètres de long sont cependant insuffisantes pour abriter la multitude venue pour participer aux sacrifices rituels qui précèdent la chasse.

En pleine forêt, à quelques kilomètres de Badon, se trouve la case réservée à la cérémonie. Hommes, femmes, enfants, jeunes hommes, adultes, vieillards, tous sont là. Ils crient, piaillent, hurlent, s'agitent, vont, viennent, s'arrêtent, repartent, tournoient, au milieu de l'effroyable tumulte des tam-tam, des cymbales et des gongs.

A travers le rouge nuage de poussière aveuglante, on voit émerger les éléphants de chasse et leur cornac et les cavaliers campés sur leurs petits chevaux qui n'ont jamais connu la tondeuse.

Le bagage des chasseurs est sommaire. Les vêtements sont réduits à l'indispensable; le cornac, accroupi sur la tête de l'éléphant est porteur d'une veste, son compagnon à califourchon sur les énormes vertèbres a le torse nu. Un maillet pour enfoncer les pieux, une solide et souple lanière en peau de buffle, une longue perche de bambou d'où pend à l'une des extrémités le lasso; c'est avec cet attirail primitif que les M'nong capturent les éléphants.

La veille du jour fixé pour le départ de la meute et des chasseurs, Badong se vide de ses habitants et de ses hôtes passagers. Les uns et les autres se rendent à la case des sacrifices où la ripaille et la beuverie, de rigueur en toute fête moï, dépassera, à cette occasion, les limites habituelles.

Sur l'avancée de la case, à même le plancher sont disposées la chair, les viscères, la dépouille des buffles tués à coups de sagaie. Les bols de cuivre que le sang coagulé transforme en récipients de laque rouge voisinent avec des jarres de riz et des

chandelles de cire vierge dont la flamme tremblote sous les feux du soleil.

La foule crie, vocifère, gueule; puis un silence relatif s'établit : les cornacs, le directeur de la chasse viennent de prendre place sur la plate-forme de la case.

A pleines mains, les cornacs malaxent le sang et la viande hachée. Ce magma sanguinolent est appliqué sur les crânes des énormes bêtes; en guise d'eau lustrale, on vide sur les têtes à peau grise et ridée, le contenu des jarres d'alcool.

Cette cérémonie n'est pas nouvelle pour les éléphants chasseurs. Ils en connaissent les rites et entendent n'être pas frustrés des jouissances qu'ils peuvent en tirer.

Les yeux malins ont disparu sous les paupières, ils savent que l'alcool brûle les orbites; poussant des petits cris de joie, s'aidant de leur trompe, ils recueillent les rigoles d'alcool qui les inondent.

A Ngoët-Ngoual, les chasseurs rappellent les termes du pacte intervenu. Une chandelle allumée, plantée au milieu d'un bol rempli de riz va permettre de consulter le Dieu et de connaître le nombre d'animaux dont il autorise la capture. Les « pakhans[1] », les uns après les autres, sollicitent la bienveillance de Ngoët-Ngoual, projettent une pincée de grains de riz sur le cierge minuscule. Le nombre de bêtes dont le protecteur des éléphants autorise la capture est égal au nombre de grains de riz adhérant à la cire enflammée. La foule est informée de la décision de Ngouët-Ngoual. C'est alors que la ripaille et la beuverie défient toute description.

Jusqu'à en perdre le souffle, hommes, femmes, enfants tettent le mince rotin. La plupart des éléphants viennent réclamer une ration supplémentaire d'alcool. Il n'y a guère de partisans du régime sec parmi eux. Sans mesure, sans retenue, ils boivent comme des Moïs, ne s'arrêtent que lorsque leurs yeux papillonnent et leurs jambes flageolent. Satisfaits, titubants, ils gagnent un coin de brousse; leur démarche mal assurée déchaîne une recrudescence de rires et de braillements; le coin d'ombre trouvé, ils s'allongent et, à l'exemple de leurs maîtres, ronflent et cuvent leur cuite.

1. Cornacs de tête.

Tard dans la nuit, et tant qu'il y aura de l'alcool dans les jarres, la fête se poursuivra. Peu à peu, cependant, le bruit diminue, le silence renaît et berce les songes des chasseurs endormis près des feux.

A l'aube, ils enfourchent leurs montures et, en hâte, gagnent le campement d'où les pisteurs les guideront vers le troupeau qui, insouciant, chemine et broute, accomplissant le périple que leurs ancêtres ont tracé.

Les chasseurs partis, le village semble désert, et la vie quotidienne est suspendue. Tant que les chasseurs n'auront pas réintégré leurs cases, la loi veut que la population reste chaste et silencieuse.

L'existence quotidienne est transformée, nombre d'observances sont à respecter pour préserver les capteurs de la malchance : défense d'entrer dans la demeure de ceux-ci; défense de s'emprunter de l'argent, des vivres, des ustensiles, des armes, défense de frapper les animaux et de se quereller.

Pendant cette trêve, alors que le village alangui se recueille et suit en pensée les chasseurs, ceux-ci, tapis dans la forêt, cachés par les rideaux de verdure, attendent avec les pisteurs, le passage des éléphants sauvages.

De loin, bien avant d'être en vue, le troupeau, par le bruit, révèle sa présence. Les bandes d'une cinquantaine de têtes n'étaient pas rares, il y a moins de vingt ans. A l'heure actuelle, on en trouve encore groupant de vingt à trente animaux.

Le sol tremble sous le martèlement des pattes énormes, la forêt semble prise de délire ou en proie à un cataclysme local. La cime des arbres oscille, les arbustes tanguent, les hautes herbes s'agitent et s'écartent; le fracas des tiges broyées et des branches arrachées couvre tout autre bruit.

Bien que placés sous le vent, la présence des traqueurs a été perçue et le troupeau frémissant de peur et d'inquiétude se dispose à fuir. Soudain l'une des sentinelles déchire l'air d'un barrissement strident, c'est le sauve-qui-peut; chacun fuit au plus vite, laissant derrière lui un tunnel dans la végétation dévastée.

D'instinct les éléphants de chasse ont suivi. Le « pahkan » pointe, ainsi qu'une lance, la perche de bambou à l'extrémité de laquelle pend un lasso. Son aide, à califourchon sur l'échine,

secoué par les terribles réactions de la monture en pleine course, se cramponne à un rotin formant sangle.

Les deux hommes et leur formidable coursier ne font plus qu'un être tendu vers un même but : capturer la proie qui s'efforce de gagner du terrain.

Il faut l'approcher de très près afin d'enserrer l'un des pieds de derrière dans le lasso. A ce moment, le cornac de croupe, dans une dangereuse et souvent tragique voltige se laisse glisser à terre et enroule l'extrémité de la lanière de cuir à un arbre.

Un éléphant pourchassé atteint approximativement la vitesse d'un champion de huit cents mètres. La course en pleine brousse, avec les obstacles des arbres et des rocs dissimulés dans l'herbe à paillote est extrêmement périlleuse. De fait, la chasse ne se termine jamais sans éclopés et blessés. Étant donné les conditions de la poursuite et les difficultés qu'elle présente, on compte les hommes blancs qui ont assisté à ce spectacle.

Le nombre de bêtes capturées dépend surtout de l'importance du troupeau; il dépasse fréquemment la douzaine. Les animaux de grande taille, arrivés à leur complet développement échappent à la capture, ils ne sont plus domesticables.

La bête arrêtée par le lasso, celui-ci enroulé à un arbre, la première phase de la capture est terminée. Elle en comporte d'autres. L'animal, ivre de rage, les yeux injectés de sang, manifeste sa colère par de petits barrissements courts, répétés, suraigus. La trompe s'abat sur la végétation qu'elle peut atteindre, l'arrache, la jette en l'air, la disperse. La bête piétine avec fureur.

Avec l'aide des éléphants de chasse, la longueur du lien a été réduite le plus possible. Bien que garrotté et tenu de court, le captif se lance à corps perdu, à bout de longe, imprimant de terribles secousses à l'arbre et à l'entrave. Il s'agenouille, se roule par terre, ne cessant de barrir, s'efforçant de recouvrer la liberté.

La crise est plus ou moins longue suivant les individus. Entre temps, on a doublé les liens, renforcé les attaches, un collier à pointes enserre le cou. L'animal se rend très rapidement compte de l'inutilité de ses efforts; peu après il accueil-

lera sinon amicalement, tout au moins avec résignation, ses frères domestiqués qui s'approchent de lui.

Chose étrange et inexpliquée, l'éléphant capturé ne se bat pas avec ses congénères domestiqués, il ne cherche pas à atteindre les cornacs et à se venger sur eux des sévices qui lui sont infligés.

On le flanque de deux éléphants auxquels il est solidement attaché. Il fait alors figure de prisonnier entre deux policiers. La ressemblance est complète, le récalcitrant est bientôt mis à la raison, car il est durement battu, houspillé, bousculé et les matraques, pour être remplacées par les trompes, n'en sont pas moins efficaces.

En quelques jours, l'animal est « brisé ». Flanqués de leurs gardes du corps, les captifs gagnent le village.

On les habituera à la présence de l'homme. Ils devront obéir à la voix, ne plus jeter à terre d'une secousse le tapis d'écorce sur lequel on pose le bât. Le cornac s'assoira sur sa nouvelle monture et la guidera de la voix, à l'aide de l'orteil qui, sans cesse, tapotera le derrière de l'oreille droite et aussi et surtout avec « l'ankus », sorte de harpon à manche court, dont la forme et les dimensions sont semblables à celles que l'on retrouve gravées sur les pierres représentant l'armée carthaginoise.

La bête brisée, dressée, obéissant au cornac, ne peut cependant être donnée ou vendue sans que le prix du sang ait été versé à Ngoët-Ngoual.

L'offrande consiste en l'immolation d'un buffle dont le sang sera versé sur la tête du pachyderme. Ce baptême est indispensable; si la cérémonie n'était pas observée, le génie se vengerait sur l'éléphant ou sur les capteurs.

L'éléphant domestique a un nom comme une personne et sait le nom qu'il porte. La nuit, il rentre au village, on l'attache à un pieu, les deux pattes de derrière entravées. Il est entravé de la même manière et on lui met au cou une clochette en bois lorsqu'on le lâche dans la forêt pour pâturer.

En pays jaraï, si un éléphant meurt, il est enterré avec toutes les cérémonies qui sont en usage pour les hommes. Le village en entier se réunit au cimetière; pendant trois jours, il y a grande beuverie, les défenses sont enlevées et conservées.

Parfois, on coupe les défenses des éléphants vivants. Pour

pratiquer cette ablation on place un fil rouge à la hauteur de la coupure. C'est l'animal qui fait descendre le fil à la hauteur voulue et coupe lui-même l'ivoire en imprimant, avec sa trompe, un mouvement de va-et-vient à la ficelle placée dans les deux légères incisions sur lesquelles on verse du sable fin.

Les animaux capturés sont achetés par les Laotiens et les Siamois, surtout par ces derniers, qui les utilisent pour l'exploitation de leurs immenses forêts de bois de teck.

Le prix d'un éléphant varie avec sa taille et son âge. Un animal mesurant deux mètres à deux mètres cinquante à l'épaule valait, en ces dernières années, mille piastres indochinoises, soit neuf à dix mille francs. Une expédition de chasse moyennement heureuse permet la capture de dix à quinze animaux, c'est donc dix mille piastres au moins que les tribus ont à se partager. C'est une somme énorme pour des primitifs.

Les piastres d'argent comptées sont immédiatement partagées et enterrées par leurs propriétaires. Ils iront y puiser fréquemment pour acheter : gongs de cuivre, jarres, bracelets et colliers, animaux et surtout de l'alcool jusqu'à ce que la cachette soit vide.

Le prix des bêtes capturées aura depuis longtemps fondu avant que celles-ci disparaissent bien que, contrairement à la croyance commune, la longévité des éléphants, tout au moins celle des éléphants domestiqués, ne soit pas particulièrement grande. Les Moïs ne se souhaitent jamais de vivre « vieux comme un éléphant » la durée de la vie moyenne de l'homme étant sensiblement supérieure à celle de cet animal.

Le rendement de ces énormes masses de chair est assez faible, eu égard à la quantité de nourriture qui leur est nécessaire.

Un éléphant chargé de trois cents à quatre cents livres ne peut faire plus de vingt à vingt-cinq kilomètres par jour. Il est délicat, chipote la nourriture dès qu'il est fatigué, redoute le froid, la grande chaleur et a une profonde horreur des moustiques.

Lors de mon voyage de douze cents kilomètres en auto dans la région moï, je rencontrai un rouleau compresseur auquel un éléphant était attelé.

Un collier, deux rotins constituent les traits. Quelques cris,

des talonnements aux oreilles, des pressions de jambe et l'énorme masse — un beau mâle de quatre mètres avec deux longues défenses de près d'un mètre — avance, recule, dégage une patte embarrassée dans le trait et s'en va, le rouleau derrière lui, avec la même aisance qu'aurait un bambin traînant son chemin de fer.

Je ne pense pas que la Société des Nations soit intervenue dans la rédaction du contrat de travail qui lie l'éléphant et son cornac à l'employeur. Ça n'empêche pas la formidable bête (je parle de l'éléphant) d'avoir su défendre ses droits et de refuser énergiquement les trois huit. Cinq heures de travail lui suffisent, il est tout à fait inutile d'essayer de lui imposer du supplément.

J'avais promis des poils d'éléphant sauvage. Je ne sais à quoi on distingue un poil d'éléphant sauvage d'un poil d'éléphant domestique et l'occasion de me procurer un ersatz était trop tentante pour que je ne la saisisse pas. Je me suis adressé au cornac de croupe qui, moyennant quelques pièces d'argent, s'évertua à déraciner quelques crins du petit balai ridicule que la nature plaça sur l'un des plus gros postérieurs qu'elle modèle.

L'éléphant est comme certaines gens qui ont une perruque au creux de la main, il tient à cet ornement.

Mon fournisseur de crins, malgré lui, me le fit bien voir : au premier poil arraché, il poussa un cri, se frappant violemment les fesses de sa petite cravache caudale, au second, il secoua ses cornacs de tête et de croupe et comme je disais à celui-ci : « Il proteste ça n'a pas l'air de l'amuser », il me répondit : « C'est juste, mais si vous étiez à sa place, vous seriez sans doute aussi peu content. » Je ne soufflai plus mot et m'en fus.

***

Au cœur même du Darlac subsiste encore une des familles les plus importantes parmi les Moïs. Elle est connue sous le nom de Jaraï.

Aussi loin qu'il soit possible de remonter dans leur passé, on constate que les Jaraï étaient, comme aujourd'hui encore,

placés sous la domination de deux rois, plus exactement de chefs-sorciers appelés l'un le Sadet de l'Eau, l'autre le Sadet du Feu.

La puissance des sadets était autrefois certainement plus grande, plus absolue que celle détenue par les chefs-sorciers qui, actuellement, sont à la tête des Jaraï. De nos jours, elle s'apparente sensiblement avec les pouvoirs des tyranneaux africains. Leur règne, prétend-on, dure sept ans, mais la plupart disparaissent avant ce temps.

Le chef-sorcier ne meurt pas, on le tue. C'est un meurtre rituel et obligatoire. Lorsque le roi est sur le point de trépasser, les gardes qui l'assistent posent leurs mains sur le corps; s'ils estiment que la vie doit le quitter, ils préviennent l'agonie par un coup de lance dans le ventre.

Contrairement à l'usage moï, le corps du Sadet est livré au bûcher. Une urne d'argent sert à recueillir la cendre du cœur, les dents et les os des doigts. Toutes les autres cendres sont placées dans un cercueil et enterrées. L'urne funéraire contenant le cœur est placée dans un tombeau provisoire. Lorsque la veuve vient pleurer, elle doit porter l'urne enveloppée d'un pagne comme on porte un enfant. Au commencement de chaque lune nouvelle, durant toute la nuit, la veuve porte sur son dos le récipient renfermant les cendres de son mari. Les assistants boivent sans arrêt. La cérémonie se répète pendant cinq ans; à ce moment, l'urne est mise dans le cercueil et le tombeau est abandonné pour toujours.

Pour élire un successeur au Sadet, les dignitaires qui forment l'état-major du défunt se réunissent. Après de nombreuses palabres largement arrosées, ils désignent un homme de la tribu.

Le fils du mort ne peut lui succéder, on choisit d'ordinaire le neveu ou le frère cadet du défunt. Le nouvel élu désigné, son état-major l'accompagne dans ses tournées, surtout lorsqu'il prélève le tribut.

Le Sadet fait un voyage dans l'année de son élection, un autre deux ans après. Deux ans s'écoulent avant la troisième tournée, la quatrième n'a lieu que cinq ans après. Par la suite, le Sadet voyage selon son gré.

Les habitants du village visité tuent un buffle et un cochon

dont la chair sert au sacrifice et au festin. Ils offrent, en outre, une grande marmite en cuivre, un bœuf et un cochon vivants, que le Sadet emmène au lieu de sa résidence.

Pendant des siècles et jusqu'à la moitié du XIXe siècle, les rois de l'Eau et du Feu furent les alliés des rois du Cambodge. Ces derniers envoyaient tous les trois ans des dignitaires remettre des cadeaux importants et de réelle valeur aux Sadets. Ceux-ci, en échange, offraient un peu d'ivoire, une corne de rhinocéros et chacun un pain de cire d'abeilles portant l'empreinte de son pouce droit.

Émanant des chefs-sorciers des Jaraï, ces modestes présents étaient cependant très prisés, ils étaient considérés par la cour cambodgienne comme renfermant une parcelle de la puissance surnaturelle des magiciens de la jungle. Chaque fois que le roi du Cambodge s'adressait aux divinités pour attirer la pluie, on sortait le morceau d'ivoire, la corne de rhinocéros, on allumait les cierges faits de cire vierge, on aspergeait le vêtement envoyé par le roi du Feu et le roi de l'Eau, et quatre prêtres s'accroupissaient sur le vêtement en poussant des cris de grenouille.

La sympathie séculaire qui unissait les sadets aux rois khmers se traduisit de façon efficace en 1845 : le roi du Cambodge, en guerre contre les Annamites, reçut, du Sadet du Feu, neuf éléphants que le chef sorcier lui expédiait avec ses vœux de succès et ses regrets de n'y pouvoir contribuer davantage.

La persistance et la fidélité à une alliance entre des peuples ne parlant pas la même langue et ausi différents que les Cambodgiens et les Moïs, seraient inexplicables si une légende ne s'y rattachait.

Les annales khmères et les traditions orales moïs s'accordent pour faire remonter l'origine de la cordialité des relations entre ces peuples à la volonté des génies.

Un Moï riche, nommé Xep, conservait deux lingots de fer, un gros et un petit. Avec ce dernier était identifiée la nature du propriétaire ; tout changement dans le lingot avait sa répercussion sur Xep. L'homme conservait le lingot avec le plus grand soin et n'avait divulgué son secret à quiconque.

Un jour, son fils, voulant se forger un sabre, lui demanda le métal nécessaire à la fabrication de cette arme.

« Prends le morceau de fer le plus gros », recommanda le père.

Le fils s'empara du plus petit. Sous l'action du feu et du marteau, le lingot développa une telle chaleur que l'enclume fondit.

Un esclave qui assistait le forgeron se coupa, une goutte de sang tomba sur la lame du sabre qui jeta un éclair éblouissant. L'esclave, inspiré, déclara que l'arme était un fétiche qui exigeait sa mort en holocauste.

Les assistants offrirent un repas d'honneur à cet esclave qui pouvait interpréter la volonté des génies. On apporta le sabre qui était resté incandescent. L'esclave ayant pris la lame entre ses dents, un gouffre s'ouvrit qui l'engloutit en même temps qu'une lueur fulgurante éblouissait les assistants.

La lame redevint froide, elle est restée dans l'état fruste où elle se trouvait quand une goutte de sang l'avait touchée.

Depuis, la lame est la propriété du Sadet du Feu, elle doit être constamment recouverte de soie; si on l'exposait à l'air libre, le soleil s'éteindrait. Le fourreau fut en même temps remis au roi du Cambodge.

Voulu par les dieux, ce partage était un symbole de l'union devant exister entre les deux peuples, le Moï ayant la priorité dans cette alliance, car la lame dans le combat a plus d'efficacité que le fourreau.

Cette fameuse épée, qui n'est peut-être qu'un mythe, a causé plusieurs drames. Notamment celui au cours duquel disparut l'administrateur Odend'hal. Ce fonctionnaire, bien connu des Moïs, était en relations fréquentes avec le Sadet du Feu. Pour avoir, en 1904, éveillé les soupçons de son hôte en demandant trop instamment à regarder l'acier de la lame débarrassée de sa gaine de soie, Odend'hal fut assassiné sur place, à coups de lance.

La maison fut livrée aux flammes. Lorsque, plusieurs semaines après, un détachement de tirailleurs arriva, on ne retrouva que les os du malheureux fonctionnaire.

Les maisons étaient désertes. Tout le village avait fui et s'était transporté en un endroit inconnu.

Le roi de l'Eau, mieux partagé que son collègue, posséderait deux fétiches, au lieu d'un, une liane remontant au

déluge et qui aurait conservé sa fraîcheur, sa sève et sa souplesse et un rotin extrêmement vieux, lui aussi, mais ayant l'air fraîchement coupé.

A l'aide de ces talismans, le Sadet de l'Eau provoquerait un nouveau déluge, si telle était sa volonté.

Pour ne pas nuire mutuellement à leur prestige, les deux potentats ne résident point dans la même localité; leurs demeures sont distantes de quelques kilomètres.

Alliés du Cambodge, les sadets étaient, par contre, vassaux de l'Annam depuis 1558.

Jusqu'en 1841, les rois sorciers payèrent plus ou moins régulièrement à la cour de Hué un tribut composé de défenses d'éléphant et de cornes de rhinocéros. De son côté, Hué donnait l'investiture au nouveau sadet et lui envoyait une urne de métal blanc qui servait lors des funérailles. Cette suzeraineté était beaucoup plus nominale qu'effective car, en fait, la tutelle annamite ne s'exerça que sur les régions limitrophes du royaume. Les Annamites n'osèrent jamais s'aventurer très avant dans les montagnes, dans les territoires soumis aux rois de l'eau et du feu.

L'occupation française s'est maintes fois heurtée à l'hostilité des sadets. Ces tyranneaux n'hésitèrent pas, à diverses reprises, à attaquer des postes et même à assassiner de leurs mains des explorateurs qui étaient leurs hôtes et, pacifiquement, buvaient l'alcool de la jarre sacrée.

***

Pour le Moï, le contact avec la civilisation, qu'elle soit asiatique ou européenne, a des résultats désastreux. Elle aboutit fatalement et très rapidement à la déchéance et à la disparition de l'espèce. Le temps n'est plus où Kuongjonob, chef quasi-centenaire de la tribu des M'nong chasseurs d'éléphants dans une palabre présidée par le Gouverneur général de l'Indochine déclarait fièrement :

« Envoyez votre esprit au delà des grandes montagnes, celles au delà desquelles aucun blanc n'a jamais mis le pied. C'est là que nous vivons, nous, les tribus fidèles au bracelet[1], qui

1. Le bracelet chez le Moï est le gage du serment.

n'avons jamais appartenu ni au Laos, ni à l'Annam, ni au Siam. Nous sommes nous et n'appartenons ni ne relevons d'aucun peuple. La terre que nous habitons est la terre que le ciel nous a donnée. »

Depuis que ces paroles ont été prononcées, les choses ont changé. « Les génies ont voulu » que la politique de protectorat de la région du Darlac et des races qui y vivent soit modifiée.

On avait adopté à l'égard de ces populations attardées une réglementation généreuse et originale. On voulait les amener lentement à la civilisation, en les préservant de tout contact avec les autres races jaunes; celles-ci, croyait-on avec raison, n'auraient pas manqué de les traiter en inférieurs.

C'était une œuvre éminemment humanitaire de constituer pour une peuplade, en voie de disparition, une réserve identique à celles existant pour les plantes et les animaux.

Mais les belles forêts à terre rouge profonde étaient trop tentantes. Il fallait utiliser la richesse factice d'après-guerre. Les financiers indochinois et métropolitains s'abattirent sur le Darlac; la terre moï, « le dos des ancêtres » fut dépecée comme une proie, chacun en voulut sa part.

Ils l'eurent. Le Moï serait déjà mort du morcellement de ses terres, de l'installation des plantations, d'une prise de contact brusquée avec la vie moderne, si cette transformation n'avait été arrêtée net par la crise économique qui s'est abattue sur le monde et qui n'a pas épargné l'Indochine française.

Il est indéniable que la colonisation européenne ne peut que faire disparaître le Moï libre et indépendant.

Déjà ce qui fut n'est plus. La route construite par les sauvages montagnards : Jaraï de Djiring, Bahnar de Pleiku, Rhadé de Banmethuot, la route les a trahis.

En livrant le secret vrai ou faux de la fertilité de la terre des ancêtres, la voie de paix et de prospérité est devenue le chemin de l'invasion.

Certaines espèces d'animaux meurent en cage. Pour le Moï, la vie telle que la comprennent les races blanches et jaunes, c'est la geôle. La civilisation, qu'elle soit occidentale ou asiatique, peu lui importe : il la fuit d'instinct.

Depuis que le souffle vital a fait palpiter les poitrines moïs,

« vivre libre ou mourir » a été leur devise. Des millénaires ont passé, ils lui sont restés fidèles.

« L'aïeul céleste » avait promis à ses descendants la propriété de la terre avec la protection des génies.

De tout cœur, je souhaite que dans les rustiques maisons moïs, aux bois brunis par la fumée, les habitants d'aujourd'hui et de demain puissent vivre libres et indépendants, ainsi qu'y vécurent leurs pères, depuis le jour de la préhistoire où, des livres d'un Dieu, tomba sa solennelle et splendide promesse.

« Du mnakioh ». C'est tout.

A. DEFURNE

ANTHOLOGIE 1936

PIERRE CAMO

MÉDITATIONS

I

L'ombre de ces grands bois, aimable et solitaire,
N'a rien de ce qui fait vos dures trahisons,
O lointaines forêts d'un climat délétère,
Pleines de mauvais sucs et de subtils poisons!

Les eaux de cet étang, où les biches charmantes
Reviennent boire à l'heure où décline le soir,
Ignorent les horreurs de vos longues tourmentes,
Grèves, où l'océan traîne son désespoir!

Et ce n'est pas à vous, cependant, que j'aspire,
Bel accueil, herbe tendre et paisibles plaisirs!
Un passé jamais mort me tient sous son empire,
Et mon cœur a gardé trop de sombres désirs :

Le regret de la mer aux colères nombreuses
Loin d'un rivage en fuite où défaille un adieu,
Et le besoin obscur de cette angoisse affreuse.
Qui, seule, nous remet entre les mains de Dieu!

II

Heureux ceux dont la mort couronna l'aventure
Au sein même des lieux témoins de leur effort,
Et qui n'ont pas connu, vivants, l'atroce injure
Du retour décevant que leur gardait le sort!

Que ce soit à la pointe où se brise l'écume
Dans un vent parfumé de girofle des bois,
Ou sur ce grand plateau d'herbe haute et de brume
Que la fleur du glaïeul empourpre par endroits,

C'est assez pour que chez le voyageur qui passe
S'exalte, en s'imposant, le charme inattendu,
Comme un subit écho qui traverse l'espace,
D'on ne sait quel prestige admirable et perdu!

Rien de ce qui s'entend sous le nom de la gloire,
Mais le feu, simplement, en pleine obscurité,
D'un éclair qui jaillit du fond de la mémoire,
Et le seul bien, pour moi, que j'eusse souhaité!

MAX JACOB

PHÈDRE N° 1

« Quels sont tes charmes plus doux et doux qu'une torture?
« Les hommes laissent-ils leur trace en ta chevelure? »
Voyez ces paupières malades par l'amour!
L'amour lui sert de vêtements et d'atours
et c'est de l'amour qui coule de ses regards,
non pas comme un poison mais comme un léopard.
Sur cette joie opiniâtrement belle
des hommes affamés ont posé leurs bouches;
de nouveaux hommes ont vu rouge
d'autres hommes encor ont vu rouge sur elle.

Je l'aurai tout à l'heure.
Elle ne sera belle que pour moi
quand je me poserai comme sur une croix
Ses yeux ne seront tendres que pour un instant.
Elle est vêtue comme l'été
sa traîne sont les siècles et ses manches les heures.

C'est pourquoi je me dis : « Le Christ ne peut rien!
Tant il y a de fleurs et tant moins de gardiens!
Que peut l'Éternité si tu la transfigures. »

PHÈDRE N° 2

Que le jour soit si proche, que les fleurs soient si fraîches
l'après-midi herbeux et que je sois revêche!
Je ris pourtant et chante dans l'ennui
comme du sel dans la nuit
comme un feu dans le crépuscule
« Je suis l'amour, ce noctambule! »
— C'est vous qui distribuez votre présence et qu'on ne voit
[pas?
On a marché sur mon décor.
Quel fléau a marché en ma perméabilité?
Voici que je ne puis plus me donner des ordres.
On prétend me conduire dans une orbe.
Inspecteurs! chassez donc cette invisible escorte.
Je tâche d'entendre la nature qui dort...
Assurément, c'est la mort!
Il n'y a plus que ténèbre et la lumière éclôt.
— Rassure-toi! je suis celui qui t'aide
du vent je t'apporte les ailes.
— Que dis-tu là? les déesses sous terre m'ont criblé
comme le meunier blanc le blé.
Adieu délice, croissant de la vie
adieu visions mal équarries
eh bien! je laisse aller mes mains
mes mains rassasiées avant les lendemains.

PHÈDRE N° 3

Ils tombent les pétales rouges de la jeunesse,
le voile rejeté de la passion il retombe.
Elle déteint la robe vive de la jeunesse!
et le bruit de pieds des heures
il est plus silencieux
Mais ce qui ne change pas, c'est les cieux :
le rite des saisons aux grâces de leurs tables
ne change pas, ni cette lumière indomptable!
les étoiles sont jeunes! et Jésus, Fils de Dieu!

Or tu es ma saison et tu es ma lumière,
ma foule troupeau d'Heures et mon rite et ma terre.
Hippolyte a déchiré le Nord;
il a donné l'Éternité au clair de lune,
délivré l'Immortel en moi par passeport,
mis des crinières d'or aux chevaux de Neptune.

O mon diable! O mon astre! si j'étais un tombeau,
tu l'ouvrirais, toi seul, pour qu'en sorte le Beau
et tu m'es ce Tuba du Jugement Dernier
annonçant une gloire funeste à la Beauté.

Oui, je souffre en dormant car je me transfigure
en un nouvel amour qu'à l'aube j'inaugure.

PIERRE GUÉGUEN

SACCAGE D'UNE STATUE

Statue charnelle à présent insensible
A ce cœur idolâtre près de toi voletant
Daignant à peine lui resouffler sur l'aile
Quand te manque à la longue son fidèle fredon

Statue si pure que tu fixes le temps
Se laissant prendre à ton air éternel
Que tu fixes l'espace aux moires de tes yeux
Moyeux et rayons de la roue
Sais-tu pourtant que je veux m'évader
Ou perpétrer sur toi de trop noirs désespoirs?

Parfois quand je me penche sur ton marbre parfait
T'adorant sans mesure mais te devinant morte
A mon cœur exigeant
Une rage inconnue s'empare de mes doigts
Sculpteurs féroces de ta gorge

Mon œil soudain te juge te défie
Découvre quelque tare mal cachée sous les fards.
Ta solaire beauté déserte son canon
Je doute que tu sois la reine

Mais vite la déesse infuse dans tes traits
Se réveille avertie par quelque caméristé
Sa présence t'emplit de son fluide enchanté.
Et me fascine par chaque arpent de peau
Par les yeux de tes tempes par les yeux de ta bouche
Par les yeux de tes yeux tels des astres jumeaux

Alors c'est contre moi que je veux retourner
La fureur de mes griffes
Et si tu te retires c'est la mort qu'il me faut
Le silence sans suture
La chape et la tiare de terre
Où le pape grimaçant de mes os
Rêvera malgré le ver à ta figure.

Cependant tu vivras sur la dalle scellée
Vide dans l'éclaboussure du soleil
Car j'aurai pris ton double pour guide du voyage
Vers Celui dont tu n'es qu'une approximation adorable
O ma statue de chair et d'âme dressée
Sur la place brutale de mes membres!

LE SEIGNEUR AUX BALLONS

A Gilbert Mauge.

Seul dans le silence de ma chambre
Où les lumières vives soudain disent
Enfants qui veillent tard des paroles excessives
J'oblige la momie trop prête
A écarter les bandelettes de la nuit
Et je tombe à genoux pour sommer le Seigneur

Chaque fois ma prière Lui invente une image
Afin de l'effleurer
Même ce soir en hâte je barbouille une fresque
Sur le mur de chaux bleue

Ha! Sa Droite est levée au-dessus de l'épaule
— Tiens-tu toujours des verges prêtes pour le pécheur?
Je confesse à tes pieds mon amour de l'amour
Mais Madeleine au ciel est sainte de velours

Non ce que tu portes virevole
Dans un bruit soyeux de caresses
Et joufflus au bout d'une gaule
Ce ne sont que ballons pour amuser les anges

Ils brillent bondissent gravitent
Balles bulles billes immenses
La gaule grossie est le tronc
De l'Arbre de la Connaissance
Où je cueille tête dodelinante
Les astres sans pépin d'un nuiteux paradis

RENÉ LAPORTE

LES YEUX POUR D'AUTRES SPECTACLES

Sur le dimanche de tous les pays du monde
les filets de la nuit sont déjà tendus
Petites mémoires lâchées au fil du temps
petits hommes de boue et d'heures mortes ô bonnes prises
le saviez-vous
quelque chose chaque soir vous délivre de vous-mêmes
Quand les oiseaux sur le point de fermer les livres du jour
vérifient la comptabilité du silence du vent et de la mer
quelque chose à maturité se détache des arbres du néant
C'est l'heure où le dormeur traverse les murs
et remonte à sa source
ne croyant qu'à ce qu'il ne voit pas

Je me souviens d'une maison de lierre et d'hirondelles
et qui prenait chaque matin des vacances au bord du ciel
je me souviens aussi
de hauts portraits polis par l'agitation marine de la mort
et surtout d'une vieille dame mystérieuse qui régnait
sur cette époque du désordre et de l'enchantement
Je la voyais venir de ma vie à mes songes
avec la même robe rouge
et les étoiles intermittentes de ses doigts
Le tambour du sommeil roulait déjà
Sur les vitres
un silence excessif écrivait mon histoire embellie
ô montagnes des songes
gravies facilement dans la neige des draps
Une ville lointaine mettait autour de mon cou son collier de
[lampes]
En venant à moi dans l'escalier
la vérité lasse se cramponnait à la rampe
son déguisement était celui d'une actrice mal payée

Où est ce grand printemps clair et déshabillé
cette saison de l'insistance dans le creux de mes jours
où est cet enthousiasme cette lueur d'incendie
Le temps passe Je passe avec lui
Mon sommeil dans la houle du désir
s'accroupit lourdement sur les personnages avides de l'enfance
C'est fini l'insolence c'est fini de rire et de pleurer
Un homme naît des truquages et des plaisirs désespérants
dormeur sans souvenir
dormeur qui se cache sous des fatigues de fortune
qui tombe dès que le marchand de sable le pousse du doigt
Et j'appelle vainement l'enfant adroit l'enfant sans causes
dont les paupières étaient l'asile scintillant des métamorphoses

CHANSON DES SABLES

Les rubans emmêlés de la nuit
font les filles servantes du diable
et j'adore ce que je fuis
dans l'esprit en mouvement des tables

La mer en costume d'apparence
s'éclaire au bal des marins noueux
c'est la maladie des ports le dimanche
qui donne aux doigts cette adresse de fleurs

On voit les doigts dans les rubans
les doigts fleuris sur le corsage des heures
Un grand navire en rupture de vent
sert d'enseigne aux marchands de cœurs

Chanteur des sables c'est ton tour
d'apprivoiser un jardin de bêtes tristes
tournant mollement le long des jours
où se garent les soleils mal subis

Chanteur au port si ton poison
arrive par le chenal de l'instinct
répète bien que le bonheur c'est la prison
et non le libre libertinage

Tu es un enfant à la porte du matin
tu serres un éventail de serments pathétiques
prends garde au plaisir de vieillir pour rien
aux rides charmantes de tes répliques

LES QUATRE ÉTAGES DE LA STRATOSPHÈRE

Teisserenc de Bort, avec ses ballons-sonde, a révélé la stratosphère au monde savant, mais c'est le professeur Piccard qui l'a « lancée » dans le grand public; les journaux citent et commentent les records d'altitude réalisés avec les ballons stratosphériques, ou *stratostats*, dont le meilleur, établi en Amérique par Stevens et Anderson, a atteint 22 600 mètres. Il est même question d'organiser des ascensions par « ballons de plaisir », dont le principal attrait, pour ceux qui ne font point de mesures scientifiques, sera la vue de la Terre, observée à travers les hublots de la nacelle close d'aluminium. Mais ces ascensions ne nous mènent encore qu'à la porte de la stratosphère. Jusqu'où s'étend-elle et de quoi est-elle faite? Nous n'avons, là-dessus, d'expérience directe que jusqu'à 35 kilomètres, par les instruments enregistreurs emportés à bord des ballons-sondes. Au delà, ce serait l'inconnu, si la lumière et les vibrations électriques ne nous apportaient de rares nouvelles de cette atmosphère supérieure. Pourtant, peu à peu, les notions se précisent, les informations se recoupent, les hypothèses sont contrôlées ou infirmées, et notre curiosité naturelle reçoit des satisfactions partielles; peut-être n'est-il pas inutile de faire le point de ces renseignements et de ces hypothèses.

***

L'atmosphère météorologique, ou troposphère, s'arrête là où cesse d'exister la vapeur d'eau, c'est-à-dire à 7 ou 8 kilo-

mètres au-dessus des calottes polaires, à 12 ou 13 kilomètres dans les régions équatoriales; la température s'y abaisse plus ou moins régulièrement à mesure qu'on s'élève, jusqu'au voisinage de — 50 degrés, pour se stabiliser ensuite, sur une vingtaine de kilomètres, dans le vestibule de la stratosphère qu'atteignent les ballons-sonde; dans cette région, les courants aériens sont, en général, horizontaux et les couches d'air superposées glissent, sans se mélanger, les unes sur les autres; c'est sans doute cette constatation, un peu sommaire, qui a valu à cette région son nom de stratosphère.

Si les débuts de cette atmosphère supérieure sont assez mal déterminés, sa fin est encore plus incertaine; la stratosphère s'étend, par définition, aussi loin qu'on rencontre des gaz, et comme ceux-ci se raréfient progressivement à mesure qu'on s'élève, elle se raccorde insensiblement au vide interplanétaire, ou à ce qu'on désigne sous ce nom. On pensait jadis que la température s'abaissait, à mesure qu'on s'élevait, jusqu'au zéro absolu, et, partant de là, on avait estimé l'épaisseur totale de notre atmosphère à 150 ou 200 kilomètres. Mais, à mesure que la science est mieux informée, elle est amenée à éloigner ces limites supérieures, c'est-à-dire à admettre que l'atmosphère se raréfie bien moins vite que ne l'indiqueraient les formules logarithmiques établies par Laplace, et dont on se sert journellement, à bord des avions et des aérostats, pour évaluer l'altitude d'après les indications du baromètre; ces formules, prolongées par extrapolation, indiqueraient qu'à 100 kilomètres d'altitude, la pression ne vaut plus que quelques dix-millionièmes d'atmosphère; elle serait donc comparable à celle qui existe dans nos meilleures lampes à vide; à 200 kilomètres, réduite toujours dans les mêmes proportions, elle serait pratiquement nulle.

Or, il y a de fortes raisons de penser que l'atmosphère s'étend beaucoup plus loin que cette extrapolation ne l'indique : les étoiles filantes commencent à s'allumer entre 120 et 150 kilomètres, et on assure en avoir observé jusqu'à 300 kilomètres; il faut donc qu'à ce niveau, elles aient rencontré une atmosphère assez résistante pour freiner leur mouvement et les échauffer. Mieux encore : les aurores polaires, dont la base commence entre 100 et 180 kilomètres, dressent leurs rayons

jusqu'à 500, et même jusqu'à 750 kilomètres au-dessus du sol. Or, il est acquis que ces jets lumineux proviennent du choc des électrons solaires contre les molécules gazeuses qu'ils ionisent. Enfin, d'autres informations, dont je ferai état tout à l'heure, nous sont procurées par les ondes électriques cheminant dans la haute atmosphère; elles nous conduisent à la prolonger jusqu'à 800 kilomètres, et peut-être même au delà.

En présence de ces faits concordants, on est amené à se demander quelle est la cause qui soutient ainsi l'atmosphère au-dessus des limites fixées par le calcul. Il y a quelque trente ans, le physicien autrichien Hahn croyait en avoir trouvé l'explication : l'atmosphère supérieure, pensait-il, est formée presque exclusivement par de l'hydrogène, avec des traces d'hélium; comme le premier de ces gaz est 16 fois plus léger que l'air, la pression doit s'y réduire 16 fois moins vite, c'est-à-dire qu'elle diminuerait de moitié tous les 77 kilomètres seulement, à condition que la température ne varie pas; d'ailleurs, la présence de cet hydrogène s'expliquerait aisément par les éruptions volcaniques, qui en dégagent des quantités formidables, et on doit supposer que ce gaz qui a disparu de notre atmosphère inférieure, s'est élevé en raison même de sa légèreté. Cette hypothèse, qui avait obtenu un large crédit auprès des physiciens et des météorologistes, est envisagée aujourd'hui sans faveur : c'est que l'analyse spectrale de la lumière aurorale, effectuée soigneusement par Vegard, y a fait apparaître certaines raies caractéristiques de l'azote, tandis que celles de l'hydrogène en sont absentes, et cette considération paraît décisive.

Il a donc fallu se retourner vers une autre explication. Or, on n'avait guère le choix, et la chaleur seule paraît capable de donner à l'azote et à l'oxygène de la haute atmosphère l'élasticité qui leur est nécessaire pour lutter contre la pesanteur; on estime donc aujourd'hui que la température de la stratosphère, après être restée constante, ainsi qu'on l'a vu, sur une certaine épaisseur, s'accroît ensuite progressivement jusqu'à 1 000 degrés, et peut-être plus encore, température qui serait atteinte, au moins pendant le jour, aux altitudes voisines de 300 kilomètres; bien entendu, c'est en absorbant le rayonnement solaire que les molécules gazeuses seraient ainsi

échauffées. Il faut convenir que cette hypothèse choque nos habitudes d'esprit; mais ce n'est pas une raison suffisante pour qu'elle soit inexacte, et on ne pourra la juger que par ses conséquences; lorsqu'il s'agit de gaz aussi dilués que ceux de la haute atmosphère, la notion de température se dépouille de la signification physiologique que nous lui attribuons; elle signifie seulement que les molécules ont acquis une vitesse d'agitation particulière; si, par exemple, la température de l'air passe de zéro à mille degrés, cela signifie seulement que cette vitesse a doublé, passant de 500 à 1 000 mètres par seconde; ce qui n'empêche pas, que si, par aventure, nous étions transportés dans cet air raréfié à mille degrés, nous y serions, non pas brûlés, mais gelés, parce que l'équilibre thermique de notre corps n'est pas soumis aux mêmes conditions que celui d'une molécule errante d'azote ou d'oxygène. Mais je ne veux pas insister sur cet apparent paradoxe, dont la discussion m'entraînerait trop loin de mon sujet.

***

Il est donc acquis que, pour une raison ou pour une autre, l'atmosphère s'étend largement jusqu'à 600 ou 800 kilomètres, et peut-être même au delà. Dans ce large domaine, la curiosité scientifique a de quoi s'exercer; elle n'a reçu, jusqu'ici, que des satisfactions partielles et incomplètes; pourtant, on a déjà repéré dans la stratosphère quatre couches superposées; ce sont la *couche diffusante*, la *couche ozonée* et les deux étages E et F qui constituent l'*ionosphère*. Il en existe, sans doute, beaucoup d'autres; celles-là, seules, ont été différenciées, et leur rôle commence à nous apparaître; l'objet de cet article est de les étudier successivement.

Nous savons tous, aujourd'hui que, jusqu'aux étoiles et aux nébuleuses, l'espace s'étend indéfiniment au-dessus de nos têtes; mais tâchons d'oublier cette science acquise, et de regarder le ciel bleu avec les yeux naïfs des hommes primitifs; il nous paraîtra, comme à eux, limité par une voûte surbaissée, plus haute que les légers flocons des cirrus que nous voyons flotter, au gré des vents, au-dessous d'elle. Cette illusion a une cause, que lord Rayleigh a révélée, et dont les météorologistes

anglo-saxons ont précisé l'explication; elle tient à ce qu'une partie de l'atmosphère, dont les limites approximatives peuvent être fixées à 10 et 20 kilomètres, diffuse par ses molécules la lumière du soleil, comme un globe opalin diffuse les rayons de la lampe qu'il enferme et nous paraît lumineux par lui-même; seulement, la diffusion de l'atmosphère est sélective, c'est-à-dire qu'au lieu de porter également sur tous les constituants de la lumière blanche, elle s'exerce principalement sur le bleu et le violet; les expériences de laboratoire ont largement confirmé cette théorie, mais il reste à expliquer pourquoi la diffusion ne s'exerce pas sur toute l'atmosphère, pourquoi elle cesse d'agir, en haut comme en bas, en dehors de la zone que nous avons grossièrement délimitée.

Bien que l'atmosphère inférieure, ou troposphère, contienne les trois quarts de la masse gazeuse totale qui entoure notre globe, elle n'agit pas, au moins sélectivement, sur la lumière solaire qui la traverse; cela tient surtout à ce que la diffusion bleue des molécules d'azote et d'oxygène est compensée par la diffusion rouge des molécules de vapeur d'eau, et peut-être encore par l'action des courants aériens qui la traversent, et qui agissent, comme l'a montré récemment M. Jacques Duclaux, en produisant une sorte de brume blanche, plus marquée pendant les chaleurs estivales, où elle rend souvent le ciel laiteux. De l'autre côté, lorsqu'on s'élève à 20 kilomètres, la pression atmosphérique n'est plus que de 40 millimètres, c'est-à-dire qu'il ne reste plus au-dessus de ce niveau qu'un vingtième de l'atmosphère totale; on conçoit, d'après cela, que la diffusion exercée par ces rares molécules devienne pratiquement insignifiante, encore qu'il soit impossible de fixer une limite exacte au-dessus de laquelle elle aurait cessé d'exister.

Remontons, en esprit, plus haut dans la stratosphère; nous y connaîtrons une seconde région, caractérisée par la présence de l'ozone; ce gaz est, comme on sait, une forme condensée de l'oxygène. Depuis qu'on étudie au spectroscope la lumière solaire, transmise à travers notre atmosphère, on n'a pas été sans remarquer que ses radiations s'arrêtaient brusquement dans l'ultra-violet, et que cette coupure brutale correspondait précisément au spectre d'absorption de l'ozone; pourtant, il

y a si peu d'ozone dans l'atmosphère inférieure, qu'il semblait impossible de lui attribuer l'absorption constatée. Il appartenait encore à lord Rayleigh de trouver la clef de cette énigme en montrant que, si l'ozone est presque absent de la troposphère, il existe plus abondamment dans une région supérieure.

Cela ne veut pas dire qu'il y existe en grande quantité; les mesures d'absorption indiquent que, si on pouvait le rassembler à l'état pur, sous la pression atmosphérique, la couche formée aurait entre 3 et 5 millimètres d'épaisseur. C'est pourtant cette dose minime qui suffit à modifier profondément la lumière qui nous arrive du Soleil, en la dépouillant d'un groupe de radiations extraordinairement actives, et destructrices de la vie animale et végétale; sans ce léger voile d'ozone, la vie, telle que nous la connaissons, ne saurait exister sur le sol de notre globe; c'est là une des plus curieuses harmonies du monde où nous vivons, harmonie qui ne peut s'expliquer, dans le cadre de la science, que par une adaptation de la vie terrestre aux conditions imposées par la lumière.

Dans quelles régions de la stratosphère faut-il placer cette couche ozonée? Jusqu'à ces derniers temps, les mesures d'absorption, effectuées sous diverses obliquités, indiquaient une altitude moyenne de 50 kilomètres, mais des expériences nouvelles, conduites au Pic de Ténériffe, ramèneraient cette altitude au voisinage de 25 à 30 kilomètres; c'est dire que la question est encore controversée, et qu'on n'est pas mieux fixé sur l'épaisseur de cette couche absorbante. Quant à son origine, tout le monde s'accorde pour l'attribuer aux radiations solaires elles-mêmes, et spécialement à l'ultra-violet; la seule difficulté consiste à expliquer pourquoi la couche ozonée est limitée, en haut comme en bas. Il faut se rappeler que l'ozone n'est stable qu'à basse température; il ne saurait donc exister dans les régions élevées de la stratosphère, s'il est vrai qu'elles sont aussi chaudes qu'on l'admet aujourd'hui. D'un autre côté, puisque c'est une certaine fraction de l'ultra-violet qui fabrique l'ozone, cette production doit s'arrêter quand l'ultra-violet actif a été absorbé, et c'est précisément ce qui se produit au sortir de la couche ozonée. Ces raisons expliquent, au moins qualitativement, la limitation constatée.

***

Élevons-nous maintenant au-dessus de cette couche, dans les régions situées à 100 kilomètres au-dessus de la surface du globe, et même au delà. Il semblerait que notre ignorance dût s'accroître avec la distance; il n'en est rien, et les régions supérieures de la stratosphère ont fait, depuis vingt ans, l'objet de travaux très nombreux, que dirige et coordonne actuellement l'*Association radioscientifique internationale*, présidée par le professeur E. V. Appleton. A ce niveau, ce n'est plus la seule lumière qui nous renseigne; plus précis, plus nombreux aussi sont les documents apportés par les ondes électriques; la principale difficulté est de les interpréter.

Au commencement du présent siècle, lorsque la T. S. F. commença à affronter les longs parcours, on fut stupéfait par la portée inattendue de ces ondes, surtout pendant la nuit. On pensait alors, par analogie avec ce qui se passe pour la lumière, que les vibrations électriques contournaient les obstacles et épousaient la rotondité de la terre par un phénomène de diffraction lié à leur nature ondulatoire, et dont les lois ont été établies il y a un siècle par le génie de Fresnel; mais le calcul ne tarda pas à montrer que cette cause était insuffisante pour rendre compte des phénomènes observés, c'est alors que Kennelly, puis Heaviside, risquèrent une explication nouvelle : d'après eux, les couches supérieures de l'atmosphère réfléchissaient les ondes électriques et les renvoyaient vers le sol; la théorie électromagnétique de Maxwell indiquait d'ailleurs que le pouvoir réflecteur était le corollaire de la conductibilité électrique; c'est pour cette raison que les métaux sont, à la fois, bons conducteurs et bons réflecteurs. Pour que l'atmosphère devienne conductrice, il faut et il suffit qu'elle soit ionisée, c'est-à-dire que les molécules neutres soient divisés en ions électrisés; ainsi, la couche conductrice d'Heaviside, comme on l'appela dès lors, devait être une région où une fraction des molécules, brisées par la lumière, par les rayons cathodiques solaires ou par toute autre cause, forme des nuages diffusants, ou même réflecteurs pour les ondes électriques, comme les nuages de vapeur d'eau diffusent et renvoient vers le sol la lumière reçue du Soleil.

Cette hypothèse, d'abord accueillie avec réserve, n'acquit autorité dans la science que du jour où des expériences, effectuées simultanément en Angleterre et aux États-Unis, lui apportèrent une éclatante confirmation : les ondes émises par un poste étaient recueillies à une centaine de kilomètres de là; les phénomènes observés ne pouvaient s'expliquer que par la superposition, ou pour mieux dire l'interférence, des ondes transmises directement avec celles qui, réfléchies sur la couche d'Heaviside, arrivaient en retard parce qu'elles avaient fait plus de chemin.

Depuis lors, on s'est appliqué à simplifier les méthodes; celle qu'on utilise aujourd'hui est fondée sur les phénomènes d'écho, tout comme les procédés employés pour mesurer la profondeur de la mer : l'antenne émet, vers le haut, une série de signaux très brefs qu'on reçoit ensuite, après réflexion sur le nuage ionisé, à l'aide d'un appareil extraordinairement sensible, l'oscillographe cathodique, dont on connaît l'emploi pour la télévision. On peut ainsi mesurer le temps (quelques dix-millièmes de seconde) mis par l'onde électrique pour effectuer son trajet aller et retour; en multipliant ce temps par la vitesse de propagation, qui est de 300 000 kilomètres par seconde), on obtient le double de la hauteur où se tient la couche réfléchissante. Actuellement, plusieurs laboratoires sont équipés pour mesurer constamment et enregistrer ces altitudes; ils sont même en état, moyennant certaines hypothèses, de mesurer la densité du nuage ionisé, c'est-à-dire le nombre d'ions par centimètre cube, qui peut varier de 0 à 200 000. Ces données, centralisées par l'association radioscientifique internationale, forment un ensemble fort touffu, comme tout ce qui se rapporte à la physique du globe. Pourtant, un certain nombre de résultats généraux s'en dégagent.

Le premier est l'existence, à un niveau variable entre 100 et 200 kilomètres, d'une couche réfléchissante et conductrice, désignée par la lettre E; elle peut être décelée d'une façon permanente, mais avec une intensité très marquée pendant le jour; elle s'affaiblit au contraire pendant la nuit; sa propriété caractéristique est de renvoyer vers le sol des ondes dont la longueur est supérieure à 100 mètres, c'est-à-dire celles qui sont le plus couramment employées en radiodiffusion; mais les

ondes plus courtes, correspondant à des vibrations plus rapides, la traversent sans altération et seraient donc perdues pour l'observateur terrestre, si elles ne venaient se heurter à une seconde couche, désignée par la lettre F, qui les renvoie vers le sol. L'altitude de cette couche F est comprise entre 400 et 800 kilomètres, et on a des raisons de croire qu'elle est formée principalement d'électrons, tandis que E serait constitué par des ions plus massifs et, par suite, moins mobiles. L'ensemble de E et de F constitue ce qu'on nomme aujourd'hui l'ionosphère. F, qui se forme pendant la nuit, explique donc la lointaine propagation des ondes qui sont émises après le coucher du soleil; mais il faut avouer que cette explication est encore incomplète, car F cesse de réfléchir les ondes plus courtes que 40 mètres; or ces vibrations ultra-rapides nous étonnent aujourd'hui par la puissance de leur propagation, puisque les appareils modernes se vantent de nous faire entendre les concerts venus du Japon ou d'Australie; on se demande alors par quelle voie ces ondes ont pu faire le demi-tour de la terre; à cette question, la science ne donne pas encore de réponse certaine; on peut imaginer que les vibrations, qui traversent normalement les couches E et F, sont réfléchies lorsqu'elles se présentent très obliquement; elles seraient alors enfermées entre l'ionosphère et la surface, également réfléchissante, du globe, comme un rayon lumineux entre deux miroirs parallèles qui renvoient ce rayon de l'un à l'autre. Nous sommes là un bout de notre science actuelle de la stratosphère; mais les faits s'accumulent, les hypothèses se précisent et, chose inattendue, les applications se présentent, puisque la connaissance de ces phénomènes ionosphériques permet d'assurer de meilleures communications. Quelqu'un aurait-il pu imaginer, au siècle passé, que l'étude de la haute atmosphère puisse présenter un intérêt pratique?

L. HOULLEVIGUE

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Érasme est mort dans la nuit du 11 ou 12 juillet 1536. Pour le quatrième centenaire de cette mort, M. L. Gautier-Vignal nous a donné un livre qui se lit avec le plus vif intérêt[1]. L'auteur, très bien informé des travaux sur ce sujet, a pris le parti d'une biographie si rigoureusement chronologique, que nous suivons pour ainsi dire Érasme pas à pas, et qu'à chaque moment nous le distinguons non seulement lui-même, mais le spectacle qu'il avait sous les yeux, ses amis, le pays où il s'installe, les vicissitudes de l'Europe. Si bien qu'en fin de compte, c'est tout le merveilleux tournant des deux siècles que nous voyons s'infléchir, puis cette tragique période d'après 1530, où l'Europe, saturée de chefs-d'œuvre, étouffée de splendeur, se déchire et s'effondre.

Aussi recherché des princes que le sera Voltaire, Érasme a connu presque tout ce qui a compté dans ce temps trop riche. De là une infinité de portraits. Celui de Thomas More est tout à fait joli. M. Gautier-Vignal nous montre le futur chancelier parfait érudit, étudiant le grec et la philosophie, faisant des conférences sur saint Augustin et en même temps écrivant des poésies latines et anglaises. « D'une grande piété, il avait songé à entrer dans les ordres et séjourna longtemps, sans toutefois prononcer de vœux, dans un couvent de chartreux. Il s'astreignit volontairement à une dure discipline, jeûnant, portant un cilice, couchant à même le sol, ne s'accordant que quelques heures de sommeil par nuit. Mais More offrait un

1. L. Gautier-Vignal, *Érasme (1466-1536)*, Payot.

contraste charmant. Ce jeune saint, ce dévot, était l'homme le plus gai, le plus spirituel du royaume et l'archevêque Morton s'amusait de sa vivacité d'esprit et de son don de repartie. Il aimait passionnément les lettres et les arts, la musique principalement, et il jouait de la viole, son instrument préféré. » Il n'y a de plus gracieux que le portrait de More tracé par Érasme lui-même : « Son plus grand plaisir, il semble le prendre dans la société et la conversation de ses amis, ayant une absolue aversion pour la paume, les dés, les cartes et les autres jeux, grâce auxquels la masse des gentilshommes trompent l'ennui du temps... Depuis son enfance, il a toujours été si amusé par une plaisanterie, que l'on pourrait croire que plaisanter est l'objet principal de sa vie. » Pauvre Thomas More, dont la fin fut si belle et si courageuse!

Au milieu de toutes ces figures vivantes, Érasme lui-même est assez vivant pour garder tous ses secrets. A la fin du livre, nous avons été les témoins de son existence, mais que pensait-il?

Au contraire de ce qu'on a pu dire, son attitude dans la question de la Réforme est fort nette. Il a pu à certains moments être embarrassé de ce qu'il avait dit lui-même des abus de l'Église. Et ceux-là n'avaient pas tort qui disaient l'œuf couvé par Luther mais pondu par Érasme. D'autre part, il est évident qu'entre Luther, si peuple, et Érasme si aristocrate, il ne pouvait pas y avoir grande sympathie. Il n'y a qu'à les regarder pour en être convaincu. Au surplus ils ne se sont jamais rencontrés. Toutes leurs relations se bornent à des lettres et à des négociations. Au moment où Luther, le jour de la Toussaint 1517, affiche à la porte de la cathédrale de Wittemberg les thèses sur les Indulgences, Érasme, célèbre, couvert d'éloges, gloire et ornement de son siècle, très occupé de travaux littéraires, montre une certaine indifférence aux clameurs soulevées par Frère Martin. Les deux partis cherchent à l'attirer à lui. Il garde sa liberté, et naturellement il est attaqué par l'un et l'autre camp. Il est certainement bienveillant pour Luther. Il recommande à Charles-Quint de n'user pas de violence. La rupture de Luther lui-même avec l'Église n'est définitive, on s'en souvient, qu'en 1521. La bulle d'excommunication est du 3 janvier, le feint enlèvement et la retraite à

la Wartburg, du 4 mai. Pendant deux ans encore, Érasme refusera d'écrire contre Luther. Il le fera enfin, après tout un échange de lettres où il mettra les choses au point; il fait savoir au Réformateur qu'il n'écrira pas contre lui, mais en faveur de la vérité évangélique. Et il compose *De Libero arbitrio*, ce qui était assez courageux, puisqu'il savait à quelles fureurs il s'exposait, et aussi assez prudent, puisqu'il portait la controverse non sur le terrain théologique, mais sur le terrain philosophique, et qu'il défendait la liberté humaine.

Au point de vue de l'orthodoxie, Érasme est inattaquable. Mais que son catholicisme est étrange! M. Gautier-Vignal, après avoir loué sa fermeté, nous dit qu'il voulait maintenir l'unité de l'Église. Mais les raisons qu'il apporte à cette conviction sont toutes profanes. « L'Église lui apparaissait comme un élément de stabilité et de durée qu'il fallait soutenir. » Elle apparaît ainsi, on le sait assez, à beaucoup de gens qui ne font pas profession de lui obéir. Et la mort d'Érasme, quelle énigme! On le voit prier, s'entretenir avec ses amis. Mais les derniers sacrements? La confession suprême? On nous dit qu'il n'y avait plus à Bâle, ni église, ni prêtre du culte catholique. M. Gautier-Vignal passe pudiquement sur ces détails. Mais le lecteur reste assez troublé.

***

Puisque nous sommes aux anniversaires, il faut citer le magnifique volume que M. Robert Bory a fait paraître aux Horizons de France, sous ce titre : *La Vie de Franz Liszt par l'image*. Six cents illustrations font passer sous nos yeux cette vie triomphale. Voici la maison natale à Doborján, les parents, les premiers protecteurs, les premiers maîtres. Voici la charmante figure de l'enfant lui-même, et le programme du concert donné à Vienne, à la salle de la Redoute, le 13 avril 1823, par le virtuose de onze ans, et l'accolade de Beethoven.

Rien n'est plus saisissant que ce défilé de témoins. Leurs noms sont familiers certes à tous ceux qui aiment la musique; mais les voici eux-mêmes, qui semblent sortir de l'ombre et

répondre à un appel. Nous croyons feuilleter les partitions dans leur fraîcheur, monter les marches de l'Opéra, rencontrer Paganini et Berlioz. Chaque page est composée de façon à refléter un moment de la vie. Nous revoyons le beau profil de madame d'Agoult par Lehmann et déjà la Suisse est sous nos yeux, telle que les amants l'ont vue en 1835, telle que les voyageurs doivent aujourd'hui l'imaginer. A côté des portraits et des documents officiels, M. Bory a assemblé des croquis, des lettres, des notes. Liszt est professeur au conservatoire de Genève. Il prend des notes sur ses élèves. Voici celle de mademoiselle Marie Demellayer : « Méthode vicieuse, si méthode il y a. Zèle extrême. Dispositions médiocres. Grimaces et contorsions. Gloire à Dieu dans le Ciel et paix aux hommes de bonne volonté. » — En face du nom de mademoiselle Jenny Gambini, le professeur a simplement écrit : « Beaux yeux! »

Et l'étonnante évocation se poursuit jusqu'aux derniers portraits de l'abbé Liszt, avec sa face d'aigle et ses cheveux blancs, après avoir fait passer devant nos yeux, non seulement l'aventure du musicien lui-même, mais toute cette immense aventure musicale et humaine à laquelle il a été mêlé : celle de Wagner d'abord, — et qui regarderait sans émotion la dédicace de la partition de *Parsifal*? — puis toute cette défense de la musique et des musiciens, ce rayonnement généreux de Weimar; et tant de concerts, tant d'apothéoses, tant de caricatures! — Une précieuse notice de M. Cortot donne avec beaucoup de bonheur la signification de Liszt dans l'histoire de la musique.

***

Parfaitement maître de son art, et sachant où il va, M. Paul Morand nous donne un livre d'un tour nouveau, forme achevée d'un genre que ses descriptions de New-York et de Londres laissaient prévoir. Il s'agit cette fois d'un large morceau de la terre, de toute cette bande de mer et de sable qui fait le passage entre l'Europe occidentale, où sont les grandes puissances modernes et cette Asie des moussons, réservoir de richesses[1].

1. *La route des Indes* (Plon).

Un singulier caprice de la nature interpose entre nos pays tempérés et l'Inde tropicale une large bande de déserts. C'est dit-on, le chemin de retour des vents d'ouest, qui, après avoir traversé l'Europe, s'infléchissant sans cesse vers la droite, retournent à l'Atlantique sous la forme de vents du nord-est, complètement desséchés. Sur leur passage, on dirait que l'herbe a brûlé sous la flamme. Et la zone que parcourt leur haleine est une bande de déserts, du Turkestan au Sahara. Chose singulière! ces déserts, au cours de l'histoire et jusque sous nos yeux, achèvent de se dessécher et leur stérilité s'accroît. J'ai lu, il y a quarante ans, de curieuses études du général Venukov sur le desséchement des lacs d'Asie centrale. Toute la terre tend ainsi non à s'unifier, mais à se différencier : les races nègres sont plus noires que dans les premiers temps, les races blondes sont plus blondes, les caractères techniques sont plus marqués. Depuis la guerre, cette individualisation des peuples a fait de terribles progrès. C'est dans ce sens que le racisme allemand n'est malheureusement pas une absurdité. Ce qui est absurde, c'est de le fonder sur le passé. C'est un phénomène d'avenir.

Tous les âges géologiques ont connu ces bandes désertiques en bordure de leurs pays tempérés. Elles sont encore attestées aujourd'hui par les terrains rouges. L'Écosse a été une solitude brûlante au dévonien, et le vieux grès rouge d'Écosse, l'*old red*, en est le témoignage. L'Alsace a eu le même sort au permien et au trias, et la couleur rose des cathédrales, de Strasbourg à Bâle, vient de là. Dans le temps éphémère où nous vivons, la bande désertique prend en écharpe des pays assez divers, mais en majeure partie de très vieilles masses continentales, qui sont des plateaux, mais qui, quand elles s'effondrent, ont l'air d'être des montagnes sur leurs bords. Il faut si peu de chose pour qu'un compartiment terrestre donne l'illusion d'être montagneux! Sur ces plateaux, le grès qui est du sable aggloméré, retourne au sable et tend un voile mouvant sur toute la zone interdite.

Cette zone est une victoire de la mort. Comme nous avons dit, cette mort est récente. Une des surprises du voyageur qui vole au-dessus du désert est de le voir sillonné d'un extraordinaire chevelu de rivières. Ces rivières n'ont point

d'eau et sont seulement marquées par une teinte sombre du sable. Elles ont pourtant écorché le sol. Aujourd'hui englouties, elles ont existé. Comme l'antique Acheloos, elles cachent sous la terre leur tête vaincue. Mais la vie n'a pas renoncé à la lutte. Partout où une circonstance favorable le permet, elle regagne du terrain sur l'ennemi. Que le vent méditerranéen vienne frapper à l'ouest une côte effondrée, et elle se couvre des oliviers du Liban. Qu'une montagne fasse condenseur et les eaux rassemblées qui s'écoulent en torrent font la Barada de Damas. Que ces eaux aient assez de volume pour traverser le désert sans se perdre, et nous avons l'Égypte.

Cette région inhospitalière, les hommes l'ont tournée, percée, traversée. Ils se sont accrochés à ses bords, à ses oasis changeantes, à ses plateaux pierreux, à ses ports. Cette histoire continue aujourd'hui sous les formes les plus curieuses. Tantôt c'est l'Angleterre qui essaie d'y tendre un rideau de cavalerie arabe. Tantôt c'est la Mésopotamie, antique berceau des hommes, qui révèle tout à coup la présence de ce sang du monde moderne, le pétrole, et le pipe-line mène l'essence à travers le désert jusqu'à la Méditerranée. Ainsi ce domaine de la plus ancienne civilisation est redevenu un des points vitaux de la politique. Le dessein de M. Paul Morand, qui croit avec juste raison la politique fondée sur la géographie, a été de faire dire à cette partie de la surface terrestre comprise entre Alexandrie et Bagdad tout ce qu'elle avait à nous dire. Tout art est une lutte. Ici la lutte est entre l'écrivain et les génies de la terre. Il les évoque et les contraint à parler. Par contrainte et magie, ils viennent tous; les très vieux, ceux qui durant d'anciens millénaires ont vu la naissance du calcaire et du grès; ceux qui président aux destinées de la terre, et qui ont soufflé dans le golfe Persique ce prodigieux raz de marée qui est devenu le Déluge; ceux qui président aux destinées des peuples, et qui poussent la fourmilière humaine jusqu'au bord des déserts; ceux qui mettent dans le cœur de l'homme l'énergie des grandes entreprises et qui mènent Albuquerque à Goa; les génies sanglants des batailles et ceux qui gouvernent le marchand derrière son comptoir; les esprits du paysage, qui nouent à la Méditer-

ranée un ourlet d'argent; les esprits de la politique, qui édifient et défont les villes.

De tout cela s'est formé un tableau étonnant de variété, de vie et d'intérêt. M. Morand a commencé son livre par quelques pages qui resteront dans les anthologies de ses œuvres, et qui sont l'appel de l'Orient rôdant dans la brume de Londres, dans l'odeur du thé, dans la boutique de l'antiquaire, au British, dans la Bible, dans l'immobilité des bateaux mystérieux : obsession impalpable, universelle, insistance de mille images. « Ainsi l'Orient, vu pour la première fois à travers le brouillard d'outre-Manche, laisse dans nos souvenirs, comme il laisse dans les cœurs anglais, sa cicatrice ineffaçable et un désir inassouvi d'évasions ensoleillées, un besoin refoulé, mais fou, de voyages sensuels... » Six ou sept fois, l'écrivain a cédé à cet appel des départs, de sorte que ce qu'il nous donne est un écheveau d'itinéraires, qu'il a groupés en chemins de la mer, de la terre et de l'air. Nous prenons ainsi une triple vue de ces marches de l'Orient en les contournant par Suez, en les traversant par Bagdad, en les survolant de Brindisi à Bassora par Jérusalem.

Ce n'est pas ici le lieu de refaire tous ces itinéraires, où la vision du pays, l'évocation de l'histoire, le sens des intérêts, la connaissance de la politique se mêlent de façon à former le tableau le plus riche, le plus varié et le plus homogène. J'indiquerai seulement au lecteur un aspect du livre. M. Morand a fait son dernier voyage dans la mer Rouge au moment de la campagne d'Abyssinie. Il a pu observer bien des choses. De l'Italie il ne nous dit rien : je le regrette un peu; il me paraît impossible que l'Italie s'établisse fortement en Abyssinie sans avoir une politique précise en Arabie, et cette politique, M. Morand a dû en entendre parler. En revanche, il a dit, d'une façon très discrète, mais pleine de promesses, ce qu'était, de ce côté de la mer Rouge, la politique anglaise.

Tout le monde le sait, direz-vous. De la famille de Hussein, la bienveillance britannique s'est reportée sur Ibn Séoud. Mais de toute façon, il s'agit de protéger la route de l'Inde par un masque de royaumes arabes. Cependant est-ce là tout? Cet intérieur de l'Arabie, encore si mal connu, ne réserve-t-il pas des surprises? Que réserve le Yémen? M. Morand a fait un

tableau saisissant de la nouvelle activité d'Aden. « D'où viennent ces caravanes? ajoute-t-il. De la dernière terre inconnue du Proche Orient, de l'Yémen qui commence ici derrière Aden et où règne l'iman indépendant de Sana. Lorsqu'après la Grande Guerre l'empire turc tomba en morceaux pour la centième fois depuis le XVIIIe siècle, — mais cette fois en morceaux énormes, — il s'en détacha en 1918 l'Irak, le Hedjaz et l'Yémen qui de Bab-el-Mandeb au golfe Persique étend, à travers les déserts, la ligne diagonale de sa frontière. Pays presque inexploré, sauf le groupe montagneux de Sana et la côte du Hadramant. *Déjà les avions anglais s'envolent dans ce ciel vierge.* »

Pesez la dernière phrase. On a l'impression, et d'autres indications éparses le confirment, que M. Morand en sait là-dessus plus qu'il n'en dit. Au total, tel est son livre. Les figures du plus lointain passé y surgissent dans l'air transparent et sec. Les plus étonnants paysages s'y succèdent avec un relief et une couleur saisissante, et leur vie dans l'histoire ressuscite à mesure qu'ils apparaissent. Et tout cela s'ordonne enfin en grandes lignes à peine voilées, toutes formées déjà, simples et menaçantes, et qui sont l'avenir.

HENRY BIDOU

L'ÉCOLE DES MÉCÈNES

L'oiseau et le papillon, ces artistes de la nature, possèdent au sortir de l'œuf ou de la chrysalide les merveilleux privilèges du vol, de l'espace et de la lumière. Mais l'artiste humain doit lentement conquérir ses libertés par une lutte que les conditions de la vie moderne rendent toujours plus laborieuse. Il vient au monde nu et sans ressources. Des épreuves continuelles guettent sa vocation jusqu'au bout. N'importe, avec ou sans auxiliaires, il lui faut accomplir son destin, repousser du pied la terre, prendre son essor, chevaucher en plein ciel Pégase ou la Chimère. Si donc la postérité bénit un conseiller d'Auguste d'avoir rendu quelques services à Virgile et Horace, quelles louanges, quelles symphonies d'actions de grâces ne devrions-nous pas consacrer aux nouveaux mécènes qui favorisent de leurs secours les talents prêts à éclore? Est-il frémissement plus harmonieux que celui des jeunes ailes à l'instant où, palpitantes, elles s'élancent vers l'azur?

Hélas! les mécènes se font rares, dites-vous, et notre époque si troublée n'incite guère à imiter le ménage Wesendonk ni surtout le roi Louis II de Bavière dont le tragique cinquantenaire vient de passer inaperçu le 13 juin 1936. Au reste, le XXe siècle s'annonce si peu fertile en génies qu'un donateur s'exposerait à de cruelles déconvenues, s'il répandait ses largesses au hasard de la mode ou d'une impulsion charitable.

Ces objections s'inspirent, à les bien considérer, d'un pessimisme excessif. Il n'est pas vrai que la crise économique ait découragé les amis tutélaires de la musique. Devenus seule-

ment plus sages, plus circonspects, ils n'en conservent pas moins leur enthousiasme, le feu sacré. Les nations ont beau dresser entre elles des barrières imitées de l'ancienne muraille de Chine, les créateurs de sonates ou de symphonies trouvent au loin des appuis qui s'en préoccupent médiocrement. On a pu voir aux États-Unis une bienfaitrice de la musique, madame Elizabeth Sprague Coolidge, seconder l'effort des compositeurs américains, ses compatriotes, sans pour cela se désintéresser de MM. Albert Roussel, Francesco Malipiero ou Serge Prokofieff. D'autres exemples le prouvent surabondamment : la musique, indifférente à nos limitations, entend rester une langue universelle. Malgré la crise, malgré les déceptions amères dont s'accompagne quelquefois le bonheur de donner, la noble race des mécènes est bien loin de s'éteindre. Il semble même que la générosité, autrefois égale et réciproque de patron à protégé, de bienfaiteur à bénéficiaire, soit désormais l'apanage exclusif des mécènes.

On regrette pourtant que la bonne volonté fervente, le désir passionné de servir, ne puissent tenir lieu à ceux-ci de clairvoyance. Aux époques où les figures originales et les tempéraments vigoureux font défaut, l'hésitation les tourmente. Qui choisir parmi les candidats? Comment vérifier les titres? De toutes parts, ils aperçoivent un plat pays où quelques buttes se donnent l'air de montagnes. Si les directions des Beaux-Arts travaillaient avec intelligence, leurs avis seraient précieux. Mais ces divinités administratives planent à de telles hauteurs au-dessus des artistes qu'elles les ignorent ou bien les traitent avec un souverain mépris, estimant que leur affaire à elles n'est point d'avoir du goût. Ainsi les dilettantes épris d'un idéal altruiste n'ont rien à espérer des bureaux. Ils n'y entendraient nommer que des vétérans déjà fameux, en tout cas décorés, membres de l'Institut ou destinés à l'être, bref les dernières personnes auxquelles on songerait à porter secours.

Faut-il donc soulager l'État d'une responsabilité qui l'excède? Veut-on satisfaire à la fois les amateurs perplexes et les professionnels soucieux de remettre la corne d'abondance en des mains plus expertes? Qu'un organisme soit créé pour guider les donateurs en leurs nobles initiatives! Il existe un art de semer, les travaux des champs nous l'apprennent. Eh bien!

dans l'ordre des idées également, le bon grain courrait moins de risques, l'ivraie pousserait moins vite, si nos libéralités échappaient au gaspillage. Que n'a-t-on conjuré telles erreurs dont les mauvais plaisants ont fait des gorges chaudes! Le plus douloureux scandale, c'est un bienfait qui prête à rire. Peut-être le chef-d'œuvre des mécènes sera-t-il un jour d'assurer leur propre éducation. Alors ils se consacreront à eux-mêmes des fondations modèles. Centres d'instruction, gymnases, collèges, académies, de quelque vocable qu'on les désigne, ces temples du goût permettront au bienfaiteur en herbe d'accomplir un stage profitable avant de patronner les lettres ou les beaux-arts. En docte et gentille compagnie, les novices y recevront une initiation complète. Leurs aptitudes seront mises à l'essai. Et par degrés, à mesure que leur jugement mûrira, que leur esprit s'ornera de parures sévères ou délicates, ils seront tout fiers d'appartenir à leur école.

***

L'absence de cette institution salutaire se faisait un peu sentir à la salle Pleyel, le 18 juin 1936. Grâce au concours de quelques mécènes, l'Orchestre Philharmonique de Paris avait organisé avec des chœurs venus exprès de Bruxelles et des solistes remarquables, mademoiselle Marcelle Bunlet (soprano), madame Pola Fiszel (mezzo) et M. José Lens (ténor), une audition du *Paradis perdu*, oratorio en deux parties de M. Igor Markevitch[1]. Et quoique ce jeune Russe n'en soit plus à ses débuts, toutes les ressources de la publicité moderne ont travaillé pendant des mois à mettre en pleine lumière sa partition et sa personne.

A titre de renseignement biographique, la presse avait d'abord rappelé que M. Igor Markevitch, né à Kiew en 1912, a tout juste vingt-quatre ans. Pourquoi donc n'a-t-elle pas nommé les maîtres qui ont donné le branle à son génie? On aimerait à les connaître. Quant à ses premiers essais, dont la précocité et l'audace faisaient l'étonnement général en 1928, ils nous étaient recommandés avec force louanges, et notam-

1. Chez B. Schott et fils, Mayence et Leipzig. A Paris, aux éditions Max Eschig.

ment son *Concerto* pour piano et orchestre, son *Concerto grosso*, sa *Partita* pour piano et orchestre et *Rébus*, suite de ballet.

Là-dessus, le compositeur prit lui-même la parole. Non certes que la musique lui paraisse un langage insuffisant, mais parce qu'il aime à discourir de son travail. Les épanchements d'un jeune artiste ont d'ailleurs tant d'attraits. Ne déterminent-ils pas en nous une sympathie presque immédiate? M. Markevitch nous a donc raconté, avec beaucoup de charme, qu'il avait consacré plusieurs années à son *Paradis perdu*, et que cet effort a bouleversé un grand nombre de ses conceptions artistiques, tout en l'incitant « à préciser quelques points sur l'essence de la musique et son rôle dans le monde ». Après quoi il a bien voulu faire à son devancier Milton une courte révérence :

« Je dois beaucoup à Milton. D'abord, c'est la lecture de son œuvre qui m'a donné l'idée d'écrire la mienne : je me souviens même que la première fois que j'entendis prononcer les mots *paradis perdu*, ces mots heurtèrent quelque chose en moi, comme si une œuvre inconnue de moi-même et sommeillant en mon âme s'était brusquement éveillée en s'entendant appeler par son nom[1]. »

Néanmoins, une collaboration directe avec Milton parut chimérique au musicien. Trois siècles ayant creusé entre lui et nous un abîme infranchissable, les conceptions de cette magnifique épopée anglicane nous sont désormais étrangères. Mais à défaut de l'inspiré sublime, M. Markevitch n'a point voulu d'autre librettiste :

« Je fus mis en demeure d'écrire mon texte moi-même, ce qui me poussa très avant dans la nécessité de comprendre la portée intellectuelle de mon sujet[2]. »

Ces confidences nous mettent en goût. Enfin, se dit-on, voilà un exposé clair et substantiel : à la bonne heure! Mais la déception ne se fait pas attendre. Bientôt ce jeune ambitieux, changeant de ton, s'avisera de monter sur les échasses du philosophe.

En effet, dans un article qu'il publiait à la *Revue musicale* avant son concert de la salle Pleyel, *Introduction au Paradis*

1. Cf. *Revue musicale*, avril 1936.
2. *Ibid.*

perdu, on retrouve cette exaltation avec laquelle certains musiciens slaves, et non des moindres, s'enivraient avant la guerre de lectures doctrinales, comme si ces lourds breuvages pouvaient leur devenir une source d'inspiration à l'égal de la poésie. Scriabine fut la victime la plus déplorable de cette erreur. Certes, puisque les manifestes et les professions de foi mettent les débutants en évidence, M. Markevitch a le droit d'en écrire, tout comme un autre. Mais ses propos sont-ils heureux? D'après un passage fort critiqué, il prétend habiter un Nouveau Monde sonore, inconnu de ses prédécesseurs. Dans sa prédilection pour les jeux de la pensée abstraite, il s'est livré à des spéculations transcendantes sur l'origine de son art. Mais avec trop de complaisance. Car nos mélomanes ne sont nullement curieux d'apprendre en quoi le temps normal diffère de ce temps à la seconde dimension, espèce d' « éternel présent » que M. Markevitch a défini « perpendiculaire au temps qui passe ». Assigneront-ils à la musique pour tâche de « raccorder ces deux temps ensemble »? Un jour, peut-être... Mais, dans l'intervalle, ils tiendront M. Igor Markevitch pour un chasseur de coquecigrues.

L'opinion se montrait naguère favorable à ce jeune homme. Étonnée de le voir aux prises avec des fantômes grandioses, presque attendrie, elle lui accordait une bienveillance plénière. Il ne fallait donc pas l'effaroucher par des réclames. On a rendu à cet Eliacin le plus mauvais office en soutenant que ses devanciers ne furent auprès de lui que des marmots vagissants et que, pour la première fois, nous allions entendre de la musique. Les gens de goût n'ont pas seulement haussé les épaules. Il leur a paru que ces niaiseries offensaient les grands morts qui, eux, sont entrés dans la gloire par une voie autrement longue et douloureuse. C'est pourquoi des mécènes prudents eussent souhaité pour leur favori moins de lauriers, moins d'arcs de triomphe. Son chef-d'œuvre à peine éclos, ils ne l'eussent pas communiqué à la « radio » de Londres pour être offert au genre humain en grande pompe et sans délai. Ils ne l'eussent pas, moyennant une ardente campagne de presse, monté à Bruxelles, puis, en des séances tour à tour privées ou solennelles, proposé, imposé à l'admiration de tout Paris. Un tel enthousiasme, sans nuances et sans mesure,

qui éclate partout avec la précision des forces mécaniques, ne serait-il pas en somme un engouement, pur caprice de la mode?

Comme pour aggraver ce soupçon, la salle Pleyel s'était peuplée, le 18 juin, de personnes tout à fait étrangères à la musique, de celles qui ne se risquent jamais à l'opéra ni aux concerts, sinon pour y entendre, par exception, une « vedette mondiale ». Accourus en foule, ces intrus tenaient à saluer une nouveauté dont la victoire était certaine. Mais au contraire les habitués, furieux d'une invasion si ridicule, blâmaient à l'avance un ouvrage qu'ils eussent accueilli sans murmures si la publicité ne les eût harcelés de ses fanfares extravagantes.

Par bonheur, un succès ne tient pas exclusivement à la stratégie mondaine, et la musique, pourvu qu'elle soit belle, a le privilège de réparer bien des erreurs. M. Igor Markevitch, après maintes controverses, aura pu voir ses adversaires eux-mêmes lui reconnaître certains mérites essentiels. Convenons-en : son oratorio ne vaut pas seulement par la hardiesse de l'initiative et par l'énergie de l'exécution; il atteste, en outre, les précieuses facultés de l'artiste, son intuition du mystère, son aptitude à la contemplation, et, par éclairs, le don si rare de la grandeur. Au surplus, ces caractéristiques se révèlent dès l'introduction, fresque immense en détrempe comme en peignaient les Primitifs. Un grondement opiniâtre, mais sourd et comme étouffé, nous y accueille. Ce sont les basses, en quadruples croches égales, sur lesquelles viendront se détacher, tout à l'aigu, des vocalises en arabesques, des mélopées traînantes, des appels d'oiseaux farouches, les premiers soupirs de ce malheureux condamné à la vie, l'être humain. Ce paysage édénique, *molto tranquillo*, forme avec son invocation chantée : *Salut, lumière sacrée! qui dira ta source?* une harmonie si noble que l'auditeur, ému, en garde longtemps le souvenir.

Pourquoi donc cet oratorio n'est-il pas une création viable? Que lui manque-t-il? La réponse est immédiate : il n'a pas le mouvement, âme sensible de la musique. Partant d'une impression quelconque, M. Markevitch arrive bien à la fixer, à la prolonger au prix d'efforts surhumains. Mais il échoue

invariablement à la développer. Cette anomalie tient-elle aux défaillances de sa technique ou bien à un parti pris doctrinal? Question embarrassante. De toute façon, elle détermine une trépidation sur place qui exaspère le système nerveux. Rien de si monotone. On croit assister à l'apothéose du genre « statique ». Le progrès interne, la circulation, les échanges vitaux ayant disparu, on a très vite l'impression d'une musique sinon paralysée, du moins atteinte d'hémiplégie.

Tout aussi monotone est l'orchestre. M. Markevitch en utilise de préférence les timbres extrêmes, ceux qui en figurent, si l'on veut, la zone boréale et la zone australe. D'une part, les flûtes et les hautbois; de l'autre, les contrebasses et les timbales. Entre ces contrastes, M. Markevitch élimine volontiers les transitions. Le médium n'est plus qu'un terrain vague, un mystérieux désert, espèce de *no man's land* dont le vide et l'immobilité font peur. A travers ces étendues se déchaînent parfois, comme un châtiment de l'Apocalypse, des tempêtes monstrueuses. L'orchestre alors, se réveillant à l'improviste, riposte avec fureur. Mais bientôt la trombe s'éloigne et la plupart des instruments retombent à leur silence.

M. Igor Markevitch a donné à l'écriture vocale le meilleur de ses soins. On pouvait s'y attendre. Mettre la langue française en musique a toujours été pour les étrangers un problème redoutable. Ils ne l'abordent qu'à contre-cœur. M. Markevitch, soucieux de clarté, a cru devoir attribuer à ses parties de chant trois notations distinctes. Hélas! voilà une précaution bien inutile. Ses voix ont beau être différenciées : qu'elles parlent, chuchotent ou chantent, elles participent toujours, avec les instruments, à la monotonie tyrannique du *Paradis perdu*. Les chœurs, une fois las de psalmodier, interrompent les solistes par leurs questions ou commentaires. Et ce désordre vise peut-être à un effet dramatique, mais le procédé n'en reste pas moins indéfendable. Quant à la prosodie, celle-ci dénonce une oreille peu formée aux douceurs des syllabes françaises. Tantôt martelée sur une enclume barbare, tantôt élargie et amplifiée avec une solennité emphatique, elle achève de rendre inintelligible un livret déjà obscur.

L'auteur a mis le comble à cette monotonie en se dépouillant lui-même de ses plus belles ressources. Ce lumineux jardin de la *Genèse* où le couple humain s'éveillait dans l'innocence, les archanges au glaive de feu, le serpent écailleux dont les anneaux couleur d'argent et d'azur s'enlaçaient autour des branches, tant d'images naïves et nobles qui nous venaient du fond des siècles, M. Igor Markevitch les a sacrifiées à des entités métaphysiques. A l'en croire, le merveilleux de la Bible serait déjà trop loin de nous. Mais que met-il donc à la place? Des symboles, rien que des symboles, abstraits, inanimés, sans aucun prestige d'émotion, de beauté ou de poésie. Notre lot sera désormais de contempler passivement l'*Être humain* en soi, et puis encore ces allégories synthétiques, vaines ombres, les *Forces vitales et invisibles*, la *Vie*, l'*Esprit du mal*...

On se rappelle que, dans son manifeste de la *Revue musicale*, M. Igor Markevitch s'était écrié : « Je puis dire que, tout au long de ce travail, jamais je n'eus le sentiment de rencontrer Milton ou de marcher de pair avec lui. » Donnons-lui raison. Le musicien un peu novice de cet oratorio ne marche nullement de pair avec le créateur immortel du *Paradis perdu*.

***

Ce concert ménageait d'ailleurs à la jeunesse une part généreuse. Car on y jouait également la composition d'un Français de dix-sept ans, écrite en 1855, et que néanmoins les Parisiens de 1936 entendaient pour la première fois. Surprise délicieuse que cette *Symphonie en ut majeur*. Qui nous a rendu la présence même de Georges Bizet? A quel mécène la devons-nous? En réalité, ces pages furent exhumées à la Bibliothèque du Conservatoire, où sommeillent tant de trésors oubliés ou méconnus, et M. Félix Weingartner s'est donné la joie de les faire exécuter avant tout autre à Bâle sous sa propre direction, le 26 février 1935.

Nos orchestres sauront-ils en profiter? Espérons-le. Cette trouvaille est fort propre à faire l'ornement d'un concert en demi-teinte. Musique idéale à l'usage des modérés, délices de la bonne compagnie autour d'un goûter charmant. Du reste,

M. Charles Munch s'est assuré un vif succès personnel en l'interprétant avec tact et bonhomie. Ne nous y trompons pas, ne la traitons pas de bluette : la *Symphonie en ut majeur* de Bizet relève de la pure tradition classique. Si, dans le mouvement lent, le hautbois solo roucoule sa cavatine avec trop de langueur; si le scherzo frétille à la façon pétulante d'Alphonse Karr ou d'Edmond About : le premier morceau et le final n'en représentent pas moins des réussites accomplies, dans la manière savante et fine de Haydn, mais d'un Haydn né à Paris.

Quand les talents sont nets, quand les individualités sont aussi franches, comme la tâche du mécène est simple! Nul besoin d'aller aux renseignements, de réfléchir, de consulter longuement avec soi-même. En revanche, combien le cas de conscience devient épineux vis-à-vis d'un groupement comme celui que viennent de former à Paris quelques jeunes compositeurs, dont MM. Yves Baudrier, André Jolivet, Daniel Lesur et Olivier Messiaen, sous l'enseigne romantique : *Jeune France*! M. André Jolivet a publié, tout comme M. Igor Markevitch, sa profession de foi, on n'ose dire ses éclaircissements. Et nous avons étudié ce document avec sympathie, de fort près; mais il a gardé son mystère. Les exposés de M. André Jolivet semblent dictés par les Sibylles. Qu'on en juge par ce fragment : « Ce sont des changements de densité sonore qui constituent les articulations de son discours. Celui-ci prend son relief du fait de véritables transmutations de la matière sonore, effectuées en rapport avec les intentions ésotériques de l'auteur. » Comprenez-vous?... Heureusement, les intentions ésotériques se dévoilent mieux au concert, et la séance organisée par *Jeune France* à la salle Gaveau, le 3 juin 1936, sous la direction de M. Roger Désormière, ne fut pas indifférente. A dire vrai, ni la *Danse incantatoire* (avec « ondes musicales Martenot ») de M. André Jolivet, ni *Raz de Sein* et *Chant de jeunesse* par M. Yves Baudrier n'ont permis de tirer avec une suffisante certitude l'horoscope de ces jeunes réformateurs. Mais il y a du moins chez M. Daniel Lesur une technique déjà solide, et l'on a toujours plaisir à réentendre les *Offrandes oubliées* de M. Olivier Messiaen, ouvrage très supérieur, croyons-nous, à son *Hymne au Saint Sacrement*.

Dans le désarroi général et parmi les difficultés inhérentes

à la crise, un mécène loyalement désireux de servir la musique a grand mérite à ne point désespérer. La saison de printemps, réservée aux cérémonies musicales les plus importantes, s'est achevée en juin dans l'atonie et le marasme. Certes, il n'est pas au pouvoir des mécènes d'évoquer des artistes comme ceux que la France eut le bonheur de posséder à travers un demi-siècle, entre 1870 et 1920. Mais alors, qu'obtiendrons-nous en échange? Quels galas, quels festivals? Quel artiste de haut rang?... Sans doute, les visites de M. Arturo Toscanini sont toujours un régal pour les dilettantes. On s'en apercevait de reste à la salle Pleyel, le 22 mai, où sa venue attirait une foule innombrable et vibrante. Mais pas plus que la séance de l'automne dernier à l'Opéra, celle-ci n'a sensiblement renforcé l'enthousiasme des Parisiens. En vain ses auditeurs espèrent-ils chaque fois une découverte comparable à ce que fut pour eux, en 1930, son éblouissante interprétation de la *Mer*. M. Toscanini n'en a cure. Il renouvelle assez peu ses programmes. Mieux vaut renoncer, en ce qui le concerne, aux émotions de la surprise. Son merveilleux talent n'est plus susceptible d'augmentation ni de diminution. Il suffit à la renommée de M. Toscanini qu'il demeure égal à lui-même.

Fière de ses virtuoses, l'Italie n'a point laissé partir, cette année, le maëstro Tullio Serafin que Paris avait chaleureusement fêté au « cycle Rossini » et, plus récemment encore, après le *Requiem* de Verdi. Mais on se réjouit d'avoir lié connaissance avec M. Fausto Magnani. Celui-ci a débuté le 30 novembre 1935 aux Concerts Pasdeloup, après quoi il a dirigé le 29 juin 1936 à l'Opéra-Comique un concert d'orchestre fort intéressant. Jeune encore, M. Fausto Magnani n'habite pas avec ses glorieux aînés tout en haut de l'Olympe, mais un peu au-dessous. Leur maîtrise n'est point la sienne. En veut-on un exemple? M. Fausto Magnani aime et comprend Debussy. Il le rend bien Mais s'il dirige *Ibéria*, les défauts de l'ouvrage sautent aux yeux, alors que l'enchanteur Toscanini excelle à masquer les imperfections de la *Mer*. M. Fausto Magnani n'en a pas moins de sérieux avantages, décision, éclat, verve très personnelle, et son talent déjà plein de saveur annonce une carrière heureuse.

Ce passage de météores peut amuser les esprits, un temps.

Mais à qui donnera-t-il le change? A qui fera-t-il oublier la grande pitié de la musique? L'inquiétude s'accroît au point que les cercles officiels eux-mêmes, malgré leur indifférence traditionnelle, prennent garde à la dure condition des artistes. Non que les démocraties prétendent rivaliser de munificence avec les rois; mais enfin les artistes sont électeurs, et peut-être convient-il de les intéresser à la défense du régime.

Cette évolution est toute récente. Au théâtre de l'Alhambra, les représentations du *14 Juillet* de M. Romain Rolland nous ont appris que les organisateurs, en l'espèce la *Maison de la Culture*, avaient pu confier à quelques musiciens, grâce à une subvention des pouvoirs publics, l'illustration orchestrale du spectacle. Et voici, par ordre alphabétique, les noms des sept élus : MM. Georges Auric, Arthur Honegger, Jacques Ibert, Charles Kœchlin, Daniel Lazarus, Darius Milhaud, Albert Roussel. Pressentis à la dernière heure, certains eurent grand regret de ne pouvoir donner en cette occasion toute la mesure de leur talent et de leur zèle; mais aucun ne s'est dérobé. Ces hommages symphoniques à M. Romain Rolland, adressés, on veut le croire, à l'apôtre des gloires musicales bien plus qu'au dramaturge, et présentés avec ardeur par M. Roger Désormière, ont paru dignes du texte. Nous aurions peut-être une préférence pour les contributions de MM. Albert Roussel et Arthur Honegger. Mais le public a fait un vif succès à M. Darius Milhaud après le final du premier acte. En somme, la musique s'est tirée de l'épreuve à son honneur. De même que Louis XIV faisait écrire l'*Impromptu de Versailles*, la Troisième République a su obtenir de ses compositeurs l'*Impromptu de l'Alhambra*. Elle s'est découvert sur le tard une vocation de mécène, et les amis des artistes espèrent bien qu'elle ne s'arrêtera pas en aussi beau chemin. Peut-être même la verra-t-on fonder, quelque jour, l'École des mécènes.

***

Cette institution serait la bienvenue. Pour tout le monde, il s'agit de sauvegarder à la fois les talents, les bonnes volontés et les ressources matérielles en un temps qui admettra de moins en moins le gaspillage. A ce propos, quelques mélomanes candides ne reviennent pas encore de la lettre de démission

que le ministre de l'Éducation nationale a reçue de M. Gheusi, ancien directeur de l'Opéra-Comique. Ils y ont lu avec surprise que ce théâtre n'aurait pu vivre dans les dernières années sans les millions offerts par un généreux mécène... Quoi! des millions! est-il possible? Faut-il donc tant d'argent pour monter *Frasquita*, *Tout-Ank-Amon*, *A quoi rêvent les jeunes filles?* Les souvenirs agréables de cette période se comptent. On songerait tout au plus à la *Pantoufle de vair* de M. Marcel Delannoy, au *Gargantua* de M. Antoine Mariotte. Et sans doute, quand l'activité d'un théâtre est devenue médiocre, quand il n'intéresse ni par ses chanteurs, ni par son orchestre, ni par ses metteurs en scène, ni par ses décorateurs, et qu'il est d'ailleurs subventionné, ces millions supplémentaires sont pour l'esprit un étonnement immense. Le mystère s'éclaircit toutefois, si l'on apprend que l'Opéra-Comique occupe plus de cinq cents personnes.

Mais il y en a plus de sept cents à l'Opéra. Et néanmoins, voilà plus de vingt ans que l'Académie nationale de Musique et de Danse, en progrès ininterrompu, suit une courbe ascendante. Après l'*Œdipe* de M. Georges Enesco, œuvre grandiose qu'il faudra maintenir au répertoire, elle a mis au point toute une série de ballets chatoyants, ravissants, *Iléana* de M. Marcel Bertrand, le *Roi nu* de M. Jean Françaix, *Un baiser pour rien* de M. Manuel Rosenthal, enfin le plus savoureux de beaucoup, *Harnasie*, divertissement polonais de M. Karol Szymanowski. Entre temps, M. Furtwaengler est revenu diriger ces admirables soirées wagnériennes qui nous transportent à Bayreuth. Et M. Bruno Walter, après un *Don Juan* aussi coloré, aussi émouvant que celui de 1934, s'est essayé dans *Fidelio*. Son interprétation, toujours remarquable d'exactitude et de finesse, n'est sans doute pas égale à celle du regretté Franz Schalk. Elle n'en a pas la profondeur, la toute-puissance lyrique. Mais il faut se rappeler que cette représentation merveilleuse du 6 mai 1928 bénéficiait d'une préparation incomparable. Pendant des années, l'Opéra d'État de Vienne avait étudié le chef-d'œuvre de Beethoven, et longtemps avant Schalk, sous la direction de son prédécesseur Gustav Mahler. M. Bruno Walter ne pouvait guère obtenir le même résultat en quelques répétitions.

En définitive, si la saison musicale ne fut pas absolument terne, on le doit à l'Opéra, c'est-à-dire à M. Jacques Rouché, qui en est depuis vingt-deux ans le directeur, l' « animateur » et le mécène infatigable. Qu'on ne s'étonne donc pas si, après de longues délibérations, au milieu d'une atmosphère singulièrement orageuse, le ministre de l'Éducation nationale n'a point trouvé de meilleur remède à la crise que de remettre à M. Jacques Rouché la direction générale des théâtres lyriques nationaux, ainsi que l'étude de toutes les mesures destinées à leur réorganisation. L'État semble aujourd'hui fort disposé à remplir son rôle de mécène. Mais il n'y est guère préparé. Alors, le gouvernement s'est avisé qu'il existait à Paris une école des mécènes, et qu'elle se trouvait à l'Opéra.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu du général Artamonoff — qui habite Belgrade — *la lettre suivante :*

Monsieur le Directeur,

Les derniers numéros de la *Revue de Paris* contiennent un roman de M. Bruno Brehm, traduit de l'allemand et intitulé : *C'est ainsi que cela commença.*

M. Brehm me fait figurer parmi les personnages de son récit. D'après lui j'aurais fait au colonel Dimitrievitch (Apis), le prétendu organisateur de l'attentat de Sarajevo, des déclarations confidentielles, desquelles il résulterait que c'est le gouvernement russe qui avait été l'inspirateur du complot organisé par la « Main Noire » contre l'Autriche-Hongrie. En même temps l'auteur se plaît à m'attribuer une participation importante aux préparatifs de l'attentat contre l'archiduc François-Ferdinand.

J'affirme que tout le récit de M. Brehm en ce qui me concerne (pages 540-543) est inexact.

En dehors de mes rapports avec le colonel Dimitrievitch en sa qualité de Chef de bureau à l'état-major général de l'armée serbe, je n'entretenais aucune autre relation avec cet officier. Jamais je ne lui ai rendu visite à son domicile. Je n'ai jamais connu ni rencontré le commandant Tankositch, pas plus que les autres personnages du récit avec lesquels M. Brehm se plaît à me mettre en rapport. — MM. Tsiganovitch, Princip, Tchabrinovitch et Grabèje m'étaient complètement inconnus.

Ma prétendue déclaration à Apis que la Russie aurait abandonné sa résolution première d'attendre l'année 1917, est contraire à la vraisemblance, si l'on se souvient que, n'étant pas préparée à la guerre en 1914, la Russie avait fait tout son possible, d'abord pour n'en pas fournir le prétexte, ensuite pour éviter la guerre, lorsque les intentions des Empires Centraux se sont révélées.

Quant à l'attentat de Serajevo, il est suffisamment établi que c'est une affaire issue de l'initiative privée de gens irresponsables et surexcités.

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

VICTOR A. ARTAMONOFF
Général et anc. Attaché militaire de Russie en Serbie.

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Le regain d'activité qui s'était manifesté à la Bourse, à la veille du 15 août, sur la plupart des principales valeurs françaises, notamment celles de produits chimiques, s'est sensiblement ralenti au lendemain des fêtes. Il n'est point à écarter qu'un nouveau réveil se produise d'ici la fin du mois.

Ces mouvements épisodiques, généralement brusques, traduisent bien le désarroi de la Bourse qui ne trouve plus, de quelque côté qu'elle se tourne, de point d'appui solide pour supputer l'avenir. Depuis longtemps les animateurs l'ont désertée. Ils ne sont peu enclins, pour le moment, à y revenir, car ils ont l'habitude d'établir leurs prévisions à longue échéance. On voit bien se former, de temps à autre, comme ces jours derniers, de petits syndicats d'opérateurs qui cherchent à tirer parti de circonstances fugitives. Mais ceux-ci ne disposent généralement que de moyens assez restreints et ils sont bien incapables de ramener les capitaux sur le marché.

Ce ne sont point, cependant, les capitaux flottants qui font défaut. On l'a vu encore à la liquidation de mi-août; l'argent pour reports a été aussi abondant qu'il était utile à 2 p. 100 contre 2 1/2 p. 100 à fin juillet. On ne cesse de répéter, depuis des mois, que la position technique du marché est satisfaisante; mais c'est la foi qui manque. Après d'autres, la Bourse de Paris glisse ainsi insensiblement vers une déchéance complète sans que les dirigeants du pays paraissent s'en soucier. Cependant, il y a chez nous des dizaines de milliards, disséminés dans une multitude de cachettes, milliards qui restent improductifs et qui périclitent lentement. On ne songe plus guère à défendre l'épargne; on la laisse aller vers l'anéantissement.

C'est pourtant de la circulation des capitaux que l'on devrait attendre une activité créatrice et productrice pour l'ensemble de la nation. Les renseignements que viennent de fournir, comme chaque année, les services de la Statistique générale, soulignent la décadence continue et considérable de l'activité financière en France depuis cinq ans. On y voit que — déduction faite des emprunts du Crédit National et des groupements de sinistrés — le montant des émissions d'actions et d'obligations faites par des entreprises privées n'a été que de 3 471 millions en 1935, contre 4 727 en 1934, 4 735 en 1933, 6 593 en 1932, 15 175 en 1931 et 24 089 en 1930. Comme on le voit le déclin entre 1930 et 1935 est impressionnant. Ce n'est pas seulement parce que l'État, durant cette période, a accaparé, à son profit, le marché des capitaux. C'est aussi parce que les entreprises industrielles et commerciales, grandement éprouvées par la crise, ont beaucoup perdu de leur prestige. Bon nombre d'entre elles, cependant, auraient besoin de regagner la faveur des capitaux et pourraient y prétendre si les nouvelles législations sociales n'étaient venues bouleverser brutalement, depuis trois mois, l'équilibre péniblement rétabli de leur fonctionnement normal.

Il faut, maintenant, en rechercher un autre, ce qui demandera du temps, peut-être des années. Il pourrait, ainsi, à première vue paraître légitime que les capitaux de placement se tiennent prudemment à l'écart de cette période d'incertitudes où nous entrons.

Néanmoins, ils ne doivent pas perdre de vue que les adaptations nécessaires ne s'opéreront pas à une cadence uniforme. Dans bien des cas elles pourront être et seront même rapides ce qui ne manquera pas de fournir aux capitaux diligents et avertis de belles occasions de fructueuses productivités.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).